This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

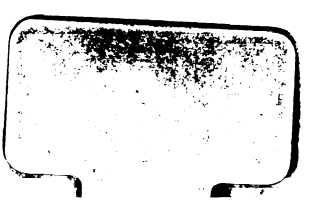
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

31. b. 3



# MODÈLES

# DE LITTÉRATURE

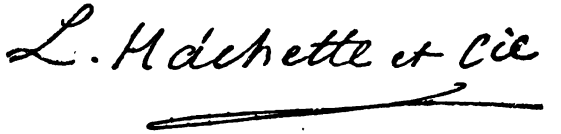
## FRANÇAISE

---

II

## AVIS.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe des éditeurs sera réputé contrefait.



Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Jacob, 30.

# MODÈLES
# DE LITTÉRATURE
## FRANÇAISE

OU

## CHOIX DE MORCEAUX

EN PROSE ET EN VERS

TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS DEPUIS LE XVI$^{e}$ SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

ET DISPOSÉS DANS L'ORDRE DES DATES

avec

**Des Notices Biographiques et Littéraires et des Tables**

**PAR M. CHAPSAL**

Professeur de grammaire générale

—

TOME SECOND

## POÉSIE

Seconde Édition

L. HACHETTE ET C$^{ie}$

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

A PARIS
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12
(Quartier de l'École-de-Médecine)

A ALGER
RUE DE LA MARINE, N° 117
(Librairie centrale de la Méditerranée)

1848

## OUVRAGES DE NOËL ET CHAPSAL.

**Nouvelle Grammaire Française** sur un plan très méthodique, avec de nombreux **Exercices** d'Orthographe, de Syntaxe et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'Ordre des Règles. Ouvrage mis au rang des livres classiques, adopté pour les Écoles militaires, *quarantième* édition, 2 vol. in-12 qui se vendent séparément.

LA GRAMMAIRE. . . . . 1 fr. 50 c. LES EXERCICES. . . . . 1 fr. 50. c.

**Abrégé de la Grammaire Française**, ou Extrait de la NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, *trentième* édit. 1 vol. in-12. Prix : 90 c.

**Exercices Français** sur l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation. — *Première année.* — *Quarantième* édition. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

**Corrigé des Exercices,** *quarantième* édit. 1 vol. in-12. 2 fr.

**Nouveau Dictionnaire de la Langue Française,** enrich d'exemples tirés des meilleurs écrivains avec la solution de toutes les difficultés que présente notre langue, etc., *onzième* édition, considérablement augmentée. *Ouvrage mis au rang des livres classiques, et adopté pour les Écoles militaires et pour la Maison royale de Saint-Denis.* 1 vol. grand in 8. Prix : 8 fr.

**Leçons d'Analyse Grammaticale,** 1 vol. in-12, *vingtième* édition. 1 fr. 80 c.

**Leçons d'Analyse Logique,** *dix-neuvième* édition. 1 vol in-12. 1 fr. 80 c.

**Traité des Participes,** accompagné de nombreux Exemples, *onzième* édition, revue avec soin. 1 vol. in-12. 2 fr.

**Exercices sur le Participe passé et le Participe présent,** *onzième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

**Corrigé des Exercices sur les Participes,** *douzième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

**Cours de Mythologie**, *dixième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

## OUVRAGES DE M. CHAPSAL.

**Exercices Français Supplémentaires,** sur les difficultés qu'offre la syntaxe. 6e *édition.* — *Seconde année.* 1 fr. 50 c.

**Corrigé des Exercices Supplémentaires ;** 4e *édition.* 1 vol. in-12 2 fr.

NOTA. Les *Exercices Supplémentaires* sont destinés aux élèves qui, ayant vu les *Exercices Français*, ont besoin d'une seconde année de syntaxe.

**Nouvelle Syntaxe Française,** servant de développement et de complément à la NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, à l'usage des classes supérieures. 3e *édition.* 1 fort vol. in-12. 2 fr. 75 c.

**Exercices Élémentaires,** adaptés à l'*Abrégé de la Grammaire Française.* 6e *edition.* 1 vol. in-12.

**Modèles de Littérature Française,** ou Choix de morceaux en prose et en vers, tirés des meilleurs écrivains. 2 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

*Pour paraître incessamment.*

**Traité de la Conjugaison des Verbes.**

**Nouveau Cours d'Études,** embrassant les Belles-Lettres, la Mythologie, l'Histoire, la Sphère, etc., etc.

*Ces ouvrages se trouvent chez les mêmes libraires.*

# MODÈLES
# DE LITTÉRATURE
# FRANÇAISE.

## VERS.

—

### MELLIN DE SAINT-GELAIS,

NÉ EN 1491.

C'EST par Marot, le plus célèbre des poëtes du temps de François Ier, qu'il aurait été convenable d'ouvrir cette série d'extraits en vers. Nous n'avons pas cru devoir séparer de lui Mellin de Saint-Gelais, qui fut son ami, qui ne reconnut que lui pour son supérieur, et que les dates nous forcent de placer le premier.

MELLIN DE SAINT-GELAIS, fils d'un poëte distingué lui-même, Octavien de Saint-Gelais, reçut une éducation soignée et embrassa l'état ecclésiastique. Cela ne l'empêcha pas de cultiver la poésie. Il réussit particulièrement dans le genre des petits contes en vers, et des épigrammes : les exemples que nous en citons sont, eu égard au temps, de vrais modèles en ce genre.

Mellin de Saint-Gelais mourut à Paris en 1558.

—

### A un importun.

Tu te plains, ami, grandement,
Qu'en mes vers j'ai loué Clément[1],
Et que je n'ai rien dit de toi :
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi, ni ta muse ?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

### Folie 2.

Notre vicaire, un jour de fête,
Chantait un Agnus gringotté[3],
Tant qu'il pouvait, à pleine tête,
Pensant d'Annette être écouté.
Annette, de l'autre côté,
Pleurait, attentive à son chant ;
Dont[4] le vicaire, en s'approchant,
Lui dit : « Pourquoi pleurez-vous, belle ? »
— « Ah ! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort,
Qui avait la voix toute telle [5]
Que vous, quand vous criez si fort. »

### Épigramme.

Un charlatan disait, en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde :

1. Clément Marot.
2. On donnait alors le nom de *folies* aux pièces que l'on appelle maintenant *épigrammes ;* c'est Marot qui introduisit ce dernier mot dans notre langue.
3. Fleuri, orné de difficultés et de tours de force.
4. De laquelle s'approchant, le vicaire lui dit. Il y a une inversion.
5. Tout à fait la même.

Si n'y eut nul [1], tant fût-il empêché [2],
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploie, et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux; voyez, y a-t-il rien? »
— « Non, » dit quelqu'un des plus près regardants.
— « Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous [3] bien?
Ouvrir sa bourse, et ne rien voir dedans. »

### Épigramme.

Chatelus donne à déjeuner
A six, pour moins d'un carolus;
Et Jaquelot donne à dîner
A plus, pour moins que Chatelus.
Après tels repas dissolus,
Chacun s'en va gai et fallot.
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jaquelot [4].

### Folie.

Madelon s'en vient privément
Me voir, quand j'écris ou compose;
Et dit que ce n'est seulement
Que pour apprendre quelque chose.
Mais si rien de beau je propose
A ses yeux [5], il est si bien pris!
Un diamant d'assez bon prix,
Un tableau où n'ait que reprendre.

1. Ainsi il n'y eut personne.
2. Quelles que fussent ses affaires.
3. Entendez-vous?
4. Que celui qui me perdra chez l'un n'aille pas me chercher chez l'autre.
5. Mais si je laisse sous ses yeux quelque chose de beau, comme un diamant ou un tableau.

Je ne sais s'elle[1] a rien appris ;
Mais je ne vis onc[2] si bien prendre.

### Épigramme.

Un maître ès-arts mal chaussé, mal vêtu,
Chez un paysan[3] demandait à repaître,
Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maître.
Comment sept arts ! répond l'homme champêtre ;
Je n'en sais nul, hormis mon labourage ;
Mais je suis saoul quand il me plaît de l'être,
Et si nourris[4] ma femme et mon ménage.

1. Si elle.
2. Je ne vis jamais.
3. On prononçait alors *pèsan*.
4. Et cependant je nourris.

# MAROT,

## NÉ EN 1495.

MAROT (CLÉMENT), le plus célèbre poëte de l'ancien Parnasse français, naquit à Cahors. Sa vie fut assez agitée. Emprisonné plusieurs fois, obligé de fuir de son pays malgré la protection du roi, il alla mourir à Turin presque dans l'indigence. Voici l'épitaphe que lui fit Jodelle en vers rapportés :

Querci, la cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut.
Querci mon los (1), la cour tout mon temps eut;
Piémont, mes os; et l'univers mes vers.

Nos poëtes et nos critiques ont tous apprécié Marot, chacun selon son goût particulier : Boileau, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Chaulieu, Fénelon, Voltaire, Laharpe, Marmontel l'ont loué ou imité de temps en temps. Le petit nombre de pièces que nous lui empruntons suffira, nous l'espérons, pour le faire connaître à nos lecteurs.

Marot est mort en 1544, n'ayant pas cinquante ans.

---

### Épître à son ami Lyon Jamet, pour l'engager à obtenir son élargissement.

Je ne t'écris de l'amour [2] vaine et folle :
Tu vois assez, s'elle [3] sert, ou affolle.
Je ne t'écris ni d'armes, ni de guerre :
Tu vois, qui peut bien ou mal y acquerre [4].
Je ne t'écris de fortune puissante :
Tu vois assez s'elle est ferme ou glissante.

1. Ma louange.
2. *Amour* était alors du féminin.
3. Si elle est utile ou nuisible.
4. Y acquérir.

Je ne t'écris d'abus trop abusant [1] :
Tu en sais prou, et si n'en vas usant [2].
Je ne t'écris qui est rude ou affable :
Mais je te veux dire une belle fable,
C'est à savoir du lion et du rat.
Cestui lion [3], plus fort qu'un vieux verrat,
Vit une fois que le rat ne savait
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avait [4]
Mangé du lard, et la chair toute crue.
Mais ce lion, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen, et manière, et matière,
D'ongles et dents, de rompre la ratière :
Dont maître rat échappe vitement ;
Puis met à terre un genou gentiment,
Et en ôtant son bonnet de la tête,
A mercié [5] mille fois la grand'bête [6],
Jurant le dieu des souris et des rats,
Qu'il lui rendrait. Maintenant tu verras
Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le lion, pour chercher sa pâture,
Saillit dehors sa caverne [7] et son siége :
Dont, par malheur, se trouva pris au piége,
Et fut lié contre un ferme poteau.
Adonc [8] le rat, sans serpe ni couteau,
Y arriva joyeux et ébaudi,
Et du lion, pour vrai, ne s'est gaudi [9];
Auquel a dit : « Tais-toi, lion lié [10],
Par moi seras maintenant délié. »
Lors le lion ses deux grands yeux vêtit,
Et vers le rat les tourna un petit,

1. Polyptote à la mode du temps de Marot.
2. Tu en sais beaucoup, et pourtant tu n'en uses pas.
3. Ce lion.
4. D'autant plus qu'il avait.
5. Remercié.
6. La grande bête.
7. Sauta, s'élança hors de sa caverne.
8. Alors donc.
9. Il ne s'est pas moqué du lion.
10. Jeu de mots dans le goût du temps.

En lui disant : « O pauvre verminière[1] !
Tu n'as sur toi instrument, ni manière[2] ;
Tu n'as couteau, serpe, ni serpillon,
Qui sut couper corde, ni cordillon ;
Pour me jeter de cette étroite voie :
Va te cacher, que le chat ne te voie. »
— « Sire lion, dit le fils de souris[3],
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des couteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie :
Leur gaîne, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien couperont la corde qui te touche
De si très près : car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea[4]
Assez longtemps ; mais il vous le rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin[5] tout rompt ;
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : « Nul plaisir en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait. »
Voilà le conte en termes rimassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Témoin Ésope, et plus d'un million.
Or, viens me voir, pour faire le lion ;
Et je mettrai peine, et sens, et étude
D'être le rat, exempt d'ingratitude[6].

### L'enfer[7].

Comme douleurs, de nouvel[8] amassées,
Font souvenir des liesses[9] passées :

1. Petit comme un ver.
2. Chose à manier.
3. Mauvaise périphrase pour dire *le rat*.
4. Qu'il s'y occupa.
5. A la fin.
6. Comparez la fable de La Fontaine, liv. II, fab. 11.
7. Des prisons du Châtelet, Marot fut transféré dans celle de Chartres, et c'est là qu'il écrivit cette pièce satirique qu'il intitula *l'Enfer*, à cause du lieu où elle fut écrite.
8. Récemment.
9. Des joies.

Ainsi plaisir, de nouvel amassé,
Fait souvenir du mal qui est passé.
Conter vous veux[1] l'accueil sinistre et laid
Que je trouvai dedans le Châtelet.
Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde,
Qui mieux ressemble un enfer[2] très immonde.
Or m'écoutez[3]; on m'y traîne ou m'y porte;
Si rencontrai Cerberus à la porte :
Lequel dressa ses trois têtes en haut,
A tout le moins[4] une qui trois en vaut.
J'ois[5], en entrant, grand bruit et grand tumulte;
Par quoi surpris, ma guide je consulte[6],
En lui disant : « Dis-moi, s'il t'en souvient,
D'où, et de qui, et pourquoi ce bruit vient. »
Si me répond : « Sans croire le rebours,
Sache qu'ici d'enfer sont les faubourgs;
Et ce bruit vient de ces gens que tu vois,
Qui, sans cesser, se rompent tête et voix,
Pour appointer et mettre en bon accord
Ceux qui entr'eux ont débats et discord.
» Haut devant eux le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dits ses sentences assied[7].
C'est lui qui juge, ou condamne, ou défend,
Ou taire fait, quand la tête lui fend.
Là, les plus grands les plus petits détruisent :
Là, les petits peu ou point aux grands nuisent :
On trouve là moyen de prolonger
Ce qui se doit et se peut abréger :
Là, se détruit mainte bonne maison :
Là sans argent pauvreté n'a raison[8].

1. Je veux vous conter.
2. Qui ressemble mieux à un enfer.
3. Or écoutez-moi.
4. Ou pour le moins.
5. J'entends.
6. Je consulte mon guide. *Guide* était alors du féminin.
7. Qui rend les sentences sur ce qu'ils disent.
8. Peinture allégorique des maux que produit la chicane.

» Minos le juge, en entendant leurs cas,
Fait déchifrer tel noisifs altercas[1]
Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droit[2]
Droit[3] contre tort; l'autre tort contre droit:
Et bien souvent, par cautelle[4] subtile,
Tort bien mené rend bon droit inutile.
» Approche-toi, pour de plus près les voir;
Regarde bien: je te fais assavoir[5]
Que ce mordant, qu'on entend si fort bruire,
De corps et biens veut son prochain détruire;
Ce bon vieillard, sans prendre or, ou argent,
Maintient le droit de mainte pauvre gent;
Et celui-là, qui sa tête descœuvre[6],
En plaiderie a fait un grand chef-d'œuvre;
Car il a tout détruit son parentage[7],
Dont il est craint et prisé[8] davantage.
Écoute-moi: ce que tu ne vis oncques,
Te ferai voir[9]. Or, saches, ami, doncques,
Que, dans ce parc, où ton regard épans[10],
Une manière il y a de serpents[11],
Qui de petits viennent grands et félons,
Non point volants, mais traînants, et bien longs.
Ce ne sont pas vipéreaux furieux,
Ni basilics tuant les gens des yeux[12]:
Ce ne sont pas mortifères aspics[13],
Mais ce sont bien serpents, qui valent pis[14].
» Tel est enfin le serpent plein d'excès,
Qui dans le monde est appelé procès.

1. Altercations nuisibles.
2. Directement.
3. Exemple de *rime annexée.*
4. Ruse, fourberie.
5. Je te fais savoir.
6. Découvre sa tête.
7. Il a ruiné tous ses parents.
8. A cause de cela on le craint et l'on l'estime.
9. Je te ferai voir ce que tu ne vis jamais.
10. Où tu jettes tes regards.
11. Il y a une espèce de serpents.
12. On croyait autrefois que le basilic tuait de son regard.
13. Aspics dont la morsure cause la mort.
14. Qui sont plus cruels encore.

Tel est son nom, qui est de mort une ombre.
Regarde un peu : en voilà un grand nombre
De gros, de grands, de moyens et de grêles,
Plus malfaisants que tempêtes, ni grêles.
Celui qui tire ainsi hors sa languette,
Détruira brief[1] quelqu'un, s'il ne s'en guette[2] :
Celui qui siffle, et a les dents si drues,
Mordra quelqu'un, qui en courra les rues[3] :
Et ce froid-là, qui lentement se traîne,
Par son venin a bien su mettre haine
Entre la mère et les mauvais enfants :
Car serpents froids sont les plus échauffants[4].
Vois : celui-là, plus antique qu'un roc,
Pour reposer, s'est pendu à un croc.
Mais ce petit, plus mordant qu'une louve,
Dix grands serpents dessous sa panse couve :
Dessous sa panse, il en couve dix grands[5],
Qui quelque jour seront plus dénigrants
Et plus cruels que cil[6] qui les couva :
Et pour un seul qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent sept : issues sont ces bêtes[7]
Du grand serpent Hydra, qui eut sept têtes[8],
Contre lequel Hercule combattait :
Et quand de lui une tête abattait,
Pour une morte en revenait[9] sept vives ;
Ainsi est-il de ces bêtes noisives. »
En écoutant, un degré noir et sale
Je suis et monte[10], et trouve en une salle,
Rhadamantus[11], juge assis à son aise,

1. Bientôt.
2. S'il n'y prend garde.
3. Qui en deviendra fou.
4. Antithèse puérile.
5. Mauvaise tautologie.
6. Celui.
7. Ces bêtes sont issues.
8. L'hydre de Lerne.
9. Il en revenait.
10. Je suis et monte un degré noir et sale.
11. Le juge d'instruction.

Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux[1] en demandes,
Rébarbatif, quand son cœur il décharge,
Bref, digne d'être aux enfers en sa charge.
Là, devant lui vient mainte âme damnée,
Quand il a dit : « Telle me soit menée[2]. »
Elle vient lors tremblant, morne et pâlie.
Dès qu'il la voit, il mitige et pallie[3]
Son parler aigre; et en feinte douceur,
Lui dit : « Viens çà, et réponds sans frayeur :
Si tu dis vrai, je te jure et promets,
Par le haut ciel, où je n'irai jamais,
Que de l'enfer sortiras les brisées,
Pour t'en aller aux beaux Champs-Elysées.
Dis-moi, n'ai'peur[4]. » Tous ces mots alléchants
Font souvenir de l'oiseleur des champs,
Qui doucement fait chanter son sublet[5],
Pour prendre au bric[6] l'oiseau nice[7] et faiblet,
Lequel languit, ou meurt à la pipée :
Ainsi en est la pauvre âme gripée.

### Épître au roi, pour le délivrer de prison[8].

Roi des Français, plein de toutes bontés,
Quinze jours a[9], je les ai bien comptés;
Et dès demain seront justement seize,
Que je fus fait confrère au diocèse

1. Rusé, perfide.
2. Qu'on m'amène un tel.
3. Il adoucit et dissimule.
4. N'aie pas peur.
5. Sifflet.
6. Piége.
7. Ignorant.
8. En 1527, Marot ayant voulu tirer un prisonnier des mains des archers, la Cour des Monnaies le fit arrêter lui-même comme rebelle à la justice. Quinze jours après, il envoya cette épître à François Ier. Elle est du mois d'octobre. Le roi écrivit le 1er novembre de la même année, à la Cour des Aides, et Marot fut mis en liberté.
9. Il y a quinze jours.

De Saint-Marri[1], en l'église Saint-Pris[2];
Si vous dirai comment je fus surpris,
Et me déplaît qu'il faut que je le die.
Trois grands pendards vinrent à l'étourdie,
En ce palais, me dire en désarroi :
« Nous vous faisons prisonnier par le roi. »
Incontinent qui fut bien étonné ?
Ce fut Marot, plus que s'il eût tonné ;
Puis m'ont montré un parchemin écrit,
Où n'y avait seul mot[3] de Jésus-Christ ;
Il ne parlait tout[4] que de plaiderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.
« Vous souvient-il, ce me dirent-ils lors,
Que vous étiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut[5] un certain prisonnier
Entre nos mains ? » Et moi de le nier ;
Car soyez sûr, si j'avais dit oui[6],
Que le plus sourd d'entre eux m'eût bien ouï,
Et d'autre part, j'eusse publiquement
Été menteur. Car pourquoi et comment
Eussé-je pu un autre recourir,
Quand je n'ai su moi-même secourir ?
Pour faire court, je ne sus tant prêcher,
Que ces gaillards me voulussent lâcher.
Sur mes deux bras ils ont la main posée,
Et m'ont mené, ainsi qu'une épousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit[7] ;
Et toutefois j'ai plus grand appétit[8]
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle-là[9] de mon beau procureur ;

1. Fâché : jeu de mots, fondé sur ce qu'il était *marri*, c'est-à-dire fâché.
2. Autre jeu de mots sur ce qu'il était *pris*.
3. Où il n'y avait pas un seul mot d'espérance ou de charité.
4. En tout, absolument.
5. Secourut.
6. Prononcez en deux syllabes.
7. Non pas tout à fait de même, mais un peu plus roide.
8. J'ai plus envie.
9. Qu'à celle.

Que male mort les deux jambes lui casse[1] !
Il a bien pris de moi une bécasse,
Une perdrix et un levraut aussi,
Et toutefois je suis encore ici.
Encor, je crois, si j'en envoyais plus,
Qu'il le prendrait; car ils ont tant de glus[2]
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent[3] est gripée.
Mais pour venir au point de ma sortie,
Tant doucement j'ai chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble;
Si que n'ai plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous[4]. La partie est bien forte;
Mais le droit point[5], où je me réconforte,
Vous n'entendez procès, non plus que moi.
Ne plaidons point, ce n'est que tout émoi[6].
Je vous en crois, si je vous ai meffait[7];
Encor posé le cas que l'eusse fait,
Au pis aller, n'y cherrait[8] qu'une amende.
Prenez le cas que je vous la demande;
Je prends le cas que vous me la donnez,
Et si plaideurs furent onc étonnés
Mieux que ceux-ci, je veux qu'on me délivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous suppli'[9], sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre;
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand'peine
M'y reverront, si on ne m'y ramène[10].

1. Qu'une mauvaise mort.
2. Tant de glu.
3. Tout ce qu'ils touchent.
4. De telle sorte que je n'ai plus affaire qu'à vous.
5. Mais ce qui me donne du courage, c'est que vous n'entendez pas les procès mieux que moi.
6. Ne plaidons point, on n'y gagne que de l'ennui et de la peine.
7. Si je vous ai fait du tort, je m'en rapporte à vous.
8. Il n'y tomberait.
9. Ainsi je vous supplie.
10. Qu'ils auront de la peine à m'y revoir, à moins qu'on ne m'y ramène.

Très humblement je requiers vôtre grâce
De pardonner à ma très grande audace,
Si j'ai osé ce sot écrit vous faire ;
Et m'excusez si, pour le mien affaire[1],
Je ne suis point vers vous allé parler ;
Je n'ai pas eu le loisir[2] d'y aller.

**De la duchesse d'Étampes.**

Ce plaisant Val, que l'on nommait Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eaux, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est[3] en Thessalie ;
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale[4] en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué[5] :
Car pour Tempé, veut qu'Etampes[6] s'appelle ;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

**Du lieutenant criminel et de Samblançay.**

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre[7],
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillart semblait l'homme que mort va prendre :
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait[8], pour vrai, qu'il menât pendre,
A Montfaucon, le lieutenant Maillart.

1. *Affaire* était alors du masculin.
2. La permission, la puissance, du latin *licere*.
3. Qu'il n'est plus.
4. Thessalie.
5. Et il a changé quelque peu son nom.
6. Paragrammatisme dans le goût du temps.
7. Rendre l'âme.
8. Pensait.

### A Maurice Scève, Lyonnais.

En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'être je ne daigne
Musicien [1], et que ma voix [2]
Mérite bien que l'on m'enseigne,
Voire [3], que la peine je prenne
D'apprendre ut, ré, mi, fa, sol, la.
Que diable veux-tu que j'apprenne?
Je ne bois que trop sans cela.

### Réplique à la reine de Navarre.

Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure [4],
Ont lu le votre [5]; et sur ce, leur ai dit [6] :
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du roi a pour moi fait ce dit. »
Lors eux, croyant que fusse en grand crédit,
M'ont appelé *Monsieur* à cri et cor [7],
Et m'a valu votre écrit autant qu'or;
Car promis ont non seulement d'attendre,
Mais d'en prêter, foi de marchand, encor;
Et j'ai promis, foi de Clément, d'en prendre.

### De Cupido et de sa dame.

Amour trouva celle qui m'est amère [9]
(Et j'y étais; j'en sais bien mieux le conte) :
« Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère. »
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,

1. Que je ne daigne être musicien.
2. Et tu dis que ma voix.
3. Et bien plus.
4. Qui ne se soucient pas de dizains.
5. Votre dizain.
6. Je leur ai dit :
7. On dit *à cor et à cri.*
8. L'amour.
9. Qui est cruelle pour moi.

Dont la rougeur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu sait combien!
« Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte :
Plus clairvoyants que vous s'y trompent bien. »

### Épigramme.

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit folet;
L'un veut railler, l'autre gaudir[1] et rire;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat, au soir, entre eux s'émeut;
Car maître abbé, toute la nuit, ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meure[2];
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

### A un sien ami.

Puisque le roi a désir de me faire,
A ce besoin, quelque gracieux prêt,
J'en suis content; car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fus oncque si prêt.
Par quoi[3] vous pri'[4] savoir de combien c'est
Qu'il veut cédule, afin qu'il se contente :
Je la ferai tant sûre[5], si Dieu plaît[6],
Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

### Au roi de Navarre.

Mon second roi, j'ai une haquenée[7]
D'assez bon poil, mais vieille comme moi :

1. S'amuser.
2. Tant il craint de mourir sans secours.
3. C'est pourquoi.
4. Je vous prie.
5. Tellement sûre, si bonne.
6. S'il plaît à Dieu.
7. Une jument.

A tout le moins [1] longtemps a [2] qu'elle est née,
Dont elle est faible, et son maître en émoi.
La pauvre bête, aux signes que je voi,
Dit qu'à grand'peine ira jusqu'à Narbonne.
Si vous voulez m'en donner une bonne,
Savez comment [3] Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

### La vie heureuse [4].

Marot, voici, si tu veux le savoir,
Qui fait [5] à l'homme heureuse vie avoir :
Successions, non biens acquis à peine [6];
Feu en tout temps ; maison plaisante et saine ;
Jamais procès ; les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit à repos ;
Contraire à nuls, n'avoir aucuns contraires [7] ;
Peu se mêler des publiques affaires ;
Sage simplesse ; amis à soi pareils ;
Table ordinaire et sans grands appareils ;
Facilement avec toutes gens vivre ;
Nuit sans nul soin, n'être pas pourtant ivre ;
Femme joyeuse et chaste néanmoins ;
Dormir, qui fait [8] que la nuit dure moins ;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre ;
Ne désirer la mort, ni ne la craindre :
Voilà, Marot, si tu le veux savoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.

1. Du moins.
2. Il y a longtemps.
3. Savez-vous comment.
4. Imitée de Martial. X, 47.
5. Ce qui fait.
6. Une succession, et non des biens acquis à force de peines.
7. N'étant ennemi de personne n'avoir personne pour ennemi.
8. Ce qui fait.

### L'avare goutteux [1].

L'abbé a un procès à Rome,
Et la goutte aux pieds, le pauvre homme!
Mais l'avocat s'est plaint à maints [2]
Que rien au poing il ne lui boute :
Cela n'est pas aux pieds la goute.
C'est bien plutôt la goute aux mains.

### A Hilaire [3].

Dès que tu viens là où je suis,
Hilaire, c'est ta façon folle
De me dire toujours et puis [4] :
« Que fais-tu? » Voilà tout ton rôle.
Cent fois le jour cette parole
Tu me dis, j'en suis tout battu [5].
Quand tout sera bien débattu,
Je cuide [6], par mon âme, Hilaire,
Qu'avecque ton beau « Que fais-tu? »
Tu n'as toi-même rien à faire.

### D'une femme qui se vante [7].

Vous êtes belle, en bonne foi :
Ceux qui disent que non sont bêtes.
Vous êtes riche, je le voi ;
Qu'est-il besoin d'en faire enquêtes?
Vous êtes bien des plus honnêtes ;
Et qui le nie est bien rebelle.

1. Imit. de Martial, I, 99.
2. A plusieurs.
3. Imit. de Martial, II, 67.
4. Toujours et encore.
5. Rebattu.
6. Je pense. Voy. ci-dessus, p. 14, note 8, le même verbe.
7. Imit. de Martial, I. 65.

Mais quand vous vous louez, vous n'êtes
Honnête, ni riche, ni belle.

### A Mellin de Saint-Gelais [1].

Ta lettre, Mellin, me propose
Qu'un grand sot, en rime, compose
Des vers, par lesquels il me point [2] :
Tiens-toi sûr qu'en rime n'en [3] prose,
Celui qui n'écrit aucune chose,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

### A celui qu'on n'aime point [4].

Jan, je ne t'aime point, beau sire :
Ne sais quelle mouche me point,
Ni pourquoi c'est je ne puis dire [5],
Sinon que je ne t'aime point.

### A Geoffroy Bruslard [6].

Tu peins ta barbe, ami Bruslard, c'est signe
Que tu voudrais pour jeune être tenu :
Mais on t'a vu naguères être un cygne,
Puis tout à coup un corbeau devenu [7].
Encor le pis qui te soit avenu,
C'est que la mort, plus que toi fine et sage,
Connaît assez que tu es tout chenu,
Et t'ôtera ce masque du visage.

1. Imit. de Martial, III, 9.
2. Il me pique, il me raille.
3. Ni en prose.
4. Imit. de Martial, I, 33.
5. Et je ne puis dire d'où cela vient.
6. Imit. de Martial. III, 43.
7. On t'a vu blanc, et tu es noir.

### Sur un mauvais rendeur[1].

Cil qui mieux aime[2] par pitié
Te faire don de la moitié,
Que prêter le tout rondement,
Il n'est point trop mal gracieux;
Mais c'est signe qu'il aime mieux
Perdre la moitié seulement.

1. Imit. de Martial, I, 76.

2. Celui qui aime mieux.

# RONSARD,

## NÉ EN 1524.

RONSARD (Pierre de) naquit au château de la Poissonnière, dans le Vendômois. On sait quelle admiration il excita de son temps. Regardé comme le poëte français par excellence, il se crut lui-même le législateur du Parnasse, et parla cependant, surtout dans ses pièces d'un caractère élevé, un jargon si détestable, qu'on le trouve aujourd'hui de beaucoup inférieur à plusieurs de ceux qu'il dédaignait sans doute. Néanmoins on ne peut douter qu'il n'ait eu beaucoup de génie naturel; et quand il s'y est laissé aller tout simplement, quand il a voulu s'exprimer sans emphase et sans prétention, en particulier dans plusieurs de ses pièces légères ou de moyen caractère, il a mérité les éloges que plusieurs critiques modernes se sont accordés à lui donner.

Ronsard est mort le 27 décembre 1585, âgé d'un peu plus de soixante ans.

---

### La brièveté de la vie.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose[1]
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu[2] cette vesprée[3],
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

1. Ouvert. Remarquez qu'alors on employait le participe variable lorsque le nom venait après lui.
2. N'a point perdu.
3. Ce soir, du latin *vespera* d'où nous avons tiré *vêpres*.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las[1]! ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre Nature[2]!
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne[3]
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse[4]:
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

**La vieillesse.**

Adieu, je sens venir ma fin:
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lit et le vin.

. . . . . .

De tous côtés le soin me mord[5]:
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la Mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure,
Me mener là-bas, où demeure
Je ne sais quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venants un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

1. Hélas! hélas!
2. O nature vraiment cruelle.
3. Est dans sa fleur.
4. Profitez de votre jeunesse.
5. Les inquiétudes me tourmentent.

### L'Amour écolier et maître[1].

La belle Vénus un jour
M'amena son fils Amour;
Et l'amenant me vint dire:
« Ecoute, mon cher Ronsard;
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre. »

Incontinent je le pris,
Et, soigneux, je lui appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner[2],
Et de premier en sonner[3]
Dessus le mont de Cyllène;

Comme Minerve inventa
Le haut-bois qu'elle jeta
Dedans l'eau toute marrie[4]:
Comme Pan le chalumeau[5],
Qu'il pertuisa[6] du roseau
Formé du corps de s'amie[7].

Ainsi, pauvre que j'étais,
Tout mon art je recordais[8]
A cet enfant pour l'apprendre:
Mais lui, comme un faux garçon,
Se moquait de ma chanson,
Et ne la voulait entendre.

1. Imitation de Bion.
2. De la façonner le premier.
3. Et d'en jouer le premier.
4. Toute fâchée de ce que la flûte l'enlaidissait.
5. Inventa le chalumeau.
6. Qu'il perça.
7. De son amie.
8. Je rappelais à mon souvenir, je repassais.

« Pauvre sot ! ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil ;
Mais tu as la tête fole
D'oser t'égaler à moy,
Qui jeune en sais plus que toi,
Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres[1] de sa mère ;
Et comme, pour trop aimer,
Il avait fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies[2]
Et des hommes et des dieux ;
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me[2] les disant, alors
J'oubliai tous les accords
De ma lyre dédaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avait par cœur enseignée.

1. *OEuvre* était du masculin. 2. Les imaginations.

# BELLEAU,

## NÉ EN 1528.

BELLEAU (Rémi) naquit à Nogent-le-Rotrou, ville de Perche. Il fit beaucoup d'ouvrages en vers, en particulier des traductions ou des imitations de l'antique. La réputation dont il avait joui ne s'est pas maintenue après sa mort, et l'on n'en parle plus guère aujourd'hui que par hasard. Cependant il y a chez lui de jolies idées, souvent des expressions agréables, quelquefois même une coupe de vers fort harmonieuse.

Belleau mourut à Paris le 6 mars 1577, âgé de près de cinquante ans.

---

### Inutilité des richesses [1].

Si l'or et la richesse
Retardaient la vitesse,
La vitesse et le cours
De nos beaux jours :

Je l'aurais en réserve,
A fin de rendre serve [2]
La mort tirant à soi
L'argent de moy [3].

Mais las ! puisque la vie,
A tous vivants ravie,
Ne se peut retarder
Pour marchander ;

1. Imitation d'Anacréon.
2. De rendre esclave.
3. La mort qui prendrait mon argent.

Que me sert [1] tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et sanglots ennuyeux
Pousser aux cieux?

Puisque la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous servirait or' [2]
L'argent et l'or?

Avant que mort descendre [3]
Là-bas, je veux dépendre [4]
Et rire, à table mis
De mes amis [5].

1. Que me sert de pousser aux cieux tant de plaintes, etc.
2. Pour *ore* ou *ores*, maintenant à présent.
3. Que de descendre mort.
4. Dépenser.
5. Étant assis à la table de mes amis.

# BAÏF,

## NÉ EN 1532.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE) naquit à Venise, de Lazare de Baïf, alors ambassadeur de François Ier. Il reçut une éducation soignée. Après avoir étudié le latin sous Étienne et Bonami, le grec sous Nicolas Vergèce, il étudia l'art poétique sous Jean Dorat, et fut là le condisciple de Ronsard. Baïf fut le poëte le plus fécond de son temps, mais toutes ses œuvres sont presque entièrement oubliées, et l'on ne se souvient guère que de sa ridicule persévérance à vouloir introduire dans notre langue, sous le nom de *Baïfins*, des vers mesurés à la façon des Grecs et des Latins [1].

Baïf mourut en 1591.

---

**Sixain.**

Du bonheur vient la nonchalance;
De nonchalance, l'ignorance;

1. On sait que chez les anciens les syllabes brèves étaient comptées pour un temps, et les longues pour deux. Il est donc facile de se représenter des vers de même valeur, quoique n'ayant pas le même nombre de syllabes, si une, ou deux ou trois longues du premier étaient remplacées par deux, quatre ou six brèves dans le second, ou réciproquement. Ce système, appliqué à notre langue, nous paraît entièrement dépourvu d'harmonie, comme on peut le voir par ces vers de Turgot, le dernier peut-être qui ait essayé d'en faire de pareils.

> Il dit, et sur lui Didon roulant un œil
> indigné l'observe
> Dans un sombre silence. Enfin sa colère
> éclate ainsi.

C'était donc une pensée folle que poursuivait là Baïf, et malgré tous les efforts tentés depuis pour la faire réussir, elle n'a jamais obtenu l'assentiment des lecteurs sensibles à l'harmonie. Voyez au reste, sur ce point curieux de notre histoire littéraire, la *Poésie au XVIe siècle*, de M. de Sainte-

D'ignorance part le mépris ;
Du mépris, sourd [1] la félonie [2] ;
De félonie, tyrannie ;
Du tyran la mort est le prix.

**La reine, sur la mort du roi Henri.**

Si j'eusse eu le pouvoir, ainsi que le courage,
De laisser ici-bas ce terrestre fardeau,
Et faire avecque vous, ou pour vous le voyage,
Qu'un chacun trouve laid, qui me semble si beau ;
Que mon heur [3] serait grand ! Mais, puisque Dieu tout sage,
Refusant mon désir, me défend le tombeau,
Autant qu'il m'est permis, soit que je vive ou meure,
Je vous honorerai des larmes que je pleure [4].

**Le calcul de la vie.**

Tu as cent ans et davantage :
Mais calcule de tout ton âge
Combien en eut ton créancier,
Combien tes folles amourettes,
Combien tes affaires secrettes,
Combien ton pauvre tenancier,

Combien tes procès ordinaires,
Combien tes valets mercenaires,
Combien ton aller et venir :
Ajoute aussi tes maladies,
Ajoute encore tes folies,
Si tu pouvais t'en souvenir ;

Beuve, page 79 et suivantes, édition de 1843, et le *Dictionnaire* de Prosper Marchant, mot *Mousset*.

1. Vient, du verbe *sourdre*, qui veut dire *sortir de terre* comme une source.

2. La perfidie et la trahison.

3. Mon bonheur.

4. Ce couplet est construit à l'imitation de l'octave employée par les Italiens, surtout dans leurs poëmes épiques.

Et tout cela qui [1], sans usage,
S'en est allé pour ton dommage :
Si tout cela tu en rabats,
Te verras avoir moins d'années
Que tu ne t'en étais données [2],
Et que tout jeune tu t'en vas.

1. Tout ce qui.
2. La règle qui fait employer la forme invariable après *en*, n'existait pas alors.

# JODELLE,

## NÉ EN 1532.

JODELLE (ÉTIENNE), né à Paris, mérite qu'on s'y arrête, non par la beauté de sa poésie, mais parce qu'il est regardé comme le premier qui ait fait chez nous des tragédies et des comédies. Avant lui, en effet, notre théâtre ne connaissait guère que les mystères, les moralités, les soties[1]. Jodelle, qui avait fait de bonnes études et s'était attaché surtout aux poëtes dramatiques qui ont fait la gloire d'Athènes et de Rome, donna tout jeune encore sa tragédie de *Cléopâtre captive*, composée sur le modèle grec. On sait combien à cette époque dite de la *Renaissance*, le goût de l'antique s'était emparé de tous les esprits. La *Cléopâtre*, jouée, faute d'acteurs, par l'auteur lui-même et quelques uns de ses amis, devant le roi Henri II et toute la cour, eut un succès incroyable. Plus tard, Jodelle fit jouer une comédie d'*Eugène* ou la *Rencontre*, et fit une seconde tragédie de *Didon se sacrifiant*, qui réussirent tout autant.

L'enthousiasme fut tel que Ronsard ne craignit pas de dire que Sophocle et Ménandre auraient été des écoliers près de l'auteur français. Voici ses vers :

> Jodelle le premier d'une plainte hardie
> Françoisement chanta la grecque tragédie :
> Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
> La jeune comédie en langage françois,
> Et si bien les rima que Sophocle et Ménandre,
> Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Tous ces triomphes ne menèrent pas Jodelle à la fortune. Il dépensa trop légèrement les présents d'Henri II, qui lui avait fait compter 500 écus de son épargne dès la première représentation de *Cléopâtre*, et ne s'en tint pas là. Il mourut dans la pauvreté en 1573, à l'âge de quarante et un ans.

1. Voyez ces mots dans l'*Encyclopédie méthodique* (grammaire et littérature); voyez aussi le *Tableau de la poésie française et du théâtre français au XVI^e^ siècle*, de M. Sainte-Beuve.

**Imprécations de Didon.**

Quant à sa race fière,
Qui sera, je le sais, ainsi que lui traîtresse,
Qui par dol se fera de ce monde maîtresse,
Qui de cent piétés [1], ainsi que fait Énée,
Abusera la terre en ses lois obstinée,
Et qui toujours feindra pour croître [2] sa puissance
Avec les plus grands dieux avoir fait alliance,
S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'étranges,
Pour croître avec ses dieux ses biens et ses louanges :
Qu'on ne la voie au moins en aucun temps paisible ;
Et que, quand peuple aucun [3] ne lui sera nuisible,
Elle en veuille à soi-même ; et que Rome grevée [4]
De sa grandeur, souvent soit de son sang lavée ;
Que sans fin dans ses murs la sédition règne ;
Qu'en mille et mille états elle change son règne ;
Qu'elle fasse en la fin de ses mains sa ruine,
Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine,
Se voyant coup sur coup saccagée, ravie,
Et à mille étrangers tous ensemble asservie.
Quant à vous, Tyriens, d'une éternelle haine
Suivez à sang et feu cette race inhumaine ;
Obligez à toujours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre.
Les armes soient toujours aux armes adversaires,
Les flots toujours aux flots, les ports aux ports contraires :
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte,
Qui le foudre et l'horreur sur cette race porte :
Voilà ce que je dis, voilà ce que je prie,
Voilà ce qu'à vous, dieux, ô justes dieux, je crie.

1. Pratiques religieuses.
2. Accroître.
3. Aucun peuple.
4. Accablée.

# PASSERAT,

## NÉ EN 1534.

PASSERAT (JEAN), né à Troyes, en Champagne, fut un des plus savants hommes du XVI^e^ siècle, et en même temps un poëte très distingué dans le genre gai et satirique. Il coopéra à la *Satire ménippée*[1], et y inséra beaucoup de vers souvent très piquants.

Il mourut en 1602, dans sa soixante-dix-huitième année.

---

### Sonnet.

Sire, Thulène[2] est mort, j'ai vu sa sépulture :
Mais il est presque en vous de le ressusciter ;
Faites de son état un poëte héritier,
Le poëte et le fou sont de même nature.

L'un fuit l'ambition, et l'autre n'en a cure[3] ;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter ;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter,
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

L'un à la tête verte, et l'autre va couvert
D'un joli chaperon fait de jaune et de vert[4] ;
L'un s'amuse aux grelots et l'autre à des sornettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours Fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poëtes.

1. Voy. t. I, p. 14, la notice sur Pithou.
2. Thulène était un fou du roi.
3. Ne s'en soucie pas.
4. Le chaperon jaune et vert était la coiffure du fou du roi.

**Sur la journée de Senlis.**

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne ;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale [1],
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa malle,
N'a pas la mort encouru [2].

Quand ouverte est la barrière,
De peur de blâme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadème ;
Les coureurs sont gens de bien :
Trémont, et Balagny même,
Et Congy [3], le savent bien.

Bien courir n'est pas un vice ;
On court pour gagner le prix :
C'est un honnête exercice ;
Bon coureur n'est jamais pris.

Souvent celui qui demeure
Est cause de son méchef [4] :
Celui qui fuit de bon heure
Peut combattre derechef.

1. Le duc d'Aumale, qui perdit la bataille de Senlis, et se sauva par la fuite.
2. Aujourd'hui *encourue*.
3. Noms de quelques chefs des ligueurs.
4. Malheur, mauvais accident. Ce mot vient de *mé* (mal) *choir*.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

### Huitain.

Tandis qu'Amour dormait, je lui coupais les ailes,
Parce qu'il me semblait trop volage et léger :
Quand il fut éveillé, et se trouva sans ailes,
Riant d'un ris amer, vers moi se vint ranger.
De ce petit voleur je me pensais venger ;
Mais je fis bien le sot, et maintenant j'en pleure :
Il ne put plus voler pour de moi s'étranger [1] ;
Ainsi mon ennemi avecque moi demeure.

### A un fripon qui a changé d'état.

Bien qu'il ait un état nouveau,
Si est-il tel que de coutume :
On ne laisse pas d'être oiseau
Pour muer et changer sa plume.

1. Pour s'éloigner de moi.

# GARNIER,

## NÉ EN 1534.

GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, dans le Maine, fut d'abord lieutenant-criminel du Mans, et ensuite conseiller au grand conseil. Contemporain de Jodelle, il s'exerça dans le même genre, et le surpassa de beaucoup. Il avait pris Sénèque pour modèle, et s'il n'a pas évité l'enflure du poëte latin, il a quelquefois égalé la pompe majestueuse de son style; on peut dire qu'il a fait parler à la tragédie une langue nouvelle.

Il a dans presque toutes ses pièces jeté des chœurs qui, comme ceux du tragique latin, sont de véritables odes.

Sans doute l'art théâtral était loin d'être parfait, mais cette transition de l'art de Jodelle à celui du XVII^e^ siècle n'est pas à négliger.

Garnier mourut au Mans, en 1590 selon les uns, selon les autres en 1600 ou 1601.

---

### César rentrant victorieux dans Rome.

O sourcilleuses tours! ô coteaux décorés!
O palais orgueilleux! ô temples honorés!
O vous murs, que les dieux ont maçonnés eux-mêmes,
Eux-mêmes étoffés [1] de mille diadèmes!
Ne ressentez-vous point le plaisir en vos cœurs,
De voir votre César, le vainqueur des vainqueurs,
Par tant de gloire acquise aux nations étranges [2],
Accroître votre empire, ainsi que vos louanges?
Et toi, fleuve orgueilleux, ne vas-tu par tes flots
Aux tritons mariniers faire bruire [3] mon los [4],

1. Construits.
2. Étrangères.
3. Faire résonner.
4. Ma louange.

Et au père Océan te vanter que le Tybre
Roulera plus fameux que l'Euphrate et le Tygre [1] ?
Jà presque tout le monde obéit aux Romains :
Ils ont presque la mer et la terre en leurs mains :
Et soit où le soleil, de sa torche voisine,
Les Indiens perleux au matin illumine [2] ;
Soit où son char, lassé de la course du jour,
Le ciel quitte [3] à la nuit, qui commence son tour ;
Soit où la mer glacée, en cristal se resserre ;
Soit où l'ardent soleil sèche et brûle la terre ;
Les Romains on redoute [4], et n'y a si grand roi
Qui au cœur ne frémisse, oyant [5] parler de moi.

**Chœur.**

Comment veut-on que maintenant,
Si désolées,
Nous allions, la flûte entonnant,
Dans ces vallées ?

Que le luth, touché de nos doigts,
Et la cithare,
Fassent résonner de leur voix
Un ciel barbare ?

Que la harpe, de qui le son
Toujours lamente,
Assemble avec notre chanson
Sa voix dolente ?

Trop nous donnent d'affection
Nos maux publiques [6],
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.

1. Mauvaise rime.
2. Éclaire les Indiens, habitants d'un pays riche en perles.
3. Laisse le ciel à la nuit.
4. On redoute les Romains.
5. Entendant.
6. *Publique* était alors des deux genres.

Hélas ! tout soupire entre nous,
Tout y larmoie !
Comment donc en attendez-vous
Du chant de joie ?

Remplissons les airs de soupirs
Sortants à peine,
Qui renforceront des Zéphyrs
La faible haleine [1].

Hélas ! eh ! qui se contiendra
De faire plainte,
Lorsque de toi nous souviendra,
Montagne sainte ?

Nos enfants nous soient désormais
En oubliance,
Si de toi nous perdons jamais
La souvenance [2] !

1. Hyperbole ridicule.
2. Ce chœur est une imitation très serrée du fameux psaume *Super flumina Babylonis.*

# DESPORTES,

## NÉ EN 1546.

DESPORTES (PHILIPPE), né à Chartres, vint à Paris, s'attacha à un évêque, à la suite duquel il fit un voyage en Italie. Ce ne fut qu'à son retour qu'il se livra à la poésie française, et il y porta assez heureusement cette douceur qui caractérisait les vers de l'Arioste et du Tasse. « Il écrivit, dit Laharpe, plus purement que Ronsard et ses imitateurs; il effaça la rouille imprimée à notre versification, et la tira du chaos où on l'avait plongée. Il évita avec assez de soin l'enjambement et l'hiatus; mais faible d'idées et de style, il n'a pu dans l'âge suivant garder de rang dans le Parnasse. »

Desportes reçut du duc d'Anjou, qu'il avait suivi en Pologne, lorsqu'il fut devenu roi sous le nom d'Henri III en 1582, l'abbaye de Tiron, en 1589 celle de Josaphat, et enfin celle de Bonport. C'est dans cette dernière qu'il mourut en 1606, âgé de soixante et un ans.

---

### Chanson.

Oh, bienheureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire;
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il ne frémit [1], quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée [2]

1. Il ne frémit pas.

2. Poussée en sens contraires.

Des vents émus, soufflant horriblement [1];
Et quand, la nuit, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'attise;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaît à violer sa foi;
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune [2]:
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées
Des monts, des eaux, des forêts et des prées [3],
Qui me privez de penser soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, et de mille couleurs,
Mon œil se paît [4] des trésors de la plaine,
Riches d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément:
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois, à tresses décoiffées [5],
Les jeux, l'amour, et le contentement.

1. Par les vents.
2. Remarquez ces phrases rapides, où *ne* est la seule négation.
3. Aujourd'hui *pré*, masculin.
4. Mon œil se nourrit.
5. A tresses pendantes.

Ainsi vivant, rien n'est [1] qui ne m'agrée,
J'ois [2] des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

1. Il n'y a rien. 2. J'entends.

# BERTAUT,

## NÉ EN 1552.

BERTAUT (Jean), né à Caen, se livra de bonne heure à la poésie française. Ses essais lui méritèrent le suffrage de Ronsard. Il vint à la cour, où il fut bien accueilli, et obtint, en 1577, la charge de secrétaire du cabinet du roi. Henri IV, à la conversion duquel il avait contribué, lui donna, en 1594, l'abbaye d'Aulnay, et en 1606 l'évêché de Séez en Normandie. Ce fut là qu'il mourut en 1611.

Bertaut, considéré comme poëte, est de l'école de Desportes. C'est la même correction de style, avec plus de douceur et de délicatesse dans la pensée. Mademoiselle de Scudéri l'a très bien apprécié : « Desportes, dit-elle, a une douceur charmante, Duperron une élévation plus naturelle, et Bertaut a tout ce que les autres peuvent avoir d'excellent ; mais il l'a avec plus d'esprit, plus de force et plus de hardiesse, sans comparaison..... Il s'est fait un chemin particulier entre Ronsard et Desportes : il a plus de clarté que le premier, plus de force que le second, et plus d'esprit et de politesse que les deux autres ensemble. » Malheureusement la pensée lui manque. Il fait, sous le titre de *Chansons*, de longues suites de stances où la même idée est constamment exprimée, de sorte que, qui a lu de lui une ou deux stances détachées de chaque chanson, sait ce qu'il y a dans toute la pièce.

—

### Stances.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît l'amour en mon âme renaître :
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître.

Que de discours ma raison séduisant[1],
Que de pensers l'un l'autre détruisant
Sentis-je alors agiter mon courage[2]!
Que mon esprit de ses lacs échappé
Se repentit de s'être détrompé!
Qu'il me déplut d'être devenu sage!

De tels discours prononcés en mon cœur,
Rendant l'amour derechef mon vainqueur,
Je me faisais à moi-même la guerre,
D'un tel désir renchaînant ma raison,
Qu'il me semblait que rentrant en prison
Je m'acquérais l'empire de la terre.

Mais aussitôt que j'ai fait repasser
Devant les yeux de mon triste penser[3]
La tyrannie exercée en mon âme,
Le souvenir de tant de cruautés,
Otant la force aux coups de ses beautés,
Contre ce trait me servit de dictame.

« Quoi! dis-je alors, imprudent que je suis,
Voudrais-je bien ressentir les ennuis
Qui se paissaient du pur sang de mes veines,
Quand égaré j'errais dans les détours
Où me cherchant j'ai perdu tant de jours,
Où me perdant j'ai trouvé tant de peines?

» O mon esprit, contente-toi d'avoir
Quatre ans entiers langui sous le pouvoir
De la fureur troublant ma fantaisie :
Mon cœur, ce piége est trop plein de tourment :
T'y laisser choir, ce fut aveuglement :
T'y rejeter, ce serait frénésie. »

1. Que de raisonnements séduisant ma raison.
2. Mon cœur.
3. De mon esprit.

Ainsi parlai-je en sentant revenir
Dedans mon âme un poignant souvenir
Qui convertit ma complainte en blasphème :
Et tellement je m'allai résistant [1],
Que je me vis, presque en un même instant,
Vaincu d'amour et vainqueur de moi-même.

### Élégie.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi se trouveraient heureux.

Toute paix, toute joie
A pris de moi congé,
Laissant mon âme en proie
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la justice
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont éteintes pour moi.

L'ingratitude paie
Ma fidèle amitié :
La calomnie essaie
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse périr ;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul [2] me secourir.

1. Je me résistai tellement.
2. Nul ne me secourir.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vis,
C'est, ès maux [1] que j'endure,
La mémoire de l'heur [2] que le ciel m'a ravi.

Félicité passée
Qui ne peux revenir :
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Hélas ! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serais plus heureux si j'avais plus perdu.

1. Dans les maux. 2. Du bonheur.

# MALHERBE,

## NÉ EN 1555.

MALHERBE (François de) naquit à Caen, d'une famille noble. Avant lui la France n'avait pas encore de langue poétique dans le genre élevé. Malherbe seul révéla toutes les richesses de notre versification : beauté d'expressions et d'images, mouvements rapides et sublimité d'idées, enthousiasme, nombre, cadence, rien ne manque à ses belles odes. Personne ne connut mieux que lui les effets de l'harmonie, personne n'eut plus de goût. On s'étonne et l'on admire en comparant son noble langage aux locutions barbares des émules de Ronsard. Il réussit moins bien dans le genre purement gracieux. Il était d'une extrême sévérité dans le choix des mots. Peut-être même poussa-t-il trop loin la délicatesse : car c'est lui qui commença, sur la langue française, ce travail d'épuration continué dans l'âge suivant par l'Académie, qui nous a fait perdre une foule d'excellents mots usités dans le XVI^e^ siècle.

—

### Dieu seul est grand.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer [1].
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies

1. Être calme. Ce verbe se prenait alors dans le sens intransitif ; aujourd'hui il ne se prend qu'activement de *rendre calme*.

A souffrir des mépris, et ployer les genoux ;
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs :
Et tombent avec eux d'une chute commune [1],
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

*Paraphrase du psaume CXIV.*

**Au roi Henri-le-Grand, sur l'heureux succès du voyage de Sédan (1606).**

Enfin, après les tempêtes,
Nous voici rendus au port ;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace [2] ;
Et ces matières de pleurs [3],
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

1. Belle inversion.
2. Notre tranquillité. Métaphore tirée du calme de la mer, que signifie proprement le mot *bonace*.
3. Ces sujets de désolation.

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sédan s'est humilié;
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte,
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendait un lion,
N'eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion?
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu, pour le prendre,
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;

Rien n'est sûr en son rivage ;
Ce qu'il trouve, il le ravage ;
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant :
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace ;
Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre,
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

**Vers funèbres sur la mort de Henri-le-Grand (1610).**

Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire, est dans la sépulture
A la merci des vers.

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien ;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur :
Car, pour la consoler, que lui saurait-on dire
En si juste douleur ?

Reviens la voir, grande âme : ôte-lui cette nue,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison ;
Et fais, du même lieu d'où sa peine est venue,
Venir sa guérison.

Quelque soir dans sa chambre apparais devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connais plus rien qui la puisse toucher :
Et sans doute la France aura, comme Sipyle,
Quelque fameux rocher [1].

Pour moi, dont la faiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourrait se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe ;
Je les y veux laisser.

1. Allusion à la fable de Niobé, mère de Sipyle, qui fut changée en rocher après la mort de ses enfants.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

**Pour le roi Louis XIII.**

Par cet exploit fatal, en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

Oh! que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterais la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison [1]!

De quel péril extrême est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque [2]
A la table des dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligents:
Mars est comme l'Amour; ses travaux et ses peines
Veulent des jeunes gens.

1. Éson, père de Jason, fut rajeuni par Médée.

2. La barque de Caron, la mort.

Je suis vaincu du temps; je cède à ses outrages :
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédais jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours [1].

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire :
Tu verras mon adresse; et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux, de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

### Consolation à Du Perrier.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours!

1. Cet enthousiasme poétique, par lequel on se promet l'immortalité, habituel chez les poëtes anciens, et imité d'eux, nous semble aujourd'hui plus singulier que louable.

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris [1].

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait [2] que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier; aussitôt que la parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

1. En rabaissant sa valeur. 2. Quand il serait arrivé.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé :

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point [1];

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer [2] un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin [3],
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin :

Il les sécha pourtant; et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'un acte si perfide,
La honte fût le fruit.

1. On n'en a point du tout. La correction est aussi faible que la chute est inharmonieuse.
2. Rendre ferme, inébranlable.
3. François, fils aîné de François Ier, étant mort en 1536, on répandit le bruit qu'il avait été empoisonné par les ordres de Charles-Quint. Malherbe admit ce bruit populaire.

Leur camp [1], qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais [2],
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus [3].

Non qu'il ne me soit grief [4] que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

1. Leur armée.
2. Qui par ses bataillons avait presque tari la Durance.
3. Malherbe dit ici plus qu'il ne veut dire. Il se souvient des pertes qu'il a faites, comme il l'avoue dans la stance suivante.
4. Ce mot ne fait qu'une syllabe, ce qui rend le vers extrêmement dur.

**Épitaphe du duc d'Orléans.**

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux,
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la parque a fait ses lois
Égales et nécessaires!

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.

# GOMBAULD,

## NÉ VERS 1568.

GOMBAULD (JEAN-OGIER DE), né à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1,200 livres, réduite depuis à 400. Son état ne fut jamais au-dessus de la médiocrité. Il l'a lui même représenté dans cette épitaphe épigrammatique :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose :
Il a vécu longtemps sans beaucoup de support.
En quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

Il fut cependant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Le duc et la duchesse de Montausier l'accueillirent favorablement, et il fut un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Il fut enfin un des premiers membres de l'Académie française.

De tout ce qu'il a fait, on ne lit plus guère que quelques sonnets et ses épigrammes.

Gombauld est mort, en 1666, presque centenaire.

—

### Jugement des œuvres d'autrui.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

### Petits auteurs.

On vous donne le privilége,
Petits auteurs, on vous protège,
Et souvent on vous fait du bien :
N'en déplaise aux pouvoirs suprêmes,
Les ouvrages ne valent rien
S'ils ne se protègent eux-mêmes.

### Sonnet chrétien.

Monarque souverain des hommes et des anges,
A qui tout doit son être et sa félicité,
Je sens à tous objets mon cœur sollicité,
D'ajouter une voix au bruit de tes louanges.

Je suis ravi de voir les richesses étranges [1]
Dont tu pares les cieux, ta superbe cité;
L'ordre des éléments, dont la nécessité
S'entretient chaque jour de contraires échanges.

Mais si de ta grandeur je pense m'approcher,
Dans cet excès de gloire où je te vais chercher,
Mes yeux sont éblouis de clartés nonpareilles :

C'est là que la raison est soumise à la foi.
L'homme en vain se travaille à dire tes merveilles :
Il faut, pour te comprendre, être Dieu comme toi.

### D'un jeune homme estimé fort heureux.

Il se dit noble, il a sa terre;
Il ne va jamais à la guerre;

1. Admirables, extraordinaires.

Il fait visite, il la reçoit;
Il roule, et pour tous exercices,
Il chasse, il joue, il mange, il boit :
Sont-ce des vertus, ou des vices?

**Le moyen de se défaire de quelqu'un.**

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus.
Hasarde une petite somme;
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.

**Cosme.**

Cosme n'a point d'affection;
Cosme n'a point d'aversion;
Cosme jour et nuit se repose :
En un mot, Cosme ne fait rien,
Si ce n'est faire quelque chose,
Que manger ce qu'il a de bien.

# RÉGNIER,

## NÉ EN 1573.

RÉGNIER (MATHURIN) naquit à Chartres le 15 décembre 1573. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique ; il fut tonsuré à neuf ans, et ayant, à cause de ses talents, trouvé de puissantes protections, il obtint une pension de 2,000 livres[1] sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay et un canonicat à Chartres. L'usage qu'il fit de ses biens ne fut guère conforme à la sainteté de leur origine. Vieux à trente ans, il mourut à quarante, en 1613, entièrement usé par la débauche. Il s'était fait à lui-même cette épitaphe qui peint bien son caractère :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeai jamais à elle.

Si l'on ne peut guère louer l'homme privé dans Régnier, le poëte est, au contraire, un des plus originaux et des plus ingénieux qu'on ait vus. Il n'y a qu'une voix sur son compte. Il a été, dans le style simple et tempéré, ce que Malherbe était dans le genre grandiose. Boileau le regardait comme celui qui avait le mieux connu les mœurs et le caractère des hommes avant Molière ; et ce grand poëte, qui l'a surpassé, dit La Harpe, ne l'a pas fait oublier.

Que peut-on dire de plus à sa louange ?

---

### Les quatre âges de l'homme.

Nature ne peut pas l'âge en âge confondre :
L'enfant qui sait déjà demander et répondre,

1. Ces 2,000 livres valaient au moins 6,000 fr. de nos jours.

Qui marque fermement la terre de ses pas,
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats :
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise,
Sans raison d'heure en heure il s'émeut, il s'apaise.
Croissant l'âge en avant[1], sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux, et cupide[2] d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux, et les dédaigne;
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien;
Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné, se heurte à ce qu'il aime.
L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert;
Il masque ses discours, comme sur un théâtre;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre;
Son esprit avisé prévient le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir[3].
Maints fâcheux accidents surprennent sa vieillesse,
Soit qu'avec du souci, gagnant de la richesse,
Il s'en défend l'usage, et craint de s'en servir;
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose;
Imbécile[4], douteux[5], qui voudrait et qui n'ose;
Délayant[6], qui toujours a l'œil sur l'avenir,
De léger il n'espère[7], et croit au souvenir;
Il parle de son temps; difficile et sévère,
Censurant la jeunesse, use des droits de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

1. L'âge avançant.
2. Désireux.
3. Il n'entreprend rien qu'il ne puisse achever.
4. Faible.
5. Indécis.
6. Différant toujours.
7. Il n'espère pas légèrement.

### Le critique outré [1].

Il semble en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant [2] n'existe que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle;
Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle [3];
Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid,
Et que des hauts esprits le leur est le zénit;
Que seuls des grands secrets ils ont la connaissance :
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait, s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert [4] le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, faibles d'invention,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer; car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours, tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.

1. Cette pièce est faite contre Malherbe.
2. Pégase.
3. Allusion à Pindare, sur les lèvres duquel on prétend que des abeilles allèrent se poser et faire leur miel.
4. Laissent de côté.

Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits, et sades [1] en façons,
Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avec afféterie,
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolés [2] s'agencent proprement;
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de céruse et de peautre [3];
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.

1. Jolies, agréables.
2. De deux couleurs, et semblables au plumage de la pie.
3. Plâtre.

# MAYNARD,

## NÉ EN 1583.

MAYNARD (François), président d'Aurillac, né à Toulouse, mérite, selon Voltaire, d'être compté parmi ceux qui annoncèrent le siècle de Louis XIV. En effet, son style est châtié; sa versification est facile et harmonieuse. Malherbe, dont il fut le disciple, lui rendait ce témoignage, que personne ne savait mieux tourner des vers que lui.

Maynard s'était lié avec ce qu'il y avait de plus distingué dans les lettres, et se vit recherché des grands; mais sa fortune n'en devint pas meilleure, et ce fut pour lui un sujet inépuisable de plaintes qui finissent par fatiguer le lecteur.

Il mourut en 1646, ayant reçu quelque temps avant sa mort un brevet de conseiller d'État.

—

### Sonnet à Faret.

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moi.
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur, et de suivre le roi.

Faret, je suis le roi des bois où je demeure,
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite; et permets que je meure
Dans le même village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henri je la trouvai si belle,
Que ce fut à regret que je lui dis adieu.

Mais les ans m'ont changé ; le monde m'importune,
Et j'aurais de la peine à vivre dans un lieu
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.

### Sur la misère des poëtes.

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'ôte le goût, la force et le sommeil ;
Et l'on verra bientôt naître du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier soleil.

Muses, je m'en vais dire au fantôme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'imitateurs ;
Et que l'esprit des grands fait gloire d'être injuste
Aux belles passions de vos adorateurs.

Voulez-vous bien traiter ces fameux solitaires
A qui vos déités découvrent leurs mystères ?
Ne leur promettez plus des biens ni des emplois.

On met votre science au rang des choses vaines ;
Et ceux qui veulent plaire aux favoris des rois,
Arrachent vos lauriers et troublent vos fontaines.

### Sonnet satirique.

Sillon, je suis adorateur
De votre belle académie [1],
Et voudrais que son fondateur
L'eût solidement affermie.

Je crois qu'elle durera peu,
Puisque le cheval [2] qui fit naître
L'eau d'où les vers tirent leur feu,
N'y trouve pas de quoi repaître.

1. L'Académie française, fondée par Richelieu.
2. Pégase, qui d'un coup de pied fit jaillir la source d'Hippocrène, dont le nom signifie la Fontaine du Cheval.

Les ministres traitent si mal
Ce rare et fameux animal,
Que tout le monde s'en étonne.

Bien qu'il soit digne de leur soin,
Ils ne veulent pas qu'on lui donne
Une pauvre botte de foin [1].

**Épigramme.**

Flote, vois-tu ce petit homme
Qui parle avec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laissé de beaux écrits?
Tout son plaisir est de médire;
Mais ceux que son caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.
Sa bosse est souvent bâtonnée,
Et dit-on [2] qu'elle a consumé
Plus de bois que sa cheminée.

**Stances au cardinal de Richelieu.**

Armand, l'âge affaiblit mes yeux;
Et toute ma chaleur me quitte.
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivants
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savants,
En un siècle plein d'ignorance.

1. Ces sonnets de Maynard sont irréguliers, puisque les quatrains ne sont pas sur les mêmes rimes.
2. L'on dit.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie [1].

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde [2]?

### Épigramme.

Veux-tu que tes dîners ne me déplaisent pas?
N'y récite jamais ce qui part de tes veilles;
Ouïr de mauvais vers durant un bon repas,
C'est contenter la gueule aux dépens des oreilles.

### Dizain à Malherbe.

Un rare écrivain comme toi
Devrait enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roi
En avait mis dans la Bastille.
Mais les vers ont perdu leur prix;
Et pour les excellents esprits,
La faveur des princes est morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

1. François Ier fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, en 1525.

2. On sait que le cardinal ayant lu ces vers répondit assez durement : « Rien. »

### Épitaphe.

L'homme qui gît en ce lieu
Fut un buveur sans exemple,
Qui ne crut jamais qu'au dieu
Dont la taverne est le temple.
Un batelier ignorant,
Le fit choir dans le courant
De la prochaine rivière.
L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.

# RACAN,

## NÉ EN 1589.

RACAN (HONORAT DE BUEIL, marquis de) naquit à la Roche-Racan en Touraine en 1589. C'est dans la maison du duc de Bellegarde qu'il rencontra pour la première fois Malherbe, qui devint son maître et son ami. Il lui demanda un jour quel état il devait embrasser pour se concilier l'approbation universelle : Malherbe lui récita le *Meunier, son fils et l'âne*, fable du Pogge, et Racan comprit qu'il était en effet impossible de prendre un parti qui plût à tout le monde. Il consacra donc ses loisirs au culte des muses, et mérita par ses *Bergeries* et quelques pièces de vers pleines de naturel et de simplicité, une place distinguée parmi les poëtes de son temps.

Racan, qui fut un des premiers membres de l'Académie française, mourut à la Roche-Racan en 1670.

—

### Douceurs de la vie champêtre.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,

Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré[1] de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers;
Et semble[2] qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.
Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,

1. Retiré loin. 2. Il semble.

Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses
Du lieu de sa retraite en [1] faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés ;
Il tient par les moissons registres des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors ;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

*(Poésies diverses.)*

1. *En* est mis pour le vers, il est de trop dans la phrase.

### A M. Maynard, président d'Aurillac.

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé[1],
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers ?

Quitte cette inutile peine;
Buvons plutôt à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celui même que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse :
L'âge insensiblement se passe,

1. Assis sur des siéges.

Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientôt la froidure;
La mer a son flus et reflus:
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

# MALLEVILLE,

## NÉ EN 1597.

MALLEVILLE (Claude de), né à Paris, d'une bonne famille, fut d'abord employé dans les finances. Son goût pour les lettres lui fit abandonner cet état. Présenté au maréchal de Bassompierre, il devint son secrétaire, et lui demeura fidèle quand le maréchal fut mis à la Bastille. Lorsque Bassompierre eut obtenu sa liberté, et fut réintégré dans son grade de colonel des Suisses, il donna à Malleville l'emploi de secrétaire qui y était attaché, et notre poëte se trouva en état d'acheter la charge de secrétaire du roi de la grande chancellerie.

Les vers de Malleville se distinguent par leur coupe harmonieuse et l'heureux choix des mots. Les pensées ne sont pas toujours bien neuves; mais il est impossible d'amener une terminaison plus complète et mieux cadencée que ses petites pièces, en particulier ses sonnets, que Boileau n'a pas oublié de louer.

Malleville mourut en 1647, à l'âge de cinquante ans.

---

### A une Dame.

Cloris, qui des beautés fut l'unique modèle,
Et le souverain bien des hommes et des dieux,
Cloris, qui fut en terre un chef-d'œuvre des cieux,
Vient de laisser ici sa dépouille mortelle.

Des roses de son teint la fraîcheur éternelle,
La douceur de sa voix et celle de ses yeux,
Pouvaient servir d'objet aux plus ambitieux,
Et ranger à ses lois l'âme la plus rebelle.

O vous qui vous flattez de vos charmes divers,
Quand vos perfections, qu'adore l'univers,
De celles de Cloris égaleraient le nombre ;

Cessez de vous fonder sur un si frêle appui ;
Elle fut un soleil, elle n'est plus qu'une ombre,
Et vous serez demain ce qu'elle est aujourd'hui.

### Sur une horloge de sable.

La poudre que l'on voit en ce verre enfermée
Fut Olympe, autrefois du monde l'ornement,
Que le soleil quitta trop infidèlement,
Alors qu'un autre objet eut son âme charmée.

La belle cependant, vivement enflammée,
Soupirait nuit et jour pour son éloignement,
Et comptant mille fois les heures vainement,
Enfin de son amour elle fut consumée.

Maintenant que la cendre en est mise en ce lieu,
Elle recompte encor les heures de ce dieu
Qui l'avait autrefois si dignement servie :

Témoignage éternel d'une parfaite amour,
Puisqu'après son trépas, comme durant sa vie,
Elle s'amuse encore à mesurer le jour.

### Sur la mort du cardinal de Richelieu.

Impuissantes grandeurs, faibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers ;
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts
Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veillaient au soin de sa grandeur,
Augmentaient tous les jours sa pompe et sa splendeur,
Et rendaient en tout lieu sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre;
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

**Sur la mort d'une dame bienfaisante.**

Celle qui fut du ciel le plus parfait ouvrage,
Celle en qui tous les dieux mirent tous leurs trésors,
De la Parque inhumaine a senti les efforts,
Et vu dès son printemps le terme de son âge.

Elle avait mille attraits d'esprit et de visage,
C'était une merveille et dedans et dehors,
Et l'on n'eût su juger si les grâces du corps
Sur les grâces de l'âme emportaient l'avantage.

Daphnis, perds le dessein de ce beau monument,
Où le soin de son nom t'occupe incessamment,
Sa vertu t'en dispense et pourvoit à sa gloire:

Ceux à qui ses bienfaits ont été départis,
Font l'effet de ton zèle, et sauvant sa mémoire,
Sont les vivants tombeaux que sa main a bâtis.

**Rondeau contre Boisrobert.**

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné

Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné [1],
Sous un bonnet enluminé [2],
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé [3].

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné :
Qu'il soit docte, ou qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire [4],
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé [5].

1. Richelieu.
2. Sous un chapeau rouge ou sous une barrette rouge ; on sait que c'est la marque distinctive des cardinaux.
3. En est charmé.
4. Assertion fausse. Boisrobert était très plaisant.
5. *Naître coiffé*, expression proverbiale pour dire avoir toute sorte de bonheurs, par hasard et sans les chercher.

# P. CORNEILLE,

## NÉ EN 1606.

CORNEILLE (Pierre) naquit à Rouen le 6 juin 1606. Une circonstance heureuse, qui lui fournit l'idée de sa première pièce (*Mélite*, 1625), le décida à suivre la carrière du théâtre. Plusieurs comédies qu'il donna ensuite lui méritèrent la protection du cardinal de Richelieu, qui l'admit au nombre des auteurs occupés à écrire des pièces d'après les plans qu'il avait tracés. Bientôt, Corneille, à qui *Médée* avait révélé une partie de sa force, s'affranchit de la tutelle du cardinal. Devenu libre, il donna en 1636 *le Cid*. Le succès qu'obtint cette tragédie fut immense, et, comme tous les grands succès, il excita de vives réclamations. Scudéry écrivit ses *Observations*, e plus tard les *Preuves* de ses observations, où il demandait que l'Académie jugeât le différend. Richelieu ordonna, en effet, qu'elle fît l'examen du *Cid*, et le jugement qu'elle publia ajouta au triomphe de Corneille, sans toutefois blesser le cardinal. *Horace* et *Cinna*, qui parurent en 1639, *Polyeucte* en 1640, semblaient devoir mettre le comble à la gloire de leur auteur; mais il lui était réservé de conquérir des palmes nouvelles en fondant successivement la comédie de caractère, et les pièces-féeries ou tragédies à machines. *Le Menteur* (1642) ouvrit la carrière où Molière devait s'illustrer dix ans plus tard, et *Andromède*, qui est de 1650, introduisit, par la représentation de prodiges qui saisissent l'imagination, une nouvelle source de plaisirs pour nous. On sait combien Quinaut et les faiseurs d'opéras ont depuis profité de cette invention. *La Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, qui précédèrent *Andromède*, les tragédies de *Nicomède* et de *Sertorius*, qui ne furent représentées qu'après, sont des compositions originales que notre littérature comptera toujours parmi ses chefs-d'œuvre.

Corneille excita de son vivant une telle admiration qu'on lui donna le titre de *Grand;* la postérité le lui a confirmé. Mais, comme le remarque Voltaire, c'est plutôt pour le distinguer de son frère qu'on

emploie cette expression ; car il n'est pas dans nos habitudes d'appliquer cette épithète aux poëtes ni aux écrivains, et *Corneille* tout seul dit plus que le *Grand Corneille.*

Il avait été reçu à l'Académie française en 1647, et mourut à Paris en 1684.

---

**Combat de Rodrigue contre les Maures.**

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés ; les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en plus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

(*Le Cid.*)

**Douleur de Sabine.**

Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour;
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre :
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois,
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

(*Horace.*)

### Imprécations de Camille.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

(*Horace.*)

### La Monarchie et l'État populaire.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense;
Avec discernement punit et récompense;
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais, quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte;

La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ;
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire.

(*Cinna.*)

**Songe de Pauline.**

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi, que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée.
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère !
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.

Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

(*Polyeucte.*)

**Cléopâtre s'animant à son dernier forfait.**

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi [1];
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père;
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont, d'un seul coup du sort,
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie; en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune [2] ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber, j'abattrai son appui;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime :
En te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi, court lui-même à sa peine :

1. J'ai un ennemi de moins. 2. Autant qu'importune.

Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur, pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux;
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense;
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense;
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir!
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de mourir après ses ennemis!
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

(*Rodogune.*)

**Phocas entre Héraclius et Martian.**

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis!
En ce piteux [1] état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne le puis trouver!
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian! . . . à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.

1. *Piteux*, digne de pitié, ne se dit plus dans le style noble.

Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

*(Héraclius.)*

**Mépris du monde.**

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés !
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus [1]
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

1. Suspendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

(*Polyeucte.*)

**Paris.**

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers,
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode ;
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
La diverse façon de marcher et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir ;
Chez des provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.
Mais il faut, à Paris, bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouit pas de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez ;
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
Et parmi tant d'esprit plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix;
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise.

(*Le Menteur.*)

**La Fable.**

Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages;
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on n'y crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone;
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la nymphe à cent voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Saint-Germain et Versailles,
Les nymphes, malgré vous, danseront tout autour;
Cent demi-dieux follets leur parleront d'amour;
Du satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des sylvains feront fuir les napées;
Et si je fais baller [1] pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai malgré vous trépigner [2] tous les dieux.

(*Poésies diverses. Imitation de Santeul.*)

1. Former un bal, danser. 2. Danser, sauter.

# ROTROU,

## NÉ EN 1609.

ROTROU (JEAN) naquit à Dreux en 1609. Son premier ouvrage, l'*Hypocondriaque* ou le *Mort amoureux*, fut donné en 1628, c'est-à-dire trois ans après *Mélite :* Corneille l'a donc précédé dans la carrière, et ne s'est pas engagé, comme l'ont dit quelques écrivains, dans une route que Rotrou lui avait frayée. Ce poëte, qui se montra en tout temps le noble émule de Corneille, rendit jusque sur la scène hommage au génie de l'auteur du *Cid.* Dans *le Véritable Saint-Genest*, tragédie représentée en 1646, l'empereur demandant quels sont les meilleurs ouvrages dramatiques, *Saint-Genest* répond : « Ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste. »

Dans la ligue formée par Richelieu contre Corneille, Rotrou, quoique pensionnaire du cardinal, refusa de se joindre aux détracteurs du *Cid.*

Des trente-trois pièces qu'il a composées, la tragédie de *Venceslas* (1647) est la seule qui soit restée à la scène.

Rotrou mourut le 27 juin 1650, de la maladie contagieuse qui ravageait Dreux. On l'avait invité à quitter cette ville : il répondit que le salut de ses concitoyens lui étant confié, il ne les quitterait pas, et périrait à son poste. N'a-t-on pas eu raison de dire que sa mort était plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies ?

—

**Venceslas reproche à son fils ses désordres et son ambition.**

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit;
Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,

Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle;
Mais hélas ! ce portrait qu'elle s'était tracé
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé;
Et vous considérant, moins je la vois paraître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître;
Toutes vos actions démentent votre rang;
Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas et ne le puis connaître;
Vous n'avez rien d'un roi que le désir de l'être;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieux; mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition.
Il dispose à son gré des fortunes humaines:
Mais comme les douceurs en savez-vous les peines ?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets :
Il passe pour cruel, s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mol; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue, et s'il épargne, avare.
Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens, ne passe toute nue.
Si donc, pour mériter de régir des États,
La plus pure vertu même ne suffit pas,

Par quel heur voulez-vous que le règne succède,
A des esprits oisifs que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne se sauraient régir?

(*Wenceslas.*)

### Dieu.

C'est Dieu qui du néant a tiré l'univers;
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers;
Qui de l'air étendit les humides contrées;
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Si l'onde est agitée, il la peut affermir;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir;
S'il commande au soleil, il arrête sa course;
Il est maître de tout, comme il en est la source.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

(*Poésies diverses.*)

# CHAPELLE ET BACHAUMONT,

## NÉS EN 1616 ET 1624.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel Luillier), fils naturel d'un maître des comptes, né au village de La Chapelle près Paris, qui lui donna son nom; et BACHAUMONT (François Le Coigneux de), fils d'un président à mortier du parlement de Paris, se lièrent d'une vive amitié après les troubles de la Fronde. La légèreté de leur esprit et l'enjouement de leur caractère les firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres. Ils firent ensemble un voyage dans le midi de la France, dont ils nous ont laissé une relation en vers et en prose, qui eut le plus grand succès dans le temps.

Chapelle mourut en 1686, et Bachaumont en 1702.

---

### Explication merveilleuse du flux et du reflux.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère; car, excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce; et l'on ne peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des saules et les prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, était toute notre consolation. Nous allions, tous les matins, prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, et que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions encore la mémoire assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et reflux, sortit tout d'un coup, d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avait apparemment écoutés. C'était

Un vieillard tout blanc, pâle et sec,
Dont la barbe et la chevelure
Pendaient plus bas que la ceinture;
Ainsi l'on peint Melchisédec.

Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec,
Qui, faisant le salamalec
Dit à tous la bonne aventure ;

Car il portait un chapiteau
Comme un couvercle de lessive ;
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenait lieu de chapeau.

Et ce chapeau, dont les grands bords
Allaient tombant sur ses épaules,
Était fait de branches de saules,
Et couvrait presque tout son corps.

Son habit de couleur verdâtre
Était un tissu de roseaux ;
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arrière ; mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battements de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout à fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de cette sorte :

« Messieurs, je ne suis point surpris
Que de ma rencontre imprévue
Vous ayez un peu l'âme émue ;
Mais, lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance à vous inconnue,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,

Qui penche au pied de ce coteau,
Prend le soin, dans cette prairie,
De verser incessamment l'eau
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours, matin et soir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir;
Car enfin j'ai cet avantage,
Qu'un canal si clair et si net
Est le lieu de mon apanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords et ma verdure;
Ce qui me plaît, je vous assure,
Plus qu'une offrande ou qu'un autel;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en serez, foi d'immortel,
Récompensés avec usure.
Dans ce petit vallon champêtre
Soyez donc les très bien venus;
Chacun de vous y sera maître;
Et puisque vous voulez connaître
Les causes du flux et reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bientôt paraître
Que les raisonnements cornus
De tout temps sont les attributs
De la faiblesse de votre être;
Car tous les dits et les redits
De ces vieux rêveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis.
Même dans vos sectes dernières,

Les Descartes, les Gassendis [1],
Quoiqu'en différentes manières,
Et plus heureux et plus hardis
A fouiller les causes premières,
N'ont jamais traité ces matières
Que comme de vrais étourdis.
Moi qui sais le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit, de si bonne sorte,
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand merci. »

Il nous prit lors tous deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un fleuve ; mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença :
« Lorsque l'onde en partage échut
Au frère du grand dieu qui tonne,
L'avénement à la couronne
De ce nouveau monarque fut
Publié partout ; il fallut
Que chaque dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Dans cette affaire la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque et si fanfaronne,
Que sa démarche lui déplut ;
Et le puissant dieu résolut

1. Philosophes et physiciens français très célèbres dans le XVII^e^ siècle. Chapelle avait suivi les leçons de Gassendi.

De châtier cette gasconne
Par quelque signalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas :
Quand elle vint lui rendre hommage,
Il se renfrogna le visage,
Et la traita du haut en bas.
Mais elle, au lieu de l'apaiser,
Ayant pris soin d'apprivoiser,
Avant la puissante Dordogne,
Mille autres fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offenser.
Lui, d'une orgueilleuse manière,
Comme il a l'humeur fort altière,
Amèrement s'en courrouça,
Et, d'une mine froide et fière,
Deux fois si loin la repoussa,
Que cette insolente rivière
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arrière.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crurent pas
Devoir, en un tel embarras,
Se séparer de leur confrère,
Ni l'abandonner ; au contraire,
Ils en murmurèrent tout bas,
Accusant le roi trop sévère.
Mais lui, branlant ses cheveux blancs
Tout dégouttants de l'onde amère :
Taisez-vous, dit-il, insolents,
Ou vous saurez en peu de temps
Ce que peut Neptune en colère. »
Sur-le-champ, au lieu de se taire,
Plus haut encore on murmura.
Le dieu lors en furie entra,

Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc ! ici l'on osera
Dire tout haut ce qu'on voudra !
Chaque petit dieu glosera
Sur ce que Neptune fera !
*Per Dio questo non sara* [1].
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura :
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira ;
Mais plus loin que pas un ira,
Celui qui, par son malheur, a
Causé tout ce désordre-là [2] ;
Et cet exemple durera
Tant que Neptune règnera [3]. »
A ce dieu du moite élément [4],
Les rebelles lors se soumirent.
Et, quoique grondant, obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais su,
Et ce que tout le monde admire.
Aussi, nous avions résolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire,
Mais aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort, que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en instruire. »

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux, mais si vite, qu'il était à vingt pas de nous avant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous

1. Ces mots italiens veulent dire : « Par Dieu cela ne sera point. »
2. On sait que les marées sont très fortes dans la Gironde.
3. Exemple de ces rimes redoublées reprochées à Chapelle.
4. Il manque une rime féminine. Voy. aussi p. 94, v. 7.

pûmes; et voyant qu'il était impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

« Eh! monsieur le fleuve, arrêtez!
Ne vous en allez pas si vite!
Eh! de grâce, un mot! écoutez! »
Mais il se remit dans son gîte,

et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bonhomme était déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes, et sa voix n'était plus

Qu'un murmure agréable et doux;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux :
Il ne le put être de nous;
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

# MOLIÈRE,

## NÉ EN 1620.

MOLIÈRE (JEAN-BAPTISTE POQUELIN) naquit à Paris le 15 janvier 1620, aux piliers des Halles. Il s'associa fort jeune à quelques bourgeois qui avaient formé une troupe de comédiens sous le nom d'*Illustre théâtre*. Le public les ayant accueillis avec peu de faveur, ils se dispersèrent, et Molière forma une nouvelle troupe avec laquelle il parcourut quelque temps la province. Ce fut à Lyon qu'il donna pour la première fois, en 1653, l'*Étourdi*, et à Béziers qu'il fit jouer, en 1654, le *Dépit amoureux*. Ces deux ouvrages ne furent représentés à Paris qu'en 1658, époque où Molière y revint. Sa troupe, établie d'abord au Petit-Bourbon, et installée définitivement au Palais-Royal, prit, en 1665, le titre de *Troupe du roi*. Les *Précieuses ridicules*, jouées en 1659, eurent une vogue qui se soutint pendant quatre mois entiers. C'est la première pièce où Molière ait tiré son comique des caractères plus encore que de l'intrigue ou des incidents. Une fois dans cette bonne route, il s'y tint, et produisit une suite de chefs-d'œuvre supérieurs à tout ce qu'on a vu depuis.

Il mourut en 1673, à l'âge de cinquante-trois ans. A la troisième représentation du *Malade imaginaire*, il fut saisi en prononçant le *juro* de convulsions violentes ; on se hâta de le transporter à son domicile, où il fut assisté quelques moments par des sœurs de charité qui logeaient chez lui. Il perdit la vie, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche. On sait que la France lui a, en 1844, érigé une statue à quelques pas de la chambre où il est mort.

---

### La véritable et la fausse dévotion.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré [1] ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.

1. Et de plus sacré.

Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pêcheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

(*Tartuffe.*)

**Les Femmes savantes.**

. . . . C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant [1] vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous;
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse [2]
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;

1. Quand on parle. 2. S'étend.

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs ;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans [1] beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire :
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée ;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas [2] !
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

(*Les Femmes savantes.*)

1. Ici dedans, dans cette maison. 2. Selon les règles de Vaugelas.

**Le Misanthrope.**

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [1],
Dès qu'on voit [2] qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde ;
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait . . .
Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ;

1. N'a pas lieu d'être contente. Boileau trouvait cette expression inexplicable ; et en effet, il est difficile de l'analyser et de dire exactement ce qu'elle signifie.

2. La construction voudrait *dès qu'elle voit*. Molière laisse souvent échapper de ces fautes.

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain . . . .
Ma haine est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants;
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses . . . .
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

(*Le Misanthrope.*)

**Les louanges réciproques des savants.**

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos [1].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

1. Les mœurs et les passions, ce sont deux points essentiels fort recommandés dans les anciens traités de rhétorique.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix.

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux-esprits.

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

A Trissotin.

Hom ! c'est une ballade, et je veux que tout pet
Vous m'en...

TRISSOTIN, à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

# LA FONTAINE,

## NÉ EN 1621.

LA FONTAINE (JEAN DE) naquit à Château-Thierry. Ce fut la lecture de Malherbe qui lui inspira le goût des vers; mais l'étude des anciens, et particulièrement celle d'Horace, de Térence et de Virgile, développa son imagination et son talent. La Fontaine publia en 1664 ses premières poésies : ce ne fut qu'en 1668 que les six premiers livres de ses *Fables* parurent; les six autres livres ne furent publiés que dix ans plus tard. Quelques comédies et plusieurs opéras qu'il fit représenter sont totalement oubliés aujourd'hui; mais ses *Fables* vivront éternellement, et resteront comme un modèle de grâce inimitable et de philosophie naïve et profonde. Il y a aussi dans ses pièces fugitives, dans son petit roman de *Psyché*, un grand nombre de passages on ne peut plus intéressants, et sans lesquels on ne connaîtrait pas la flexibilité de son talent; nous en donnons ici quelques extraits moins connus que ses fables.

La Fontaine, qui entra à l'Académie française après la mort de Colbert, mourut à Paris le 13 mars 1696.

---

### La Besace.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit [1]
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle [2], un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(*Fables.*)

**L'Ane et le petit Chien.**

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

1. A son gré, selon sa pensée. 2. Quant à elle.

Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie [1].
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton? »
Martin-bâton accourt; l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(*Fables.*)

### L'Ours et l'Amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.

1. Inné en eux.
2. Allusion à Bellérophon qui, à la fin de sa vie, tomba dans la mélancolie et fuyait les hommes.

Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore;
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit: « Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte, et d'aller [1].
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :

1. Et tous les deux commencent d'aller. C'est une ellipse remarquable et commune chez La Fontaine.

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je l'attraperai bien, dit-il, et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

(*Fables.*)

### Aux Nymphes de Vaux.

Les Destins sont contents, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté

Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

*(Élégie sur la disgrâce de Fouquet.)*

### La Peinture.

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile ; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre.
Il n'est événement ni d'amour ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.

Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre;
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clotho, qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

### Le Sommeil et sa cour.

Sous les lambris mousseux de ce sombre palais
Echo ne répond point, et semble être assoupie.
La molle oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples, dédiés au dieu de ce séjour,
Sont les seules moissons qu'on cultive alentour;
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,

Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leur moule gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

*(Œuvres diverses.)*

### L'Amour mouillé.

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant ?

Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème ? »
L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,
Et de l'Amour ; c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon !
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ? »
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : « pauvre camarade !
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

*(Imitation d'Anacréon.)*

**Ballade sur la paix des Pyrénées et le mariage du Roi.**

Dame Bellone ayant plié bagage,
Est en Suède avec Mars son amant.
Laissons-les là, ce n'est pas grand dommage ;
Tout bon Français s'en console aisément.
Je n'en battrai ma femme assurément ;
Car que me chaut [1] si le Nord s'entre-pille,
Et si Bellone est mal avec la cour ?

1. Que m'importe, du vieux verbe *chaloir*.

J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces et l'Amour.

Le seul espoir restait pour tout potage;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules [1] ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille [2];
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer avec certaine fille [3]
Les Jeux, les Ris, les Grâces et l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, et surtout belle et sage,
Et l'empereur y pense aucunement [4]:
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand.
Car en attraits sa personne fourmille;
Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Grâces et l'Amour.

ENVOI.

Prince amoureux de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Grâces et l'Amour.

1. Jules Mazarin, à qui l'on doit le traité des Pyrénées.
2. Jeu de mots; *castille* est un vieux mot français qui signifie *dispute*, *querelle*.
3. Marie-Thérèse d'Autriche, fille unique de Philippe IV, née le 20 septembre 1638, morte en 1683.
4. Y pense beaucoup, songe à se marier avec elle.

**Ballade à Fouquet pour le pont de Château-Thierry.**

Dans cet écrit notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie ;
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est de longtemps dégarnie :
Qu'y ferait-on ? vice n'est pauvreté [1] ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie [2].
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie [3] :
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer sans craindre aucunement [4].
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,

1. Pauvreté n'est pas vice.
2. Se détruisent, se ruinent.
3. Ce que l'on vous demande.
4. Je suis sûr qu'on l'acceptera.

Aux échevins[1] on dira franchement :
« L'argent surtout est chose nécessaire. »

## ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

### Le Florentin 2.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien ;
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étais averti ; l'on me dit : « Prenez garde ;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde ;
Vous ne connaissez pas encor le Florentin.
C'est un gaillard, c'est un mâtin,
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout ; il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glou[3] demande encore ;
Le roi même aurait peine à le rassasier. »
Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
Le malin s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe ; il le fut et le sera toujours.

1. Les échevins étaient alors les officiers municipaux.

2. Cette satire, une des plus gaies que nous ayons, est faite contre Lully. On doit penser que La Fontaine a un peu chargé les couleurs.

3. Le glouton.

Je me sens né pour être en butte aux méchants tours;
Vienne encor un trompeur, je ne tarderai guère.
Celui-ci me dit : « Veux-tu faire
*Presto*, *presto*, quelque opéra ?
Mais bon ! Ta muse répondra
Du succès par devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons :
L'argent pour moi, pour toi les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons [1];
Volontiers je paie en gambades;
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur. »
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue ;
Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur ; il me persuada,
A tort, à droit me demanda.
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref il m'enquinauda [2].
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter ;
Mes amis devaient m'assister :
J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
« Des amis, disait le glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place. »
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,

1. Les écus.

2. Expression plaisante pour dire : *il fit de moi un autre Quinaut.* On sait que Quinaut travaillait de concert avec Lully, qui mettait ses opéras en musique.

Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois,
Le chien avait juré de m'amuser six mois.
Il s'est trompé de deux : mes amis de leur grâce
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi [1].
Voilà l'histoire en gros ; le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites ;
Mais j'en aurais pour tout un an,
Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte et son libraire,
Et son voisin et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands dans leurs prières
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

(*Œuvres diverses.*)

### Lettre de La Fontaine à sa femme.

A Richelieu, ce 3 septembre 1663.

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays [2] pour très peu de chose, car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie.

1. Périphrase ingénieuse pour rendre cette expression populaire *l'envoyer au diable.*

2. *Les niais de Sologne*, sobriquet comme il y en avait autrefois pour toutes les provinces.

Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je leur aie ouï dire. Louis XI y est enterré : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges ; et ce pourraient être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelque point suivie.

A ses genoux sont ses heures et son chapelet, et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau et sa notre-dame; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan : le tout est de marbre blanc, il m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nêtre; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner, et m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés en beaucoup d'endroits de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne. Cette église paraît fort grande; et n'est cachée d'aucunes maisons; enfin elle répond tout à fait bien au logis du prince. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tous temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent, soit que le séjour de Monsieur [1] ait amené cette

1. Le duc d'Orléans, oncle de Louis XIV, en ayant reçu l'ordre de quitter Paris après les troubles de la Fronde, s'était retiré à Blois.

politesse, on le nombre des jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit ; encore plus commune dans Orléans 1. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais ; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beauce et du Limousin.

La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise ;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort tous d'une voix,
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor.
« Quoi ! toujours mont, et jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Ho ! ho ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins ! et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace ;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.

1. Rien de moins fondé que ces réputations, faites autrefois à quelques villes ; mais un poëte profite même des préjugés.

Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Épargnons la Touraine
Et le Blésois; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin [1];
Mettons-les dans le Limousin. »

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leur charge. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai, est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers; il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une à l'autre ; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort; car je la considérais comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince; les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne [2] ne fut plus doux, plus tranquille ni plus heureux que l'a été le sien ; et en vérité de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenait, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeuner largement, puis nous fit partir.

Tant que la journée dura, nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée, l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à

1. M. le duc d'Orléans. 2. Gouvernement.

entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant M. de Maucroix[1]; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois; mais en attendant,

Que dirons-nous qui[2] fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque amazone,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher?
Ces origines sont communes;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivaient
Toutes les belles qu'ils trouvaient.
Laissons là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire était ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.
La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît; quand il lui plaît, si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit:
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée

1. Bon ami de La Fontaine. 2. Que.

Qu'on entretient soigneusement :
Dès lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout à l'heure ;
La moindre brêche n'y demeure
Sans qu'on n'y touche incessamment ;
Et pour cet entretènement [1],
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'âme encore toute émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés ;
Coteaux, non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence ;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

1. Entretien.

Je lui veux du mal en une chose, c'est que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez; il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes; je prétends les surpasser tous.

# SÉGRAIS,

## NÉ EN 1624.

SÉGRAIS (Jean Regnault de), né à Caen, entra à l'âge de vingt ans dans la maison de mademoiselle de Montpensier, où il fut longtemps secrétaire, puis gentilhomme ordinaire de cette princesse. Plus tard, il se retira auprès de madame de Lafayette, et eut part à la composition de deux romans de cette dame (*Zaïde* et *la Princesse de Clèves*), qui parurent même sous son nom. Enfin il retourna dans sa patrie, et se livra entièrement à la culture des lettres, dans lesquelles il s'était fait un nom, puisque Boileau, invitant, à la fin de son *Art poétique*, les plus célèbres poëtes de son temps à célébrer le nom de Louis XIV, dit :

Que Ségrais dans l'églogue en charme les forêts.

C'est en effet dans l'églogue que Ségrais s'est distingué. Ce genre de poëme ne laisse guère de place à l'originalité dans les idées; et Ségrais n'est pas sorti de la forme admise par les anciens; mais dans ce cadre étroit et peu varié, il a du moins à un haut degré les qualités qu'on y peut raisonnablement désirer, la simplicité dans les pensées, la douceur dans le style, l'harmonie dans la versification.

Ségrais fut admis à l'Académie française en 1662 : il mourut en 1701.

---

### Timarète.

Clarisse aime mes vers, faisons-en pour Clarisse [1].
Qui peut rien refuser au beau sang d'Arténice [2] ?
Le beau nom d'Arténice a volé jusqu'aux cieux ;
Le beau nom de Clarisse est aimé de nos dieux :

1. Mademoiselle de Rambouillet, depuis duchesse de Montausier.

2. Madame de Rambouillet, mère de la précédente, et dont l'hôtel était alors renommé.

Ses charmes sont puissants, son âme est noble et belle ;
Elle a tout ce qui rend Arténice immortelle :
Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.
Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire
Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé [1]
Tienne vos sens ravis et votre esprit charmé ;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine,
De ce galant berger, en qui furent toujours
Avec les jeunes ris les folâtres amours ;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie ;
Quittez pour un moment des entretiens si doux :
Écoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux ;
Écoutez les ennuis d'une aimable bergère.
Aux rivages de Loin, sur la verte fougère,
Timarète aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs :
Tous deux ( Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie ! ),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons.
Écho les redisait aux nymphes du bocage ;
Un vieux Faune en riait en sa grotte sauvage ;
Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette.
A son chant répondait la belle Timarète :
Tour à tour ils plaignaient leur amoureux souci.
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

1. Malherbe.

# T. CORNEILLE,

## NÉ EN 1625.

CORNEILLE (Thomas), frère de Pierre Corneille, naquit à Rouen le 20 août 1625. Il se fit poëte par imitation : la carrière que suivait son frère aîné fut celle qu'il choisit, mais sans vocation décidée. Une grande intelligence, un goût sûr et exercé, et surtout une vaste érudition, suppléèrent au génie qui lui manquait. Il travailla près de cinquante ans pour le théâtre, et y obtint des succès nombreux et brillants. Le plus intéressant de ses ouvrages, *Ariane*, représenté en 1672, en même temps que *Bajazet*, fut accueilli avec beaucoup plus de faveur que la tragédie de Racine ; mais le moment d'enthousiasme passé, le public revint de sa première erreur. Le *Comte d'Essex*, donné en 1678, eut moins de succès. Thomas Corneille, qui faisait les vers avec une prodigieuse facilité, eut le tort, pour se rendre agréable aux comédiens, de traduire la prose énergique et concise du *Don Juan* de Molière en un langage poétique souvent lâche et diffus : le discours de don Louis à son fils est le seul morceau qui soit digne de Molière. A la mort de son frère, Thomas Corneille fut choisi par l'Académie pour lui succéder. Devenu aveugle, il se retira aux Andelys près de Rouen, et y mourut le 8 décembre 1709, à l'âge de 84 ans.

---

### Ariane reproche à Thésée son infidélité.

Dans Naxe, tu le sais, un roi grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime :
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi :
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi ?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.

Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité :
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton secret est à toi ; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait, pour te suivre, étouffer la nature ;
Ces beaux feux qui, volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours ;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant ?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton âme :
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi ;
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatants ;
Tu les regretteras ; il ne sera plus temps,
Ne précipite rien, quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs, Ariane autrefois
Tout aimable à tes yeux, méritait bien ton choix ;
Elle n'a point changé ; d'où vient que ton cœur change ?

(*Ariane.*)

# Mme DESHOULIÈRES,

## NÉE EN 1633 OU EN 1634.

DESHOULIÈRES (Madame), née ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, était de Paris. Elle avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles et prévenantes; avide d'instruction, elle avait appris le latin, l'italien, l'espagnol, et dans la suite les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent familiers. Elle épousa, en 1651, Guillaume de la Font de Boisguérin, seigneur des Houlières. C'était l'époque de la Fronde. Son mari était attaché au prince de Condé. Leur vie fut pendant quelque temps fort agitée. Enfin ils revinrent à la cour, où madame Deshoulières fut appréciée comme elle méritait de l'être. Malheureusement son mari n'avait qu'une fortune fort bornée. Il fut même obligé, en 1658, de se séparer de biens d'avec sa femme afin d'abandonner tout ce qu'il possédait à ses créanciers. Il mourut en 1693. C'est peu après ce malheur que madame Deshoulières, inquiète du sort de ses filles, écrivit à Louis XIV cette idylle allégorique où, sous l'image d'une bergère qui a perdu son chien, elle implore pour ses brebis la faveur du dieu Pan.

Madame Deshoulières avait un esprit délicat, une imagination enjouée; mais peu de fécondité dans la pensée. Ses ouvrages, au moins quelques uns, peuvent être cités comme des modèles de poésie naturelle et tendre : il ne faut chercher ni fortes combinaisons dans les idées, ni énergie dans le style. Lorsqu'elle traita un sujet à la fois sérieux et élevé, lorsqu'elle fit jouer en 1680 la tragédie de *Genséric*, elle ne réussit qu'à montrer combien une telle œuvre est difficile, et quelles qualités lui manquaient pour y réussir.

C'est dans le genre badin ou médiocre, dans les idylles et dans d'autres ouvrages de petite dimension que madame Deshoulières a mérité des succès réels, et obtenu de son siècle ce nom de *dixième muse*, que la flatterie donne à toutes les femmes qui font des vers. On trouvera d'elle ici quelques unes de ces pièces, qui sont vraiment très bien tournées. Elle s'est aussi exercée dans le style marotique et dans quelques poésies de formes particulières, tombées depuis en désuétude, comme rondeaux, rondeaux redoublés, ballades,

sonnets et bouts-rimés. Nous en extrairons quelques uns pour donner des modèles de ces petits poëmes, qu'on a quelquefois de la peine à rencontrer, en rappelant ici d'une manière générale que la difficulté vaincue en fait souvent tout le mérite.

Madame Deshoulières mourut en 1694, âgée d'un peu plus de soixante ans, treize mois et demi après son mari.

---

**Compliment à M. Caze.**

On dit que je ne suis pas bête :
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurais tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne... Où vais-je ? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête,
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête.
M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui
Notre mère la sainte église
Ordonne que l'on solennise ;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connais mal, ou vous n'en avez guère ;
Point du tout même, à parler franc.
L'Évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les piéges ;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri ;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri [1],

1. Comme les livres saints ne s'expliquent pas sur la mort de saint Jean l'évangéliste, c'est une tradition poétique qu'il vit toujours, et attend, heureux en ce monde, le jugement dernier. Voyez le *Roland furieux* de l'Arioste, ch. XXXIV, oct. 58 et 59.

Privilége qui seul vaut tous les priviléges;
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence :
Et l'Apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâterait trop la ressemblance.
O qu'heureuses auraient été
Quantité de doctes cervelles [1],
Si saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux grâces naturelles,
Rend vos tendres chansons si belles!
Mais que fais-je? où m'emporte un enjoûment outré?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles!
De telles libertés trouvent plus d'un censeur
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Évitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur [2]
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah! c'est encor pis;
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchait au désert, et vous dans les ruelles [3].
Une peau de chameau faisait tous ses habits;
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles.
Il se désaltérait dans un coulant ruisseau,
Se nourrissait de sauterelles :
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles;
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf sœurs immortelles [4].
Vous le voyez, j'ai beau chercher,

1. On sait que l'*apocalypse* est toujours citée comme un modèle d'obscurité, et que de très grands esprits ont en vain tenté de l'expliquer.

2. Saint Jean-Baptiste.

3. C'était la mode sous Louis XIV de réciter des vers jusque dans la chambre des dames. Voyez Boileau, *Art poétique*, IV, v. 200.

4. L'eau d'Hippocrène que boivent les muses.

Tourner, approfondir, passer d'un saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur ni de l'apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savants poëtes,
Et sur qui, si j'osais en croire mon dépit,
Je reviendrais aux épithètes?
Demeurez-en d'accord; ce n'est pas sans raison
Que, de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il était sans doute en courroux,
Et voulait vous faire une injure.
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

## Idylle.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle :
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source :

Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure :
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux !
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune :
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais de ces fatales faiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs mêmes sont cruelles:
Elles font cependant l'objet de tous les vœux;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.

### Sur la mort.

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui : sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure ;
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

### La Vieillesse méprisée.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah ! que vous faites d'envieux !
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique ;
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix ;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique ;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

### La Science humaine.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu ;
Des différents pays les mœurs, la politique ;
La cause des frimas, de la foudre, du vent ;
Des astres le pouvoir suprême :
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même !

### La Pauvreté.

La pauvreté fait peur : mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs :
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

### La fausse Sagesse.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage.
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

### La Prudence humaine.

Non, rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène.

### L'Abus des plaisirs.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.

Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

### Ne pas dissimuler son âge.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors
Marquent dans un esprit d'erreur et de faiblesse!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu longtemps?
Si nos discours, si nos ajustements,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge,
Nous ne blesserons point les yeux:
Les mesures qu'on prend pour paraître moins vieux
Font qu'on le paraît davantage.

### A Bouhours.

Dans une liste triomphante
De célèbres auteurs que votre livre chante
Je ne vois point mon nom placé.
A moi, n'est-il pas vrai, vous n'avez point pensé?
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensait pas mal.
Un tel compagnon me console.

### Sonnet en bouts-rimés sur l'or.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers.*

Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie.*

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie;*
Les plus grandes cités deviennent des *déserts;*
Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers;*
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie.*

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard :*
Pour les plus grands défauts, c'est un excellent *fard;*
Il peut, en un moment, illustrer la *canaille.*

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal;*
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille :*
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal.*

**Sonnet en bouts-rimés sur Louis XIV.**

Pour chanter un héros, quittons le *flageolet.*
Louis cède au seul roi qui fit le *Décalogue*[1] ;
Par lui l'aigle est réduit au vol du *roitelet,*
Et son nom est trop grand pour la champêtre *églogue.*

La chicane mourante au fond du *Châtelet*[2],
Lui seul aux autres rois servant de *pédagogue,*
Tous ses voisins forcés à garder le *mulet*[3],
L'hérésie enchaînée à ses pieds comme un *dogue,*

De vices et d'erreurs son état *écuré,*
Le calme à l'univers par ses soins *procuré,*
Tout enfin met sa vie au-dessus des plus *belles.*

1. A Dieu.
2. Louis XIV a réformé la procédure.
3. Expression proverbiale pour dire attendre avec ennui et impatience.

Il vient d'humilier l'orgueil de *l'Hellespont;*
A ses vastes projets la fortune *répond,*
Et va lui préparer des victoires *nouvelles.*

## Sonnet au duc de Saint-Aignan, sur des rimes bigarrées qui couraient en 1684.

Favori des neufs sœurs, tu sais plaire *omnibus* [1].
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te *fâche,*
Tu sers Louis-le-Grand, sans espoir, sans *relâche;*
Et, de quatre, tu sais donner la mort *tribus* [2].

Tu pourrais inspirer la valeur au plus *lâche;*
Grand duc, on voit revivre en toi Gaston *Phœbus;*
Tu sais l'art d'employer noblement ton *quibus* [3];
A tes propres dépens plus d'un bel esprit *mache* [4].

Le sort pour toi constant t'aime, te rit; *item* [5],
Te destine un trésor, c'est là le *tu-autem* [6],
Qu'un favori cacha durant une grande *ire* [7].

Tu peux encore aimer, et faire dire *amo* [8].
Que ton histoire un jour fera plaisir à *lire.*
Si jamais on l'écrit *fideli* *calamo* [9] !

## Rondeau.

Le bel esprit, au siècle de Marot,
Des dons du ciel passait pour le gros lot;

1. A tous.
2. A trois. En 1655, le duc de Saint-Aignan fut attaqué par quatre assassins; il en tua deux, blessa mortellement le troisième, et mit le quatrième en fuite. Le marquis de Montplaisir, lieutenant de roi d'Arras, ayant appris cet événement, lui envoya un mousqueton qui tirait sept coups, avec une ballade sur cette aventure.
3. Expression populaire pour dire *ton argent.*
4. Mange à ta table.
5. De plus.
6. L'important.
7. Allusion fort obscure.
8. J'aime.
9. D'une plume fidèle.

Des grands seigneurs il donnait accointance,
Menait parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisait bouillir le pot.

Or est passé ce temps où, d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payait son écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel esprit.

A prix d'argent, l'auteur comme le sot
Boit sa chopine et mange son gigot;
Heureux encor d'en avoir suffisance!
Maints [1] ont le chef [2] plus rempli que la panse :
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel esprit.

**Ballade sur le Mariage.**

Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerais que quelque jeune gars
Avec Catin [3] unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée,
Mais grand défaut gâte tous ses attraits;
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'amour languit sans Bacchus et Cérès [4].

De doux propos et d'amoureux regards
On ne saurait vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand leur convient [5] jeûner chaque journée.

1. Quelques uns.
2. La tête.
3. Nom villageois, diminutif de *Catherine*.
4. Si l'on n'a de quoi boire et manger. Métonymie du signe pour la chose signifiée.
5. Quand il leur arrive.

Soucis pressants chassent pensers gaillards;
Tendresse alors est en bref terminée;
S'il en paraît, ce n'est qu'*ad honores* [1]:
Par maints grands clercs l'affaire examinée,
L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards,
Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fut la tête couronnée
Voir on voudrait transformer en cyprès [2].
D'un tel désir point ne suis étonnée;
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

## ENVOI.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards [3]
Disant : « Beauté suffit pour l'hyménée. »
Si vous voulez en tout faire *flores* [4],
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

1. Pour la forme, sans aucune réalité.

2. Inversion et métaphore hardies : on voudrait voir transformer en cyprès les myrtes dont la tête fut couronnée, c'est-à-dire : on voudrait voir terminer par la mort ce mariage dont on espérait le bonheur.

3. Ne croyez pas ces flatteurs.

4. Être toujours heureux, à votre aise.

# QUINAULT,

## NÉ EN 1635.

QUINAULT (PHILIPPE) naquit à Paris le 3 juin 1635, l'année même de la fondation de l'Académie française. Tristan l'Hermite, auteur d'une tragédie de *Marianne*, le prit en affection, et cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. En 1653, Quinault donna au théâtre une comédie intitulée *les Rivales;* il n'avait alors que dix-huit ans. Toutes les pièces qu'il fit représenter après cet essai, comédies et tragédies, obtinrent un succès prodigieux; jamais poëte ne trouva le public aussi constamment favorable; tout ce qui tombait de sa plume était accueilli avec enthousiasme; mais aujourd'hui comédies et tragédies, tout est oublié, à l'exception de la *Mère coquette*, restée au répertoire. C'était dans le drame lyrique qu'il était réservé à Quinault de produire des œuvres durables et d'immortaliser son nom. Les opéras d'*Alceste*, d'*Atys*, de *Proserpine*, de *Roland* et d'*Armide* vivront autant que notre langue, et seront toujours comptés au nombre des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV.

Quinault, qui était entré à l'Académie française en 1670, mourut le 20 novembre 1688.

—

### Les Géants vaincus.

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde :
Mon empire s'en est troublé ;
Jusqu'au centre du monde,
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds

Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle ;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondements sont raffermis.
Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.

(*Proserpine.*)

**Méduse.**

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle ;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible.
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands Dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi.
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'aile plaisi r nouveau d'en devenir l'effroi.

(*Persée.*)

**Armide s'irrite contre le destin qui protége Renaud.**

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands rois.
Ah! qu'il me serait doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais; que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappait d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur :
Rien ne fléchissait sa rigueur,
Et par un charme inconcevable,
Je me sentais contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

(*Armide.*)

**Armide trouve Renaud endormi et ne peut se résoudre à le tuer.**

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur.
Le charme du sommeil le livre en ma vengeance,
Je vais percer son invincible cœur!
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage :
Qu'il éprouve toute ma rage!

Quel trouble me saisit; qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?

Frappons!... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... je frémis! vengeons-nous... je soupire!
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint qnand j'approche de lui :
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine;
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

(*Armide.*)

**Fureurs d'Armide abandonnée par Renaud.**

Non, jamais de l'amour tu n'as senti le charme.
Tu te plais à causer de funestes malheurs :
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux, je te conjure en vain ;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain ;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai si tu pars, et tu n'en peux douter...
Ingrat! sans toi je ne puis vivre;
Mais après mon trépas ne crois pas éviter
Mon ombre obstinée à te suivre :
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi!
Tu la trouveras inflexible
Comme tu l'as été pour moi;
Et sa fureur, s'il est possible,
Égalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi...

(*Armide.*)

# BOILEAU,

## NÉ EN 1636.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas) naquit à Paris le 1er novembre 1636. Ses *Satires*, dont les sept premières parurent en 1666, frappèrent d'étonnement des lecteurs peu habitués à ce style rapide, ferme et élégant; et la raison enjouée de l'auteur mit tous les rieurs de son côté. Les *Épîtres* que publia ensuite Boileau, son *Art poétique* et son *Lutrin* l'élevèrent au rang des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. Quelques critiques se sont montrés fort sévères à l'égard de ce poëte. Ils n'ont pu, malgré leurs efforts, porter atteinte à sa réputation. L'accord constant chez cet homme remarquable de la pensée avec l'expression lui a fait donner depuis longtemps le nom le plus honorable qu'on pût trouver, celui de *poëte de la raison*. Les ouvrages de Boileau sont des titres de gloire aussi légitimes que les chefs-d'œuvre de Racine.

Boileau fut reçu par l'Académie française le même jour que La Fontaine. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 16 mars 1711.

---

### Bienfait de la poésie.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours, enfin, l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars;
Enferma les cités de murs et de remparts,

De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée remplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace,
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout, des esprits ces préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

(*Art poétique.*)

### Rien n'est beau que le vrai.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité . . .
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit : mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;

Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire.
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent ;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté ;
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plaire ;
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère . . .
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité ;
Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise :
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé :
On ne connaissait point la ruse et l'imposture ;
Le Normand même alors ignorait le parjure :
Aucun rhéteur encore, arrangeant les discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté :
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente ;
L'or éclata partout sur les riches habits ;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;

Et la laine et la soie en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles . . .
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie ;
On vit partout régner la basse flatterie.

(*Épitres.*)

### La Retraite.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :

Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui;
Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde!

(*Épître.*)

**La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés.**

Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat?
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante menace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau,
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder, sans argent, un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre :
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.

L'Église était alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines :
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure ;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure ;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

(*Le Lutrin.*)

### Pyrrhus et Cinéas.

« Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
— Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;
Mais Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous ?
— Du reste des Latins la conquête est facile.
— Sans doute on peut les vaincre ; est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.

Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise,
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter ;
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir, en passant, l'Égypte, l'Arabie ;
Courir de là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe au bord du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ? »
Le conseil était sage et facile à goûter.
Pyrrhus vivait heureux s'il eût pu l'écouter ;
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

*(Épîtres.)*

### Le véritable et le faux Honneur.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincourt, et l'Équité sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnaient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
Tout vivait en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé ;
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme ;
Ni ne s'appelait point alors un jansénisme.
L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements,
N'étalait point aux yeux l'or ni les diamants ;
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenait de sa sœur les règles salutaires ;
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura longtemps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi;
L'innocente Équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace, l'environnent,
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux;
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de *bon droit* et de *tort*,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit unique
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots « Meurs ou Tue. »
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer :
Le frère, au même instant, s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père;
La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérants :
L'ambition passa pour la vertu sublime,
Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime :
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa sœur, et, dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour.

(*Satires*)

**La Chicane.**

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toujours des Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une sibylle étique :
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume ;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour ;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour :

Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe:
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brêches déjà rentrent de toutes parts.

(*Le Lutrin.*)

**Les Poëtes satiriques.**

L'ardeur de se montrer et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés:
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux porte-faix de Rome il vende Messaline;
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles :
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !
Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

(*Art poétique.*)

**Stances à Molière sur la comédie de l'École des Femmes.**

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi [1] ?

Tu muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;

1. On a prétendu que les comédies de Térence avaient été faites par Scipion et Lélius, et que le poëte africain n'était que leur prête-nom. Boileau admet ici cette tradition.

Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

# J. RACINE,

## NÉ EN 1639.

RACINE (JEAN) naquit à La Ferté-Milon le 21 décembre 1639. Il fit une partie de ses études à Port-Royal; et le savant Lancelot, professeur de grec, l'initia à toutes les beautés de la plus riche des littératures anciennes. C'est Molière qui lui fournit le sujet de sa première tragédie, *les Frères ennemis*, *ou la Thébaïde*, représentée en 1664; l'année suivante, il donna *Alexandre*, et en 1667 *Andromaque*, à laquelle succédèrent des chefs-d'œuvre qui resteront l'objet de l'admiration de tous les hommes de goût[1]. Racine, dégoûté du théâtre, le quitta à l'âge de trente-huit ans, et ne sortit de son repos que douze ans après, à la prière de madame de Maintenon qui lui avait demandé des pièces pour les faire jouer aux élèves de Saint-Cyr. Il lui donna d'abord *Esther*, qui fut jouée par ces jeunes filles, aux applaudissements de toute la cour, et ensuite *Athalie*, regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur, et peut-être de la scène française, qui n'eut aucun succès. Boileau fut le seul qui en reconnut tout le mérite, et qui annonça à son ami que le public y reviendrait. Mais Racine n'eut pas le bonheur de voir cette prédiction s'accomplir: il mourut en 1699, âgé seulement de soixante ans, et désespéré d'avoir perdu les bonnes grâces de Louis XIV.

---

**Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome.**

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,

1. Voyez l'édition qu'en a donnée dernièrement M. Géruzez, 1847, in-12, chez L. Hachette et compagnie.

Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé;
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur au fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête,
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie; et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés,
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse ;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?
Que dis-je ? en quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre ?
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.

Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu ;
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu ;
Détruisons ces honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur :
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace ; allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit, à Rome, en vienne jusqu'à moi.

(*Mithridate.*)

**Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier sa fille à la Grèce.**

... De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?

Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y, vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes ;
Et, quand de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce déjà, vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang;
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,

Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer ! . . .
Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos soins rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

(*Iphigénie.*)

**Reproches de Clytemnestre à Agamemnon.**

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?

Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus,
Quel débris parle ici de votre résistance,
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ! cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père ;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher:
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère?
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

(*Iphigénie.*)

**Agrippine reproche à Néron son ingratitude.**

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse:
J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez: vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,

Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse;
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux;
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :
Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin ;
Il connut son erreur ; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs ;
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :
Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits ; en voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer les leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vus favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

(*Britannicus.*)

### La mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char : ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,

Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'air morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,

Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie :
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

(*Phèdre.*)

**Esther raconte son élévation.**

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,

Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée ;
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité ;
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis.
Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt !
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantait les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours ;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, l'on m'annonça l'ordre d'Assuérus ;
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,

Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un morne silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez reine, » dit-il, et dès ce moment même
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins !
« Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées ! »

(*Esther.*)

### Songe d'Athalie.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout : partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mai je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
. . . . Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage ;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant, revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels ;
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit ; le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur ;
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même : il marchait à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

(*Athalie.*)

**Prophétie de Joad.**

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille :
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé [1] ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé [2] ?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [3] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ! cèdres, jetez des flammes !
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,

1. Il s'agit de Joas, qui tomba dans l'idolâtrie en 850 avant J.-C.
2. Zacharie, qui fut mis à mort par ordre de Joas pour l'avoir repris de son idolâtrie.
3. Captivité de Babylone.

Pour pleurer ton malheur ?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle [1].
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés [2] ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés !
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !

(*Athalie.*)

**Puissance de Dieu.**

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

1. C'est l'Église que Racine désigne par cette belle prophétie.

2. Les Gentils convertis au christianisme.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais ?
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

(*Athalie.*)

**Plainte d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dédans de lui-même.**

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

**Sur les vaines occupations des gens du siècle.**

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui!
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
« Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant ?

» Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment :
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre;
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez. »

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde;
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

# LAFOSSE,

## NÉ EN 1653.

LAFOSSE (ANTOINE) naquit à Paris en 1653. Il ne travailla pour le théâtre qu'à l'âge de quarante ans. Des quatre tragédies qu'il a composées, *Manlius Capitolinus*, donné en 1698, est la seule qu'on joue encore quelquefois. Elle tient une place distinguée dans le répertoire du Théâtre-Français après les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. La Harpe dit avec raison que les beautés que renferme cet ouvrage sont plutôt historiques que tragiques. Lafosse a publié en outre une traduction des *Odes d'Anacréon* qui est aujourd'hui totalement oubliée.

Il mourut le 2 novembre 1708.

---

**Manlius répond aux reproches du consul Valérius.**

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel, quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple par elle on se fait un appui,

Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui ?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage ?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un État sont-ils les fondements ?
Mes bienfaits vous font peur ; et, d'un esprit tranquille,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre il est le seul arbitre :
Ses collègues soumis et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite ?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite ;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome aux Barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés ?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire ;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire ;
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu.
Et, quand Rome oppressée honore sa vertu,
Ce sénat, ses consuls, sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle ou d'un vil esclavage,

M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

(*Manlius Capitolinus.*)

**Rutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration.**

. . . . Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins :
« Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime;
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la superbe puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui, tous l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes! »
Tels et d'autres discours [1] redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur;
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes;
Ce que devaient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiraient vos soldats;

1. Construction singulière qui signifie « de tels discours et d'autres encore redoublant. » La phrase est incomplète évidemment.

Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
Qu'une pitié surtout indigne de leur cœur
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur :
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et, lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage :
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussière épars;
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté.

(*Manlius Capitolinus.*)

# REGNARD,

## NÉ EN 1655.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Paris le 8 février 1655. Il est regardé comme le premier de nos poëtes comiques après Molière. La jeunesse de Regnard fut très aventureuse; ce n'est qu'à vingt-sept ans que, dégoûté des voyages, il se fixa à Paris. Il travailla d'abord pour le théâtre Italien, puis pour la scène française, où il fit représenter *le Joueur*, *le Distrait*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes*, qu'il dédia à Boileau, *le Légataire universel* et quelques autres ouvrages, qui tous furent applaudis et seront vus en tout temps avec plaisir.

Regnard brille surtout par la gaieté. Son dialogue, toujours naturel, animé et piquant, est semé de saillies heureuses, d'un grand nombre de traits enjoués et plaisants.

Il mourut le 5 septembre 1710 près de Dourdan.

---

**Valère et Hector.**

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries;
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés!
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravate.)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris;
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours:
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, à part.

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre:
Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

VALÈRE, assis.

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre, tenant un livre.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas!
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, lit.

« Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers,
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève
(Il s'assied.)
Des mouvements de rage . . . Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant notre saoul.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,
Adorable Angélique . . . Achève ton chapitre.

HECTOR.

«Que faut-il . . . »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

«Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome,
Dix fois, à carte triple, être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur . . .

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

(*Le Joueur.*)

# J.-B. ROUSSEAU,

## NÉ EN 1670.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), un de nos plus célèbres poëtes lyriques, naquit à Paris le 6 avril 1670. A la mort de Th. Corneille, il se mit sur les rangs pour la place qu'il laissait vacante à l'Académie française ; mais un parti puissant poussait La Motte, qui l'emporta. Quelque temps après, des couplets diffamatoires répandus dans Paris, et surtout dans le café Procope, sous le voile de l'anonyme, excitèrent partout une vive indignation. Les ennemis de Rousseau les lui attribuèrent. Cette accusation n'avait aucune vraisemblance, puisque les vers étaient mauvais et les pensées on ne peut plus communes. Rousseau eut le tort de ne pas se borner à se défendre ; il accusa Saurin de les avoir faits. Celui-ci porta l'affaire devant les tribunaux ; et Rousseau, qui ne put donner la preuve de son accusation, se vit condamné comme calomniateur. Exilé de France par un arrêt du Parlement, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1743. Il honora du moins son exil par son refus de rentrer en France, tant qu'il ne serait pas réhabilité.

J.-B. Rousseau a travaillé pour le théâtre ; mais, à l'exception de sa comédie du *Flatteur*, tous ses ouvrages dramatiques sont aujourd'hui oubliés. C'est sur ses odes sacrées et profanes, ses cantates et ses épigrammes qu'est fondée sa réputation. Nul doute que sa gloire, qui a résisté aux attaques les plus passionnées, ne survive à toutes les révolutions littéraires.

---

### Existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.

Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;

Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! Quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

(*Odes.*)

**Aveuglement des hommes.**

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille,
Que l'univers se taise, et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile,
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non : tout doit franchir ce terrible passage ;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

(*Odes.*)

### A une personne convalescente.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants;
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante

Je soupire nuit et jour ;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir ;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
« O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours ! »
Je redisais à l'aurore :
« Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours ! »

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

(*Odes.*)

### A Philomèle.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :

La terre reprend sa verdure ;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs :
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents,
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas ! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants !
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents !

Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

(*Odes.*)

### L'Automne.

Le soleil dont la violence
Nous a fait languir si longtemps,
Arme de feux moins éclatants
Les rayons que son char nous lance ;
Et, plus paisible dans son cours,

Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits et des jours.

L'aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un Dieu plus utile;
Et sur tous les coteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle.
Il vint de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les ris, voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Écartent la foule profane.
Tel, sur des bords inhabités,
Il vint de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres, tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre et du hautbois,
Dansent par troupe dans la plaine,
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

(*Odes.*)

### L'Envie.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons;
La main du Temps creusa les voûtes sombres,
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée;
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tous temps.
Au lieu du sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là, porté par tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

(*Allégorie.*)

### Les Dégoûts du poëte.

Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre.
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.

Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien, quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grâce,
Trouver aux mots leur véritable tour,
Fuir les longeurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites,
Qui, malgré vous, dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés ?
Quel est le prix d'une étude si dure ?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou, tout au plus, quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui, sûr de se plaire,
Fait, sans travail, tous les vers qu'il veut faire ?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers souvent sont des enfants mort-nés :
Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie ;
A ses talents aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux esprits,
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement ; et sans blesser personne ;
Toujours discret, et toujours bien disant,
Et, sur le tout, aux belles complaisant.

Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidents,
De son mérite admirateurs ardents,
Qui, par cantons répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile;
Car il n'est point d'auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé;
Rien n'est moins rare. *Un sot*, dit la satire,
*Trouve toujours un plus sot qui l'admire.*

(*Épitres.*)

**Du goût dans les jugements du poëte.**

Mais dans les vers tous s'estiment docteurs :
Bourgeois, pédants, écoliers, colporteurs,
Petits abbés, qu'une verve insipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon seigneurs haut-justiciers.
Hé, mes amis, un peu moins de superbe :
Vous avez lu quelque ode de Malherbe;
Soit. Richelet jadis en raccourci
Vous a de l'art les règles dégrossi;
Je le veux bien. Vous avez sur la scène
En vers bouffis fait hurler Melpomène;
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez;
Minerve à tous ne départ ses largesses.
Tous savent l'art, peu savent ses finesses :
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers.
Savoir la marche, est chose très unie;
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude et travail cultivé.

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger, consultez tout bon juge;
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs.
Surtout craignez le poison des loueurs.
Accostez-vous de fidèles critiques.
Fouillez, puisez dans les sources antiques;
Lisez les Grecs, savourez les Latins.
Je ne dis tous, car Rome a ses Cotins;
J'entends tous ceux qui, d'une aile assurée
Quittant la terre, ont atteint l'empyrée.
Là trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts et vos esprits;
Car chacun d'eux a sa beauté précise
Qui le distingue et forme sa devise.
Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au laboureur, par des leçons utiles,
Fait de Cérès hâter les dons fertiles;
Puis tout à coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire,
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide, en vers doux et mélodieux,
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux :
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il était moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle :
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les dieux, les héros, les buveurs;
Des sots auteurs berne les vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes
Et par sermons de joie antidotés.
Catulle en grâce et naïves beautés

Avant Marot mérita la couronne;
Et suis marri [1] que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits madrigaux.
Tibulle enfin sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse élégie [2],
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer.
Lors votre goût, conduisant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du chantre Cordouan [3]
Pour les vrais airs du cygne Mantouan [4].

**Le vrai Héros.**

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil; c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.

(*Épigramme.*)

1. Je suis fâché, je regrette.
2. Les élégies anciennes étaient toujours en vers hexamètres ou de six, suivis de vers pentamètres ou de cinq mesures. C'est ce que veut dire l'épithète *boiteuse*, parce que ces vers avaient une marche irrégulière.
3. Lucain.
4. Virgile.

# HOUDARD DE LAMOTTE,

NÉ EN 1672.

Nous avons, dans le premier volume (p. 221), dit un mot de la vie et du mérite de Lamotte. Nous avons fait entendre qu'il n'avait pas à un bien haut degré les qualités qui font les grands poëtes : cependant il a fait beaucoup de vers et dans des genres fort différents. Il a complétement échoué, ou du moins fort peu réussi dans les genres élevés ou qui veulent de la passion, de l'imagination. Mais dans les fables, et partout où c'est la justesse ou la finesse de la pensée qu'on demande, plutôt que l'éclat de la poésie ou la richesse des images, il a obtenu un rang fort honorable. Ses fables sont particulièrement estimées des connaisseurs, à ce point que, La Fontaine étant mis à part, il n'y a guère que Florian qui lui puisse être préféré. C'est du moins l'opinion qu'exprime Ginguené dans la préface de son recueil ; et encore faut-il remarquer que les sujets de Lamotte sont tous de son invention, tandis que Florian, comme La Fontaine, imita presque tous les apologues des fabulistes étrangers. Les fables que nous donnons ici montreront que cet éloge n'est pas exagéré.

—

### Devoirs d'un roi.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire ?
Un jeune ambitieux dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.

Est-ce pour conquérir que le ciel fit des rois?
N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône; et connaissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères :
Au péril de nos jours, il faut les rendre heureux;
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connaître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand, dans ses excès, notre aveugle courage
Pour une guerre injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y : quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs et les accomplissez.

(*Inès de Castro.*)

### La Louange et la Critique.

Dans le temps qu'au Dieu du Permesse
J'adressai mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce ivresse,
Ce dieu lui-même m'apparut.

Deux déesses suivaient ses traces :
L'une à l'œil fier, au front hautain;
L'autre, avec un ris plein de grâces,
S'avançait l'encens à la main.

« C'est la Louange et la Critique,
Me dit Phébus : choisis des deux,
Qui dans la lice poétique
Guidera tes pas hasardeux. »

Mon cœur, charmé de la première,
Est prêt à lui donner sa voix ;
Mais l'autre, d'un trait de lumière,
Me pénètre et change mon choix.

Phébus me quitte, et la Louange,
Confuse de mon peu d'égard,
Disparaît, et déjà se venge
Avec un dédaigneux regard.

L'autre près de moi prend sa place;
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface;
A chaque chose met son prix.

Elle veut la raison pour base
De mes plus badines chansons,
Chicane le mot et la phrase,
Va même à critiquer les sons.

Elle orne si bien ma pensée,
Et met tant d'art dans mes accords,
Qu'enfin la Louange est forcée
De me rapporter ses trésors.

J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs;
Et la Critique et la Louange
Vivent avec moi comme sœurs.

(*Poésies diverses.*)

**Les Sacs des destinées.**

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes

Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
» Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains :
Contentons un mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées :
Pèse et choisis; mais pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pèsent le moins : les maux seuls font le poids.
— Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux. »
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
« Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse :
Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place :
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
« Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le ciel m'en garde !
A d'autres. » Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, toujours trouvés trop lourds :
Ceux-ci par des égards et la triste contrainte,
Ceux-là par les vastes désirs;
D'autres par l'envie ou la crainte;
Quelques uns seulement par l'ennui des plaisirs.

« O ciel ! n'est-il donc point de fortune légère ?
Disait déjà le chercheur mécontent ;
Mais quoi ! me plains-je à tort ? J'ai, je crois, mon affaire :
Celle-ci ne pèse pas tant.
— Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le dieu qui lui donnait le choix ;
Mais tel en jouit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
— Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. — Soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus,
Apprends à ne te plaindre plus. »

(*Fables.*)

**Le Perroquet.**

Un homme avait perdu sa femme ;
Il veut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'oiselier. Le marchand de ramages,
Bien assorti de chants et de plumages,
Lui fait voir rossignols, serins et sansonnets,
Surtout nombre de perroquets.
Le moindre d'entre eux est habile,
Crie, « à la cave », et dit son mot ;
L'un fait tous les cris de la ville ;
L'autre veut déjeuner, qu'on fouette Margot.
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix et tout bas se demande
Lequel vaudra le mieux, il en aperçoit un
Qui rêvait seul, tapi sous une table :
« Et toi, dit-il, monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?
— Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
Le perroquet. — Peste, la bonne tête !

Dit l'acheteur. Çà ; qu'en voulez-vous ? — Tant.
— Le voilà. Je suis trop content. »
Il croit que son oiseau va lui dire merveille ;
Mais tout un mois, malgré ses leçons et ses soins,
L'oiseau ne lui frappe l'oreille
Que du son ennuyeux : « Je n'en pense pas moins. »
« Que maudite soit la pécore,
Dit le maître ; tu n'es qu'un sot,
Et moi cent fois plus sot encore
De t'avoir jugé sur un mot. »

### Les deux Statues.

Sur le sommet d'un temple magnifique,
On voulut élever l'image de Pallas ;
Et pour ce monument, toute une république
Mit en œuvre deux Phidias :
Grand prix pour qui ferait la plus belle statue.
On veut choisir : un seul devait avoir l'argent,
Et la gloire par conséquent ;
L'autre rien. Chacun s'évertue,
Fait de son mieux ; honneur et gain
Pressent nos ouvriers, leur conduisent la main.
Ils ont bientôt achevé leur ouvrage.
On le porte au parvis : le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le suffrage :
L'autre à peine se peut souffrir.
Celui qu'on admirait brillait de mille grâces ;
Tous les traits étaient délicats ;
Les contours arrondis ; bref, malgré ses menaces,
La critique n'y mordit pas.
L'autre n'était auprès qu'un marbre encore informe ;
Rien de fini ; chaque trait est grossier ;
Contours monstrueux, taille énorme.
Le peuple renvoyait l'ouvrage à l'atelier.

« Voilà le maître, et l'autre est l'écolier.
— Tout beau, dit le sculpteur ; il faut nous éprouver :
Est-ce pour le parvis que ma statue est faite ?
Sur le temple avec l'autre il la faut élever,
Et vous verrez d'ici quelle est la plus parfaite. »
On le fit en plaignant les frais ;
Mais d'abord tout changea de face.
La statue admirée en perdit tous ses traits ;
L'éloignement les confond, les efface,
L'autre, par la distance, acquiert toute la grâce
Qu'on ne soupçonnait pas en la voyant de près.
Il faut voir les choses en place.

### L'Enfant et les Noisettes.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète,
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot,
Où logeaient mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main, tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer, mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il ne sait que pleurer ; en plainte il se consomme ;
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
« N'en prends que la moitié, mon enfant, tu l'auras. »

# CRÉBILLON,

## NÉ EN 1674.

CRÉBILLON (PROSPER-JOLYOT DE) naquit à Dijon. Un procureur nommé Prieur, chez lequel il fut placé à Paris, éveilla en lui le goût du théâtre. Crébillon, cédant à ses vives instances, composa *la Mort des enfants de Brutus*, tragédie que les comédiens refusèrent. Sans les encouragements que lui prodigua Prieur, le jeune auteur s'en fût probablement tenu à cet essai; mais il se remit à l'œuvre, et *Idoménée*, qui fut accueilli avec faveur, le réconcilia avec le théâtre. *Atrée*, tragédie donnée en 1707, eut un éclatant succès. Prieur, alors mourant, se fit porter au théâtre, et dans la joie que lui causait ce triomphe, il dit à Crébillon en l'embrassant : « Je meurs content, je vous ai fait » poëte, et je laisse un homme à la nation. » *Electre*, donnée en 1709, eut plus de succès encore, et *Rhadamiste*, que La Harpe regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de notre scène, mit le comble à la gloire de Crébillon. Tous ses autres ouvrages, à l'exception de *Catilina*, dont la première représentation fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme, n'obtinrent aucun succès.

Crébillon marqua son entrée à l'Académie française par une innovation ; il prononça un discours en vers. D'unanimes applaudissements éclatèrent quand il prononça celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tout le monde s'empressa de sanctionner le juste témoignage que le poëte se rendait à lui-même.

Crébillon, considéré comme poëte tragique, avait à un haut degré plusieurs des qualités nécessaires au genre, la force dans les idées et le pathétique ; il a même poussé la terreur bien au-delà des bornes qui lui sont assignées. Mais c'est par le style qu'il pèche et qu'il sera toujours bien éloigné de nos grands modèles. Voltaire l'a appelé *Crébillon le barbare*, et ce mot, qui peut s'entendre de quelques uns de ses sujets, s'applique surtout à un certain nombre de ses phrases, de ses constructions, de ses termes. Nous en trouverons plus d'un exemple.

Crébillon mourut le 17 juin 1762.

### Songe de Thyeste.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux,
Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière,
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit ;
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un pâle et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré des Furies ;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.

Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants [1] à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens [2].
A mille affreux objets l'âme entière livrée[3],
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang [4];
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

(*Atrée et Thyeste.*)

**Fureurs d'Oreste.**

Je ne veux rien, cruel, d'Electre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre[5] un chemin aux enfers.
Descendons; les enfers n'ont rien qui m'épouvante.
Suivons le noir sentier que le sort me présente;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres!
Que de gémissements! que de cris douloureux!
« Oreste! » Qui m'appelle en ce séjour affreux?
Egisthe! Ah! c'en est trop, il faut qu'à ma colère...
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monstre furieux,

1. Quels lambeaux?
2. Mauvaise expression pour dire qu'il demeurait immobile.
3. Mon âme était livrée; *l'âme entière* ne signifie rien.
4. Ce vers est tout à fait inintelligible. On n'abreuve pas de la main, et surtout les *longs traits* viennent de celui qui boit, et non de celui qui fait boire.
5. On m'ouvre; *entr'ouvre* est pour la mesure.

Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel! arrête :
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mère, épargnez votre malheureux fils!
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père!
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit,
Quoi! jusque dans tes bras le barbare me suit!
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux! les plus criminels seraient-ils plus punis?

(*Electre.*)

# DESTOUCHES,

## NÉ EN 1680.

DESTOUCHES (PHILIPPE NÉRICAULT), né à Tours, élevé à Paris au collége des Quatre-Nations, et d'abord volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Il fut plus tard, en 1717, envoyé à Londres par le régent pour aider l'abbé Dubois dans ses négociations. Il y resta sept ans à s'occuper des affaires de France, et s'y maria. Le duc d'Orléans avait été fort content des services de Destouches, et lui avait promis une récompense proportionnée à ses travaux : la mort l'empêcha de tenir sa promesse. Notre auteur acheta alors le domaine de Fortoiseau près de Melun, s'y retira et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours, avec ses champs et ses jardins, les muses et la philosophie.

Destouches a composé un grand nombre de pièces de théâtre, en vers et en prose; ses bonnes pièces l'ont placé immédiatement après Molière et Regnard, dont il n'a pas la force comique : mais il entend aussi bien qu'eux l'art de construire une pièce, et celui de dessiner des caractères; son expression est toujours pure; ses vers sont bien faits. Le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, la *Fausse Agnès* et plusieurs autres comédies, sont au nombre des pièces qui feront toujours honneur à notre théâtre.

Destouches mourut en 1754, âgé de soixante-quatorze ans. Il était membre de l'Académie française.

---

### Le vrai et le faux Philosophe.

GÉRONTE.

Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un fou dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements :
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;

Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité :
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts :
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

### Le Glorieux.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne.
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.

Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime ;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée ;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux ?
Le véritable honneur est moins présomptueux ;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire ;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,

Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce ;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau ; mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur ;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

LE COMTE à Lisette.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne ; et moi,
J'en meurs aussi d'envie ; et je ne sais pourquoi [1].

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse ;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

1. Dans la pièce de Destouches, Lisette est, sans le savoir, la sœur du comte de Tufières, et des malheurs de famille l'ont obligée de se mettre en condition auprès d'Isabelle.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez. . .

LISETTE.

Oui, j'ose ; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds ?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère ;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop ;
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre ;
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

**Le Dissipateur.**

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES ; CLÉON.

ARSINOÉ, à Bélise, en montrant Cléon.

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne :
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi ! déshérité,
Après qu'il s'est perdu ? C'est trop, en vérité !

ARAMINTE, à Cléon.

Ah ! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre ?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, à Cléon.

Je n'ai pu m'en défendre ;
Et votre sort me fait, vraiment, compassion.

CLÉON, attendri.

Je n'attendais pas moins de votre affection.

CARTON, à Cléon.

La fortune sur toi semble épuiser sa rage :
Le remède à cela c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON, à Cléon.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc . . .
Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déjà partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie.

BÉLISE, à Cléon.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE, à Cléon.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ, à Cléon.

Pour moi, je la croyais tendre et compatissante ;
Mais je me trompais bien . . . Je serai plus constante . . .
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai ;
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurais plus soutenir votre vue.

(Elle sort.)

BÉLISE, à Cléon.

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentiments,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments . . .
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime ;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu . . . Consolez-vous.

(Elle sort.)

CARTON, à Cléon.

Oui, oui, console-toi ;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE, à Cléon.

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté Florimon.)

CLÉON.

Comment ! dans mon malheur, voilà donc ma ressource ?
On me fait compliment, et puis on prend sa course . . .
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMON.

Non . . . Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misère ?
On les plaint, tout au plus ; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver :
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrais t'éprouver . . .

FLORIMON, l'interrompant brusquement.

Tu m'éprouves aussi . . . Je m'en vais.

(Il sort.)

CLÉON, seul.

Ah ! le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnaître
Un ami toujours prêt à l'aider . . . Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur ?

(Le comte entre.)

CLÉON, allant au-devant du comte, qui veut l'éviter.

Cher ami ! savez-vous jusqu'où va ma disgrâce ?

Déjà de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, en souriant.

Quoi! pensiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah! que je m'abusais! . . . J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisait la cour.
Ce n'était point à vous, c'était à vos richesses.
On voulait partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvait tout chez vous : on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien . . .
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

LE COMTE.

Moi?. . . j'étais comme un autre au rang de vos flatteurs..,
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité ?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances . . .

# PIRON,

## NÉ EN 1689.

PIRON (ALEXIS), fils d'Aimé Piron, apothicaire et poëte de Dijon, naquit dans cette ville où il passa trente ans de sa vie dans la dissipation. Une ode licencieuse qu'il composa l'obligea de quitter sa ville natale pour échapper aux reproches que cette ode lui avait attirés. Il vint se fixer à Paris, et après y avoir été quelque temps copiste chez un financier, il travailla pour le théâtre de la Foire et plus tard pour la Comédie française. Il publia pour ce dernier théâtre *les Fils ingrats*, *Callisthène* et *Gustave Vasa*, qui, à l'exception de la dernière pièce, sont tombées dans l'oubli, et mit le sceau à sa réputation par sa comédie de *la Métromanie*, un des chefs-d'œuvre de la scène française.

Cette admirable comédie, quelques épigrammes mordantes et un petit nombre de pièces fugitives, pleines de finesse et d'esprit, sont les titres durables sur lesquels la réputation de Piron est établie, et qui transmettront son nom à la postérité.

Piron mourut le 21 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

---

### Le Métromane.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu ;
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !

L'antre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre.
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux?
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

(*La Métromanie.*)

**Un poëte pendant la première représentation de sa pièce.**

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.

Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(Regardant à sa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche; je me meurs. Quel métier! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe,
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

(*La Métromanie.*)

### Voyage à Beaune.

*Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores ; prolongaverunt iniquitatem suam* [1].

Voilà en deux mots le résultat du voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une lettre de M. Michel, qui finit par ces mots : « Si jamais vous avez à passer à Beaune, n'y passez, mon cher, qu'incognito, et croyez-moi. » Chacun me renouvelait cet avis ; mais on ne peut tenir contre sa destinée : j'ai toujours voulu croire les Beaunais plus scrupuleux sur le chapitre de l'hospitalité, à l'égard, surtout, d'un enfant d'Apollon.

Je suis persuadé, dans toutes les provinces,
Qu'Arétin fut jadis très respecté des princes :
J'espérais de ce peuple encor plus de bonté.
Pardonnez, chère épaule, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner mon ennemi d'un crime :
Malgré lui-même enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura sa place : il ne faut pas commencer par la péroraison. Vous savez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation, rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous dire que vous me laissâtes à la Grande Justice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accosté du vieux curé de Vougeot ; nous liâmes ensemble un entretien qui me laissa passer trois ou quatre heures sans chagrin.

Enfin nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter ; je restais avec une compagnie taciturne..... Les courses de nuit sont déjà si ennuyantes ! Celle-là, surtout, avait je ne sais quoi de plus triste, de plus trouble que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
La maîtresse d'Endymion [2]
A peine éclairait d'un rayon
Notre marche mal assurée :

1. C'est sur mon dos que les pécheurs ont battu le fer et prolongé leur iniquité. Ces mots, tirés du psaume 128, v. 3, sont de David, qui représente, sous cette expression métaphorique, les maux que lui avaient faits ses ennemis. Piron les détourne de leur sens figuré pour les prendre au propre : il est impossible de faire une application plus plaisante.

2. La lune.

La nuit d'un vaste crêpe environnait ses feux;
Tout, jusqu'à la verdure, était noir à nos yeux.
Aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure,
N'égayait les tristes passants;
Des oiseaux de mauvais augure
Les cris funèbres et perçants
Jetaient l'effroi dans la nature.
Les présages fâcheux, noirs enfants de la nuit,
Me la rendaient encor plus lugubre et plus noire.
J'eus des pressentiments de je ne sais quel bruit,
Et vous verrez par ce qui suit
Si je ne devais pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée! Vous savez quel vernis cela donne aux horreurs de l'obscurité. Chacun maudit l'instant où il était sorti de Dijon. Moi seul, inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur : en effet, ma gaieté se maintint contre la tempête et l'orage, qui durèrent seulement jusqu'aux portes de Nuits, où je repris des forces. Je ne respirais que désordre et remue-ménage. Malheur à qui s'avisait de dormir à mes côtés!

A moi, garçon, vite à grand trait
Verse à toute la bande!
A toi, Pontoir, à toi, Maret,
A la santé de Lande [1].
Pour savourer ce jus si bon
Que le pays nous donne,
Que ce coup n'est-il aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune [2]!

1. Noms des compagnons de voyage de Piron.

2. Remarquez ce mot. On sait qu'autrefois il y avait, entre les villes des mêmes provinces, des jalousies, quelquefois des inimitiés assez vives. De là des querelles souvent sanglantes, et des sobriquets plus ou moins injurieux (voy. ci-dessus, page 121). La grandeur et la beauté des ânes nourris aux environs de Beaune, avaient fait transporter aux habitants de cette ville le nom d'*ânes de Beaune;* les Dijonais, et en particulier Piron, avaient abusé de ce surnom ridicule; c'était là l'origine de la querelle que notre auteur raconte ici, qui faillit se terminer si tristement.

Il est tel endroit où une chanson du Pont-neuf l'emporte sur celle du Palais-Royal : chacun voulut savoir la mienne ; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque temps la station finit, et nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure.

A l'aspect de ce redoutable haras [1], mon cœur battit comme celui de l'infortuné Régulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Carthage ; mais il n'était plus temps de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire après avoir épanoui les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'entrai fièrement sur les terres ennemies, en me recommandant à la dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisait déjà fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
J'avais l'orgueil et la malice
De me prendre pour un Ulysse
Entrant à la cour de Circé.

Un vieux ami de mon père m'emporta chez lui pour y dîner, quand tout à coup chacun court à la fenêtre : moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue : aussi rien ne m'échappa ; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçait l'ouverture du prix où les chevaliers de dix villes marchaient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les plus étrangers, avaient le pas. Nos Dijonais suivaient ; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée. Quant aux menaces, je leur dis :

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux ;
Et quand je serais seul, je les bâterais [2] tous.

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra. Châlons, Saulieu, Clagny, Nuits, Sémur, et deux autres villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les chevaliers de

1. Autre allusion injurieuse. Beaune est une ville et non pas un haras.

2. Jeu de mots injurieux. Le terme naturel, en parlant de ses ennemis, est : « *Je les battrais tous* » du verbe *battre*. Piron, en allongeant l'*a*, et donnant une syllabe de plus, prend le conditionnel du verbe *bâter*, mettre un *bât*, ce qui ne se peut dire que des ânes.

Beaune parurent enfin sous la livrée verte. Dès que j'en fus aperçu, mon nom courut de gueule en gueule, et vola par les airs. On porta, d'un bout de la troupe à l'autre, la main sur le cimeterre; en un mot, j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes se tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baissées avec l'étendard m'honorèrent d'une salve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus d'un air tranquille et reconnaissant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite sur la bouche, promettant par ce signe de ne rien dire. J'eusse tenu ma promesse, si la jeunesse outre-cuidée, qui suivait ces bons et loyaux chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces rossignols [1], la plume sur l'oreille, le fusil sur l'épaule, marchaient cinq à cinq; comme le ruisseau du milieu de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu, pour ne pas rompre son rang, marchait dans la posture du colosse de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaisanter avec ceux qui m'entouraient. La superbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyants, que je payai d'un sourire de mauvais augure: nous ne nous fîmes pour lors aucun mal. Tous ces coups-là et ce spectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna aux buttes où s'allait disputer le prix.

Un feuillage agréable, assez bien ajusté,
Formait un long rang de portiques
Servant de face à quantité
De loges frêles et rustiques :
De longs ais sous chacune, appuyés par les bouts,
Tremblaient sous le poids des bouteilles;
Et, dansant au son des glougloux,
Des chantres alentour y brisaient les oreilles.
Tandis que, sur un Noir [2] éloigné de cent pas,
Mars, las d'ensanglanter la terre,
Et frappant les échos du bruit de son tonnerre,
Signalait à nos yeux l'adresse de son bras.

En passant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle tresse de rubans verts, en lui disant : *Marche au but.*

1. Autre allusion maligne. Le cri de l'âne étant extrêmement désagréable, on l'a nommé par antiphrase un *rossignol d'Arcadie*. Piron joue sur ce mot.

2. Dans les jeux d'adresse et de tir, on met souvent pour but un homme à face noire.

Les témoins qui n'étaient pas de Beaune en rirent; mais j'ai su que les citadins en avaient juré vengeance. En l'attendant, je soupai comme un roi.

Je m'informai du feu de la veille à quelques Beaunais, qui me dirent que le *bruit du canon* avait *brûlé les épitaphes* [1]. Ce jour-là je fus traité splendidement aux pères de l'Oratoire, en considération d'un frère que j'ai chez ces messieurs. Ils m'invitèrent à venir le lendemain à des thèses que leurs jeunes pensionnaires soutenaient sur l'histoire romaine. Il m'en passa un trait par l'esprit, qui me fit faire cette épigramme sur les ânerie si célèbres et si ordinaires de la Maison-de-Ville de Beaune.

Pour consul à Rome autrefois
D'un cheval le sénat fit choix :
Ainsi le rapporte Suétone.
Après un tel événement,
Je ne m'étonne nullement
Qu'on ait vu si souvent un âne maire à Beaune.

Voici le commencement de mes infortunes. J'en précipiterai le cours, pour vous moins ennuyer, si je vous suis indifférent, et vous chagriner moins, si vous m'aimez. Je m'avisai, sur les deux heures du soir, d'aller à la comédie. La première et la meilleure scène que j'eus, fut la réponse d'un Beaunais bel-esprit, à qui je demandai quelle pièce on jouait ; *Les Fureurs de Scapin*, me répondit-il. Je croyais, repris-je; que c'était *les Fourberies d'Oreste* [2]. A ce mot, qui fut hébreu pour lui, nous entrâmes dans le parterre. J'y fus bientôt reconnu d'une troupe de jeunes bourgeois qui se carraient sur la scène, aussi fiers que quand on les étrille [3]. Ils m'envoyèrent cent quolibets, et je n'y répondis que trop; quand les comédiens, qui commencèrent, nous obligèrent à finir, au grand regret des rieurs. Tel est le lièvre, tel on le tue; c'est-à-dire que la pièce fut jouée pitoyablement. Cependant, comme il y a bien des coups donnés dans cette farce, elle emporta l'applaudissement général. Un petit maître

1. Piron leur fait dire toutes sortes de sottises; et il n'est pas question d'*épitaphe;* ils veulent dire les *épigraphes* ou *inscriptions.*

2. Renversement des mots. Les *Fureurs d'Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, sont célèbres; et les *Fourberies de Scapin* sont le titre d'une pièce de Molière.

3. Nouvelle allusion au sobriquet des Beaunais.

de Beaune, de ceux qui m'avaient entrepris avant la pièce, enthousiasmé de la scène du sac, cria : « Paix donc! on n'entend rien. — Ce n'est pas faute d'oreilles », lui repartit-on du parterre. Tous les offensés alors jurèrent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage. A peine eus-je le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente épées nues. Je ne pus si bien faire que je ne m'en visse bientôt environné. Je n'avais qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre, pour désarmer cette meute affamée, et sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant à tort et à travers de quinze ou vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups, je m'esquivai et disparus. Me voilà donc seul à l'abri de l'orage, avec un coup de pointe très léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, la lune y donnait à plomb. La question était de regagner mon logis : je marchais pas à pas dans l'ombre; je le voyais enfin : déjà je riais de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir : je tournai donc gaiement les talons; et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage et leur aversion pour les duels. Mes discours redoublèrent leur course, leur course redoubla la mienne; je me fis bientôt perdre de vue, et je commençais à respirer; mais.....

Admirez avec moi le sort dont la poursuite
Me fait tomber alors au piége que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisième fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeais autour d'eux pour les braver, ils firent plus d'efforts que jamais pour m'atteindre.

Pour me dérober à la troupe
De mes lâches persécuteurs,
Pégase, auteur de mes malheurs,
Que ne me tendais-tu la croupe!

C'était fait de moi; je n'espérais plus m'échapper : poursuivi, pressé, presque atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettaient incessamment au milieu de mes rivaux, sans secours, sans armes, je songeais plus à dire le

*libera* [1] que le *lætatus sum* [2], et je faisais, hélas ! de bien tristes réflexions : quand je me vis secouru d'un des plus heureux hasards que mon ange eût pu me choisir. Une jeune demoiselle, regardant par une fenêtre, et me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on allait m'assassiner. Un homme, son frère, comme je l'ai su depuis, ouvrit aussitôt sa porte, où j'entrai sans me faire prier.

1. Délivre-moi. Chant de douleur que l'Église adresse à Dieu quand elle prie pour les morts.

2. Je me suis réjoui. Chant de joie et de triomphe bien connu dans l'Église.

# L. RACINE,

## NÉ EN 1692.

RACINE (Louis) naquit à Paris le 6 novembre 1692. Il eut Rollin pour professeur. Boileau, qui ne croyait pas à la succession du talent poétique, s'efforça de le détourner de la carrière des lettres; mais Louis Racine, cédant à son penchant, composa dans le couvent des frères de l'Oratoire de Notre-Dame-des-Vertus où il s'était retiré, son poëme de *la Grâce*, qui parut en 1720. Le succès de ce premier ouvrage lui fit abandonner sa retraite; le cardinal de Fleury lui procura dans les finances un poste lucratif, et lui fournit ainsi les moyens de se livrer sans inquiétude à ses goûts littéraires. Le poëme de *la Religion*, qu'il publia en 1742, est l'œuvre sur laquelle est fondée sa réputation. Cet ouvrage enferme de nombreux passages dont le style pur, noble et harmonieux prouve que Louis Racine était non seulement un habile écrivain, mais encore un grand poëte. La monotonie de cette belle composition peut être imputée en partie à la sévérité du sujet.

Louis Racine mourut d'une attaque d'apoplexie le 29 janvier 1763.

—

### Preuves de l'existence de Dieu.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,

Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle :
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :

La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

(*La Religion.*)

**Origine des fleuves.**

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs de trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir,
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le torrent qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.

Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

(*La Religion.*)

**Invention et naissance des arts.**

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache :
Par le fer façonné, elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ébranle et fait tomber l'arbre dont elle sort.
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit;
La lime mort l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

**Punition de Babylone.**

Comment est disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé ce sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissants,
Ce sceptre qui frappait d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence,
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran;
Les cèdres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte.
« Il est mort, disent-ils; et, depuis qu'il n'est plus,
Jamais de nos débris la montagne couverte
Ne nous a vus tomber par le fer abattus. »

Ton aspect imprévu fit trembler les lieux sombres.
Tout l'Enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.

« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même comme nous te voilà donc percé!
Sous la poussière renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant roi, prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore :
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?

Dans ton cœur tu disais : A Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte.
A mes pieds trembleront les mortels éperdus ;
Tu le disais, et tu n'es plus.

Les passants qui verront ton cadavre paraître,
Diront, en se baissant pour te mieux reconnaître :
Est-ce là le mortel qui troubla l'univers,
Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers,
Qui perdit tant d'États, détruisit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenaient d'arides déserts ?

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur ;
Privé toi seul de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié !

Qu'on prépare à la mort ces enfants misérables,
La race des méchants ne subsistera pas.
Courez tous à ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent ! L'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez ; faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

# VOLTAIRE,

## NÉ EN 1694.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de) naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Il changea à vingt ans son nom d'Arouet contre celui de Voltaire, *pour voir*, disait-il *s'il lui réussirait mieux*. La popularité que ce nom a acquise a certainement dépassé l'espérance qu'avait pu concevoir celui qui le choisit.

Personne n'ignore quelle fut l'universalité des talents de ce grand poëte; il s'exerça dans tous les genres en vers et en prose, et partout il créa des chefs-d'œuvre, ou du moins donna une forme assez nouvelle à ce qu'il a produit, même d'imparfait, pour qu'il ne soit pas oublié.

Ce n'est pas dans un recueil de morceaux choisis, comme celui-ci, u'on peut apprécier, ni les œuvres de Voltaire, ni son influence sur son siècle: nous nous bornons à puiser, dans sa riche collection, quelques passages qui feront juger de la beauté de son style et de la variété de ses conceptions.

Voltaire, admis à l'Académie française en 1746 à la place du président Bouhier, mourut à Paris le 30 mai 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

---

### Mort de Coligny.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes :
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille;
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :

L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort :
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort,
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis :
Conquête digne d'elle et digne de son fils !
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

*(Henriade.)*

### La Mort de Polyphonte.

La victime était prête, et de fleurs couronnée,
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;

Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançait tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;
Le peuple observait tout dans un profond silence,
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels ;
Il court : c'était Ægiste ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran ! disait-il ; dieux, prenez vos victimes ! »
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Ægiste se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève ; il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils ! arrêtez ; cessez, troupe inhumaine !
C'est mon fils ! déchirez sa mère et votre reine ;
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté ! »
A ces cris douloureux, le peuple est agité ;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés,
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères :
Les frères, méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants ;
On marche, on est porté sur les corps des mourants ;

On veut fuir, on revient ; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Ægisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur ! »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez ; j'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

*(Mérope.)*

**Mahomet explique à Zopire les projets et le but de son ambition.**

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains :
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leur fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme ; et, sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet. Nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.

Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du Nord au Midi, l'univers désolé;
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières :
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

(*Mahomet.*)

**Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.**

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie.

Je suis bien malheureux !..... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres ;
Tout annonce le dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père.
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue.
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

*(Zaïre.)*

### Existence de Dieu.

Consulte Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de la manifester;
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.

*(Poésies diverses.)*

### Essence et majesté de Dieu.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers,
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisir enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face :
Des puissances du siècle ils retranchent la race[a],
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la lenteur.

*(Discours philosophiques.)*

### Immortalité de l'âme.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que dis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

*(Imitation d'Addison.)*

### La Conscience.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;
Sur le front des mortels il mit son sceau divin;

Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre :
De ce culte éternel la nature est l'apôtre,
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure :
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même !
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu ;
Hé bien ! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience :
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit.

Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain;
De Socrate en un mot, c'est là l'heureux génie;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie;
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

*(Poésies diverses.)*

**Bornes de recherches philosophiques.**

La raison te conduit : avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Aux bords de l'infini tu te dois arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs, en déployant ses ailes?
Le sage Du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?

Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie! »

*(Discours philosophiques.)*

**Philosophie de Newton.**

Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit, les mouvements renaissent,
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis [1],
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils remplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords [2].
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse [3];
Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites [4];
Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur [5];
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans [6].

*(Épître à madame Duchâtelet.)*

1. Les couleurs primitives.
2. L'attraction du soleil, de la lune et de la terre.
3. La gravitation.
4. Même sujet.
5. La force centrifuge.
6. Période de la précession des équinoxes.

### Aidons-nous mutuellement.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un à l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants;
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

*(Discours philosophiques.)*

### Les Auteurs français jugés par Voltaire.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté : elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même

En leur rang placer ses auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime, et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les Psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarrasin n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un in-folio s'il n'avait écrit que pour lui, et non pour les libraires.

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là, les mystères du dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellents qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de *poëme épique* que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit, qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna
L'âme d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa Pulchérie,
Agésilas et Suréna,
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfants infortunés,

Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits :
Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galants, doux et discrets ;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.
Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui, bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment :
Éclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le Temple du Goût, joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfants avec un œil sévère ;
De la triste *Équivoque* il rougit d'être père,

Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur :
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire :
« Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire. »

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poëte des grâces comme Despréaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore en grondant
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

« Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. — Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

« Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable :
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable. »

Après avoir salué Despréaux et embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs;
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs.
Tu fus le peintre de la France :
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

« Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! j'aurais trouvé des dénouements plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique. »

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

(*Le Temple du Goût.*)

### Stances sur le Louvre.

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire ;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout, pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains ?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui ;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

(*Poésies mêlées.*)

### Triolet à M. Titon de Tillet.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon[1] ;

1. Titon de Tillet a fait faire un groupe en bronze, aujourd'hui conservé à la bibliothèque royale. C'est le Mont-Parnasse, où il a placé à diverses hauteurs les principaux poëtes français.

Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal ;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet ;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

(*Poésies mêlées.*)

**Portrait de M. de La Faye.**

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire ;
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

**Impromptu à M. Thiriot qui s'était fait peindre la Henriade à la main (1755).**

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégresse :
« Messieurs, c'est mon plus cher enfant,
Que mon meilleur ami caresse. »

**A Madame la duchesse de Bouillon.**

Deux Bouillon tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice, et l'esprit :
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

**Épigramme.**

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël :

A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

**Invitation à M. Bernard, auteur de l'Art d'aimer, pour souper chez madame Du Châtelet.**

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'*art d'aimer* doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

**A un bavard.**

Il faudrait penser pour écrire ;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

**Impromptu écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.**

Envoyez-moi par charité
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

**Épigramme sur la mort de M. d'Aube[1].**

« Qui frappe là ? dit Lucifer.
— Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.

1. Neveu de Fontenelle et disputeur si insupportable que ses meilleurs amis avaient renoncé à le voir. Voyez le portrait qu'en fait Rulhières dans son poëme des *Disputes*.

« Oh ! oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris ;
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

**A madame de Pompadour, dessinant une tête.**

Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

**Inscription pour un cadran solaire, demandée à l'auteur.**

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous-y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

**La grandeur de Dieu, traduction de Sady, poëte persan.**

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.
Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux,
Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
De l'éternel burin de sa prévision,
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant, il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers,
L'Être au son de sa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace, et du vide ;
Qu'il parle, et l'univers repasse en un clin d'œil
Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

(*Essai sur les mœurs.*)

# GRESSET,

## NÉ EN 1709.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS) naquit à Amiens. Il fit ses études chez les Jésuites et fut reçu dans leur ordre à 16 ans, d'après les instances de ses parents et les sollicitations de ces religieux; il paraît que ses dispositions particulières ne le portaient guère à cet état, puisque, lorsqu'il le quitta, il écrivit à l'abbé Marquet :

La prophétie est accomplie,
Cher abbé, je reviens à toi;
La *métamorphose* est finie
Et mes jours enfin sont à moi.

Il vint à Paris, et entra au collége de Louis-le-Grand. Ce fut là qu'il composa le délicieux poëme de *Ver-vert;* ce chef-d'œuvre unique dans son genre, excita à son apparition dans le monde une surprise d'autant plus grande que l'auteur était presque dans les ordres, et qu'il n'avait jamais vu que les murs de son collége.

Ce succès toutefois ne fut pas sans quelque nuage. La supérieure de la visitation de Nevers fut très offensée que Gresset eût pris son couvent pour le théâtre des aventures imaginaires d'un perroquet. Moins sage que le clergé de la Sainte-Chapelle de Paris, qui, dans le siècle précédent, avait applaudi sans aucune restriction aux plaisanteries bien autrement fortes du Lutrin, elle se plaignit et fit exiler e jeune poëte à soixante lieues de Paris, au collége des Jésuites de la Flèche. Gresset nous a conservé le souvenir de cet abus d'autorité et de despotisme religieux dans une lettre en vers et en prose, adressée à madame Duperche, où il fait une relation très gaie de son triste voyage.

Gresset a encore donné d'autres ouvrages, remarquables surtout par la facilité, l'éloquence et la douceur de son style; des épîtres, des contes, des stances et sa belle comédie du *Méchant.*

Il mourut en 1777.

### Sociétés de Paris.

. . . . . Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence ;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pied ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air ; enfin, se tuer pour autrui !
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

(*Le Méchant.*)

### Le Monde.

Oh bon ! quelle folie ! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt.
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :

On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant;
Hé bien, on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
J'y n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là :
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime;
C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il entend :
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

*(Le Méchant.)*

**La Faveur.**

Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur.
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes;
Les Vents légers soutiennent ses autels.
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.

En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant, l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux.
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais, sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir, dans des songes amis,
Tout l'univers à leur gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que des rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.

(*Épître à ma muse.*)

**La vie humaine.**

Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole

Sur la surface d'un ruisseau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger :
Souvent il paraît, il surnage ;
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

(*La Chartreuse.*)

**Voyage à la Flèche.**

..... En quittant ces séjours pleins de charmes,
Un jour auparavant égayés par nos ris,
Presque tenté de verser quatre larmes,
Je suivais lentement des sentiers moins fleuris :
Frappé d'une humeur léthargique,
Toujours confident de mon cœur,
Mon esprit se livrait à ma tendre douleur ;
Et l'allure mélancolique
De ma monture apoplectique
Redoublait encor ma langueur ;
Quand enfin, réveillé par le bruit des sonnettes
Du Mercure crotté qui guidait nos mazettes,
Je vis les compagnons auxquels dans ce beau cours
Le sort m'attelait pour deux jours.

De cinq qu'ils étaient, je ne vous parlerai que d'un; les autres n'étaient là que pour balayer quatorze lieues de crotte, et me parurent avoir pris congé depuis longtemps de tout esprit et de tout amusement, à l'exception d'un mien confrère, qui riait à répétition une fois par heure, et qui est, pour la gaieté, de la même trempe à peu près que le cadet la Vedette [1], quand il sable un œuf à la Hurfault. Ainsi, mon unique consolation fut un vieux cordelier qui revenait des eaux de Bourbon pour se faire enterrer à la Flèche.

Attendu la paralysie,
Il ne pouvait chevaucher aisément;
Mais à l'aide d'un cabestan,
Nous le guindions artistement
Sur la piteuse haquenée
Que le diable avait condamnée
A remporter le révérend.

Quoique le bon PATER n'eût plus que les facultés de l'âme, il tâchait encore d'être drôle, et me contait de la meilleure foi du monde toutes ses histoires : je vous les dirais bien, mais je ne me charge point de les écrire. Il est ici le geôlier de trente-quatre nonnes qui le font enrager, à ce qu'il m'assura; mais je brise sur cet article.

Attaquez-vous par quelque raillerie
Un régiment d'infanterie,
Mars ne fera qu'en rire, il s'en amusera.
Mais si par malheur votre muse
A draper des nonnes s'amuse,
L'amour-propre s'en vengera;
Dévotement il rugira,
Et bientôt il vous poursuivra
Jusqu'à la Flèche et par-delà [2]...

Nous passâmes par je ne sais quel bourg où notre messager nous promettait, comme un magnifique spectacle, une grande foire.

Où l'on venait de vingt cantons :
J'y vis trois ânes, cinq moutons,

1. Personnage inconnu. 2. Voy. la notice p. 262.

Et deux lambeaux de toile grise ;
C'était toute la marchandise :
Je vis se carrer trois manants,
Et c'en étaient tous les marchands.

En descendant de cheval, j'enfilai la conversation avec quelques capables du lieu, pour me donner l'amusement d'entendre leurs nouvelles et leur politique grotesque. Je n'ai jamais entendu de pot-pourri plus original, ni de coq-à-l'âne plus complet.

Les uns disaient que le roi Tanifras [1]
Jamais des Poronais [2] ne deviendrait le maître :
Quoique la Czarianne [3] avec le Chartarmas [4]
Au trône le voulût remettre.
« Non, disait un notable, il ne le sera pas,
Malgré que l'électeur de Sasque [5]
Batte le tambour comme un basque
Pour contraindre les Palastins [6]
A Suivre Tanifras sans faire les mutins. »
Les autres soutenaient que bientôt de Porone
Tanifras aurait la couronne,
Malgré les efforts des Génois
Et la révolte des Chinois ;
Que dans peu notre flotte, entre la mer Baltique
Et les ports d'Amérique,
Viendrait par terre attaquer les Anglois ;
Que les desseins de Vienne auraient un sort funeste,
Et que le diable emporterait le reste.
Fatigué de leurs sots discours
Et de leur bêtise profonde,
En espèces de même cours,
Avant de les quitter, je payai tout mon monde [7].

1. Stanislas, élu en 1704, mais qui ne le posséda pas ; et qui, réélu en 1733, abdiqua.
2. Les Polonais.
3. Anne Ivanofna, impératrice de Russie de 1730 à 1740.
4. Schah Thamas, sophi de Perse en 1730, déposé en 1732.
5. De Saxe.
6. Les palatins ; ce sont les grands seigneurs de Pologne.
7. Métaphore ingénieuse.

Je leur dis que le Turc [1] se faisait capucin,
Et que le doge de Venise,
Dans un vaisseau de maroquin,
Était allé relever sans remise
La grande arche du Pont-Euxin [2]
Qu'avait rompue un vent de bise.

Après les avoir pétrifiés par cette décharge effroyable de nouvelles étonnantes, j'allai manger, sans beaucoup d'appétit, deux vieux œufs jadis frais; après quoi, je m'enveloppai, un peu plus que demi-habillé, entre deux draps d'une blancheur problématique et d'une propreté équivoque.

Là, remettant au lendemain
Le second tome du voyage,
Sans m'amuser à veiller davantage,
Je m'endormis jusqu'au matin.
L'Aurore, ensevelie aux liquides demeures,
Ne songeait point encore à réveiller les Heures;
C'est-à-dire, en deux mots, pour parler plus chrétien,
Sans emprunter ce ton virgilien,
A peine était-il jour. Par leurs rauques fleurettes
A peine les vieux coqs éveillaient leurs poulettes,
Que le clairon de notre messager
Sonnant partout le boute-selle,
Je fis l'effort de me lever.
Je me levai donc, mais non sans faire jurer
Mon impatiente séquelle:
Enfin je regagnai ma lente haridelle,
Ma valise et mon cordelier.

Depuis ce moment tout le voyage fut affreux: nous ne trouvâmes plus que des chemins diaboliques, percés à travers des bois éternels.

Des ravines abominables,
Des coupe-gorges effroyables,

1. Le Grand-Turc, le Sultan.
2. Jeu de mots, fondé sur l'équivoque du mot *pont*, qui dans son sens ordinaire vient de *pons*, et dans *Pont-Euxin*, vient de *Pontus* et signifie la *mer*.

Dans les ténébreuses forêts,
Où cent mille lutins, cent mille farfadets,
Chaque nuit avec tous les diables
Tiennent dans d'horribles sabbats,
Des conciles épouvantables
Auxquels je n'appellerai pas.

Enfin, d'horreurs en horreurs, de monstres en monstres, nous arrivâmes, et nous fîmes notre entrée dans la ville, bourg et village de la Flèche, où je pris volontiers congé de ma veuve de Rossinante[1]. Que vous dire maintenant de ce pays-ci?

La Flèche pourrait être aimable,
S'il était de belles prisons;
Un climat assez agréable,
De petits bois assez mignons,
Un petit vin assez potable,
De petits concerts assez bons,
Un petit monde assez passable;
La Flèche pourrait être aimable,
S'il était de belles prisons.

Je n'en parle ainsi que d'après des relations qu'on m'en a faites. Jusqu'aujourd'hui cependant, il me paraît qu'il pleut de l'ennui à verse: mais je m'enveloppe de mon manteau philosophique, moyennant quoi je compte que ces orages ne me mouilleront pas. Or, finissons pourtant, le postillon va partir.

Le charmant, le divin[2], est-il enfin guéri?
Les grâces, l'enjoûment, les plaisirs, la tendresse,
A sa santé tout s'intéresse;
Car tout est malade avec lui.

Mille bonjours à tout le monde; des respects à ceux qui ne voudront pas d'amitié. J'attends une longue réponse: cotisez-vous tretous[3], et reconfortez un mort au monde, qui ne vit plus que dans les lettres de ses amis.

1. Cheval de Don Quichotte, type des mauvais chevaux.
2. Un des amis de Gresset, à qui on avait donné ces surnoms.
3. Locution familière pour dire *tous*.

# LEFRANC DE POMPIGNAN,

## NÉ EN 1709.

POMPIGNAN (Jean-Jacques Lefranc marquis de) issu d'une famille qui occupait un rang distingué dans la magistrature, naquit à Montauban, et y fut avocat-général et premier président de la Cour des aides. Une grande facilité et une imagination vive lui permirent de faire marcher de front le droit et les lettres. A 25 ans, il donna au public sa tragédie de *Didon*, dans laquelle il s'était efforcé d'imiter le style si pur de Racine. Le succès de cette tragédie révéla un poëte remarquable; ses *Poésies sacrées* et surtout ses *Odes* ajoutèrent à sa réputation, et lui ouvrirent les portes de l'Académie. Cet honneur devint l'occasion de chagrins qui empoisonnèrent sa vie. Il attaqua, dans son discours de réception, les philosophes, aux suffrages desquels il devait son élection; il blâma amèrement leurs doctrines, les accusa de saper le trône et la religion. Ce discours fit éclater contre lui une conspiration générale : on attaqua ses ouvrages avec acharnement, et l'on tenta de faire perdre à l'auteur l'estime publique, en répandant la calomnie sur sa vie. Pour mettre un terme à ces attaques violentes, Lefranc de Pompignan quitta Paris, et se retira dans sa terre, où il vécut occupé du bien-être de ses vassaux, et se livrant, pour ainsi dire, en secret à l'étude des lettres, comme s'il avait fait assez pour que la postérité le vengeât. Vers la fin de sa carrière il tomba dans un état de découragement et de mélancolie, à la suite duquel il devint fou.

Il mourut en 1784, à l'âge de 75 ans, laissant la réputation d'un homme de bien, d'un écrivain remarquable et d'un magistrat éclairé.

---

**Désespoir de Didon.**

Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux !

Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne;
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat, je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie, elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés !
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

(*Didon.*)

**David pleure la mort de Saül et de Jonathas.**

Considère tes disgrâces,
Peuple abandonné des cieux;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé.
Ces chefs long-temps invincibles,
Ces chefs si forts, si terribles,
Comment ont-ils succombé ?

Légions Israélites,
Dissimulez vos douleurs ;
Aux cruels Ascalonites
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins ;
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,
Gelboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi ;
Que dans tes flancs l'eau tarisse,
Que tout germe s'y flétrisse,
Que tout fruit sèche en sa fleur ;
Monument triste et durable
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La Mort attachait ses ailes
Aux flèches de Jonathas ;
Saül, des rois infidèles
Exterminait les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillants !
Que d'exploits sous de tels guides !
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillants.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.

Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël, pleurez :
Pleurez des maîtres si justes,
Qui, dans nos fêtes augustes,
Versaient leurs dons sur vos pas,
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornaient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire,
C'en est fait, ils ont vécu ;
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent ?
Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jesraël ?
Par des armes méprisées,
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël ?

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs : ô douleur mortelle
Pour ton ami malheureux !
O Jonathas, ô mon frère,
Je t'aimais comme une mère
Aime son unique enfant !
Avec toi notre courage
Disparaît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent.

*(Poésies sacrées.)*

**Souvenirs de la Captivité.**

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères ;
Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient ses eaux
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques ;
Chantez, et que vos conquérants
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah ! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire ?
Peut-on dans ces funestes lieux
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire ;

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie ;
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie ;

Rebelle aux efforts de mes doigts
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées !
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de son à mes tristes pensées !

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaü la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars ;
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines ;
Brûlez, abattez ces remparts
Et de leurs fondements dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers
Reine des nations, fille de Babylone !
La foudre gronde dans les airs ;
Le Seigneur n'est pas loin ; tremble, descends du trône !

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles ;
Et que sur la pierre écrasés
Tes enfants de leur sang arrosent tes murailles !

(*Poésies sacrées.*)

**La Mort de J.-B. Rousseau.**

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre, effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés ;
Le Thrace errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces moments de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi, le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines, dans sa course,
Etouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quel ennuis, quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau, dans nos climats,
Appela des jeux olympiques
Qui semblaient seuls fixer ses pas :
Par qui ta trompette éclatante,
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts ?
Des héros muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers ?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,

Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon :
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait !
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons :
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal ;
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

(*Odes.*)

# BERNARD,

## NÉ EN 1710.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH), né à Grenoble, fit ses études à Lyon chez les Jésuites avec assez de succès pour que ces pères voulussent l'attacher à leur ordre ; mais Bernard s'y refusa, vint à Paris et y composa ses premières poésies. De l'étude d'un notaire, il passa en Italie, où le maréchal de Coigny le fit son secrétaire, à la condition qu'il ne ferait plus de vers. En mourant, le maréchal le recommanda à son fils, qui lui procura la charge de secrétaire général des dragons.

Bernard alors dans une position assez heureuse pour se livrer à son goût pour la poésie et les plaisirs, fut recherché dans toutes les sociétés choisies, pour les grâces de son esprit et pour cette fleur d'urbanité qui caractérisait la bonne compagnie d'alors.

Bernard a composé *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès, *l'Art d'Aimer*, poëme en quatre chants, *Phrosine et Mélidore*, et de petites pièces qui sont, pour ainsi dire, les seuls de ses ouvrages qu'on lise aujourd'hui. Il n'avait pas d'ambition littéraire, et ne songea jamais à se présenter à l'Académie, où il eût pu être reçu. Il était grand mangeur, jouait volontiers, lisait peu ; en général son cœur et son esprit avaient peu besoin d'activité.

La nature de ses travaux et l'aménité de ses relations lui firent donner le nom de *Gentil Bernard*.

L'excès des plaisirs abrégea sa vie ; il n'avait que soixante-cinq ans quand il mourut, et il était déjà tombé en enfance.

---

### Épître sur l'Hiver.

De l'urne céleste
Le signe funeste

Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux ;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ces eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La Nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme ;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

# BERNIS,

## NÉ EN 1715.

BERNIS (François-Joachim-Pierre de), destiné à l'église dès l'enfance, fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice. Trop dissipé pour se faire aimer du sévère Couturier, supérieur de ce séminaire, il entra dans le chapitre de Lyon, et revint bientôt à Paris. La meilleure compagnie le rechercha. Ses grâces, son esprit, son enjouement, et la bonté de son âme le firent aimer de tout le monde : ses vers et ses poésies légères surtout le firent admettre dans les sociétés les plus brillantes. Mais le vieux cardinal de Fleury ne put approuver cet air de dissipation. Il lui dit de ne rien espérer de lui tant qu'il vivrait : « Monseigneur, j'attendrai », répondit de Bernis, et il continua de faire des vers.

Bernis acquit la bienveillance de la marquise de Pompadour par une chanson faite en son honneur. Elle lui fit donner l'ambassade de Venise.

Bernis, de retour à Versailles, y joua un assez grand rôle. Il eut beaucoup de part au traité de 1756 entre la France et l'Autriche contre la Prusse.

Nommé ensuite ministre des affaires étrangères, cardinal, puis disgracié, rappelé en 1764, nommé archevêque d'Albi, envoyé à Rome et chargé de défendre dans le conclave les intérêts de la France et de l'Espagne auprès du pape, il déploya beaucoup d'habileté et poursuivit activement la destruction de l'ordre des Jésuites. Il se fixa ensuite à Rome.

La fin de sa carrière fut pénible. La révolution lui ôta 400,000 livres de rente et le réduisit presque au dénuement. Il vécut alors d'une pension qu'on obtint pour lui de l'Espagne.

Il mourut à Rome en 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

### La Mode.

Une divinité volage
Nous anime et nous conduit tous;
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts :
Ainsi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaissants,
Regarde une troupe enfantine,
Qui, par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le savon domine
Forme des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs,
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs :
L'air, qui les enfle et les colore,
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le vert inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Éole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.
Français, connaissez votre image :
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez ; l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit :
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

**Fontenelle.**

Tes jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, cher Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de riants loisirs,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des moments;
La gloire, sur ses pas, fait périr ses amants,
Et la sagesse les conserve.
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers;
Mériter un grand nom; sentir qu'il est frivole;
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux;
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie;
Mépriser la faveur et consoler l'envie;
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux:
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.

(*Epître à Fontenelle.*)

**Description poétique du matin.**

Le feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir:
L'ombre diminue,
Et comme une nue

S'élève et s'enfuit;
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux satire,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre :
Mais, sourde à sa voix,
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.

. . . . . .

Mais déjà l'Aurore
Du feu de ses yeux
Embellit et dore
Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à ses côtés :
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour.
L'abeille agissante,
Fidèle au travail,
De la fleur naissante

Enlève l'émail,
Tandis que, moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose et le thym.

. . . . . .

Tandis qu'à pas lents
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère
La jeune bergère
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Éclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Écho qui sommeille
Au fond des déserts.
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

### Le Dieu de Spinosa.

Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant. Que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre et terrible,

Une fournaise ardente, un abîme enflammé.
Je crois voir l'univers en un corps transformé.
Dans ses moindres vaisseaux serpentent des fontaines,
Le profond Océan bouillonne dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs :
Sa tête touche aux cieux et ses pieds aux enfers.
Il paraît : la frayeur de mon âme s'empare :
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité,
Lorsqu'appuyant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence,
Je suis l'être complet et l'unique substance :
La matière et l'esprit en sont les attributs,
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres ;
Je suis le souverain de tous les autres maîtres.
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde. »

### Les Poëtes lyriques.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer ?
Non : plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré ;
Et là, devenu plus tranquille,

Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les poëtes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des dieux :
Aussi promptes que la pensée,
Leurs muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre et sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars ce fier Tyrtée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grâce,
Et chante Bellone et l'Amour.

Qu'entends-je ? les sons de la lyre
Font taire les sistres gaulois ;
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des lois.
J'aperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore et de Linus :
Quinaut, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paraît : Thèbes respire
Aux nouveaux accents d'Amphion :
Neptune, au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion :
David renaît ; l'Olympe s'ouvre ;
Dieu sur un trône se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse et se confonde :
Les cieux, les âges, et le monde,
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il serait grand si la satire
Avait moins aiguisé ses traits !
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridait son front sérieux !
Et si la main de la nature
Effaçait l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux !

La Motte a peu senti la flamme
Dont brûlaient ces chantres divers ;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers.
Plus philosophe que poëte,
Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle, il écrit :
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Faible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,

Le Français chérit la guitare
Que Sapho montait pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrède, Issé, les Éléments;
Et le dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous;
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato.
Homère est moins lu que Chapelle;
Et, si nous admirons Apelle,
Nous aimons Téniers et Vateau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles et les dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux cieux!
Né pour les arts, il les éclaire;
Et, maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits:
L'oiseau qui porte le tonnerre
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

# SAINT-LAMBERT,

## NÉ EN 1717.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de ) naquit à Vézelise (Lorraine), en 1717. Il dut à l'amitié et au patronage de Voltaire une grande partie de la réputation qu'il eut de son vivant ; mais la postérité, toujours équitable, n'a pas confirmé les jugements, ou plutôt les éloges de Voltaire. Son principal titre est le poëme des *Saisons*, composition médiocre dans son ensemble, mais qui renferme plusieurs épisodes écrits avec correction et élégance, quelquefois même avec une richesse de couleurs qui n'est pas d'un poëte ordinaire.

Des poésies légères qui ne manquent ni de charme ni d'harmonie, et des *Fables orientales* imitées de Sady, tels sont les titres littéraires de ce poëte.

La vie de Saint-Lambert a été tranquille et peu féconde en événements ; il l'a passée presque entièrement entre madame d'Houdetot et la poésie.

Il avait été de l'ancienne Académie ; il fut encore de l'Institut, lorsque celui-ci fut réorganisé par le Directoire à la fin de 1795.

Saint-Lambert entra à l'Académie en 1770, et mourut à Paris le 9 février 1804.

---

### La Vendange.

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjoûment,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore ;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos :
Ta liqueur inspira les muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir la patrie;
Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante.
Le charme des festins est le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.
Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;
Il chante leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leur voix répond des monts voisins:
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents:
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.

Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la journée.

(*Les Saisons.*)

### L'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés.
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre :
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
La nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés,
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés,
La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

(*Les Saisons.*)

# LEMIERRE,

## NÉ EN 1723.

LEMIERRE (ANTOINE-MARIN), né à Paris, fut nommé, en quittant le collége, secrétaire d'un fermier général, qui lui laissa le loisir de se livrer à son goût pour les lettres. Après avoir remporté plusieurs fois le prix de poésie à l'Académie française, il s'adonna au théâtre, et composa plusieurs pièces, dont quelques unes, comme *Hypermnestre*, *Guillaume Tell* et la *Veuve du Malabar*, continuent à faire partie du répertoire.

Lemierre a écrit deux poëmes didactiques, les *Fastes*, ou les *Usages de l'année*, et la *Peinture*, en trois chants. Le meilleur de ses ouvrages est sans contredit ce dernier, où, s'appuyant sur le poëme latin de l'abbé de Marsy, il a fait un ouvrage recommandable, et écrit en vers *meilleurs qu'à lui n'appartient*, dit La Harpe.

On lui doit aussi des poésies légères et fugitives, parmi lesquelles il y en a qui méritent d'être lues.

Lemierre est un poëte qui ne manque ni de verve, ni d'un certain talent; mais qui est presque toujours dur, sec, incorrect et dépourvu de goût.

Il fut reçu à l'Académie française en 1784, et mourut à Saint-Germain-en-Laye, en juillet 1793.

---

### Invocation au Soleil.

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons, par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette sève de feu qui nourrit la nature!

Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit de lumière inondé ;
Le mouvement renaît, les distances, l'espace ;
Tu te lèves, tout luit ; tu nous fuis, tout s'efface ;
Le poëte sans toi fait entendre ses vers,
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs :
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la couleur, auteur de la lumière,
Sans les jets éclatants de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

*(La Peinture.)*

### Le Jour des Morts.

Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés ?
Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents !
Qu'est-ce que chaque race ? une ombre après une ombre.
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre.
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie, ô Temps, se dérobe à tes coups.

Mortel, jusques aux cieux élève ta prière ;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière
Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os ;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos ;
Et l'âme, qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

(*Les Fastes.*)

### Le Clair de lune.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître ;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux ;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée ;
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux.
Des différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

(*Les Fastes.*)

### L'Origine de la Flûte.

L'Arcadie, autrefois si riche en ses campagnes,
Vit une hamadryade errer sur ses montagnes ;

Syrinx était son nom : la beauté de ses traits
Des Nymphes d'alentour effaçait les attraits :
Belle, mais inhumaine, elle avait, par la fuite,
Du Faune et du Satyre éludé la poursuite :
O Diane ! elle avait ta grâce enchanteresse,
Ta démarche, ton air et ta chaste rudesse :
On la prendrait pour toi, si son arc était d'or,
Et souvent toutefois on s'y trompait encor.
Le dieu Pan l'aperçoit, il descend des montagnes :
« En beauté, lui dit-il, vous passez vos compagnes ;
Je suis dieu, je vous aime, et le Ciel m'est témoin... »
A peine a-t-il parlé, la nymphe est déjà loin :
Vers les bords du Ladon elle fuyait craintive ;
Son amant la poursuit et l'atteint sur la rive.
Ciel ! comment échapper ? La voilà, dans ce lieu,
Entre les eaux du fleuve et les transports du dieu.
« Nymphes, à mon secours ! » de loin s'écria-t-elle ;
Elle trembla, pâlit, et n'en fut que plus belle.
Diane la transforme ; et Pan, qui sous les eaux
Courait pour l'embrasser, embrasse des roseaux.
Il se plaint, il gémit ; mais, tandis qu'il soupire,
Les airs furent émus par un léger zéphyre,
Et tout-à-coup du creux des roseaux frémissants
Il entendit sortir je ne sais quels accents.
De quel étonnement son âme fut atteinte !
C'était l'air dans les joncs qui répétait sa plainte.
« Ingrat objet, dit-il, qui dédaignais ma foi,
Ta forme a disparu, tu ne peux être à moi ;
Mais je veux qu'à jamais, malgré mon sort funeste,
A l'aide de ces joncs quelque entretien nous reste. »
Il dit, et dans l'instant il coupe des roseaux,
Ouvre à l'air un passage en ces divers tuyaux,
Les presse de sa lèvre, et des sons qu'il en tire
Naissent les doux accents que la flûte soupire.
Ainsi la fable a su, par un emblême heureux,
De l'amour et des arts nous découvrir les nœuds.

### L'Utilité des Découvertes.

Croire tout découvert est une erreur profonde ;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.
Souvent, sans nous, le temps; quelquefois le hasard,
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art.
Mais plus d'un germe heureux demeure oisif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore.
Le génie est ce feu, créer est son destin ;
L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain.

### Vers sur une Montre.

Autour de l'émail circulaire,
Lorsque mon œil ne considère
Que l'invisible mouvement
De l'aiguille qui seulement
Sous la convexité d'un verre
Nous marque l'heure et le moment,
A leur insensible passage,
Je me dis : « Le temps et l'ennui
Se sont mis ensemble en voyage;
Je n'aurai jamais le courage
D'aller d'un pas si ralenti
Au terme ordinaire de l'âge. »
Mais quand je jette un œil plus sage
Sur cette autre aiguille qui court
Rapidement dans sa carrière,
Je vois trop de ma vie entière,
Hélas! combien l'espace est court;
Je lui crie : « Ah! cruelle, arrête;
Tu vas faner le peu de fleurs
Dont la main des jeunes erreurs
Voulait encor parer ma tête; »
Mais elle fuit, c'est là sa loi :

Le temps, le temps trop inflexible,
Dont elle est l'image visible,
Emporte au loin ma plainte et moi.
A cette aiguille fugitive
Je dois du moins la flamme active
Dont elle anime mes instants,
Par sa vitesse qui me frappe
Je sens bien mieux le prix du temps :
Plus il vole, moins il m'échappe.

# LEBRUN,

## NÉ EN 1729.

LEBRUN (Ponce-Denis Ecouchard) naquit à Paris en 1729. Ses dispositions poétiques se révélèrent de très bonne heure, et ses premières odes furent accueillies du public avec une faveur marquée. Le prince de Conti se l'attacha en qualité de secrétaire de ses commandements; mais ce qui fut plus heureux pour Lebrun, c'est l'intérêt qu'il inspira à Louis Racine, qui ne lui épargna ni les avis ni les encouragements. A vingt-six ans il s'était déjà placé au premier rang parmi nos poëtes lyriques. Des malheurs domestiques le forcèrent d'abandonner le poëme de la *Nature* et celui des *Veillées du Parnasse* auxquels il travaillait depuis long-temps. Lebrun a excellé dans les épigrammes; il en a fait une quantité prodigieuse dont la plupart méritent d'être retenues. Il était entré un des premiers à l'Institut, lors de sa formation, et mourut à Paris le 2 septembre 1807.

---

### Le vaisseau le Vengeur.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poëte lyrique,
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,

Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants ;
Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelants.

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours ;
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté :
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr :
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous sa fureur étincelle :
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros ;
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs !... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux ;
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants :
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la Liberté ! »

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire
Étouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre :
Siècles ! il planera sur vous.

Et vous ! héros de Salamine
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

(*Odes.*)

### A Buffon, contre ses détracteurs.

Buffon, laisse gronder l'envie ;
C'est l'hommage de sa terreur.
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiège un orage,
Se rit de l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards ?
Non, non, tu dois payer ta gloire ;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours :
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants :
Le génie est le dieu des âges ;
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire, autour de sa lyre,
Lui peint les siècles assemblés ;
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés.

Eût-il sans ce tableau magique,
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente Volupté ?
Eût-il dédaigné les richesses?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillants appas?
Et, par une étude incertaine,
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?

Ainsi, l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amants des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs ;
Leur plus long règne est d'une aurore :
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,

Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens !
Malheur au mortel qu'on renomme !
Vivant, nous blessons le grand homme ;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante ;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil ;
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

(Odes.)

**Lebrun se promet l'immortalité.**

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument

Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les siècles l'essaîraient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardi que les pyramides,
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée ?
Rien qu'un néant ambitieux :
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'ami d'Éphestion :
Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.
Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour ;
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour.

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.

Mon âme jamais ne sommeille :
Elle est cette flamme qui veille
Au sanctuaire de Vesta ;
Et mon génie est comme Alcide
Qui se livre au bûcher avide,
Pour renaître au sommet d'Œta.[1]

Non, non : je ne dois point descendre
Au noir empire de la mort :
Amis ! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort,
Laissez un deuil pusillanime ;
Croyez-en le dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui, jusqu'au temple de Mémoire,
Me fraie un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles ! vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

(*Odes.*)

# THOMAS,

## NÉ EN 1732.

Nous avons fait connaître Thomas comme prosateur; considérons-le ici comme poëte. Il avait en 1756 publié des réflexions historiques et littéraires sur le poëme de la *Religion naturelle* de Voltaire. Dans cette critique modérée, il dit son sentiment sans aigreur, mais sans flatterie; et comme il était sincèrement chrétien, il défendit la religion avec force, mais sans fanatisme.

Voltaire, toujours irritable quand on ne l'admirait pas, et si habile surtout à trouver l'endroit vulnérable de ses adversaires, imagina le mot piquant de *Galithomas* pour caractériser le style de Thomas. Sur quoi était fondée cette critique? Sur le mélange des termes scientifiques joint à l'entassement des pensées, et sur ce que l'expression ordinairement noble et pompeuse tombe quelquefois dans l'enflure et la roideur.

Malgré ce défaut, les poésies de Thomas méritent d'être lues; quelques unes sont très belles, en particulier son ode *Sur le temps*, qui a été jugée trop sévèrement par La Harpe. Il y a aussi dans son *Épître au peuple*, dans son poëme sur la *Mort de Jumonville*, dans ses *Poésies légères* et dans sa *Pétréide*, ouvrage posthume généralement déclamatoire, de quoi faire un choix très intéressant.

---

### L'Histoire.

Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une déesse austère:
Par sa voix appelés, renaissant tour à tour,
Tous les siècles rangés venaient former sa cour.
Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encore épouvantaient la terre;

Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînaient au bruit des armes et des fers.
D'autres semblaient plus doux ; déjà leurs traits moins sombres
D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres.
Quelques uns de rayons semblaient étincelants.
Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs
Remontait en arrière aux jours de sa jeunesse.
Il déroulait encore aux yeux de la déesse
Le long cercle des ans mesurés par ses pas.
Les races qu'il fit naître et rendit au trépas,
En sortent à sa voix ; chaque peuple respire ;
Les tombeaux sont déserts ; la mort n'a plus d'empire.
Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnaissant
Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée
S'élevait comme une ombre auguste et désolée ;
De ses lambeaux sanglants elle essuyait ses pleurs ;
Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.
L'histoire présidait à ces pompeux spectacles,
La balance à la main, prononçait ses oracles,
Et de la vérité l'inflexible burin
Les gravait aussitôt sur les tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,
De la postérité l'image auguste et sainte,
Répétait ces accents dont le long souvenir
Allait rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeaient deux immortalités :
L'une de Némésis a les traits redoutés ;
Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,
Sur les grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.

Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant génie,
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissants hommages.

(*Pétréide.*)

### Ode sur le Temps.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O temps ! être inconnu, que l'âme seule embrasse
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos, tout-à-coup, les portes s'ébranlèrent :
Des soleils allumés les feux étincelèrent :
Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement : « Du temps sois la mesure. »
Il dit à la Nature :
« Le temps sera pour vous, l'Éternité pour moi. »

Dieu ! telle est ton essence. Oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages,
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant, aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse et me poursuit:
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue;
Et mon âme éperdue,
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images:
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées;
Partout, les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance.
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sappe les fondements;
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler: hâtez-vous de paraître;
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée,
D'une marche assurée;
J'enchaîne le présent, je vois dans l'avenir.

Le soleil, épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire;
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un faible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites :
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
Toi seul, tu le connais; tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore :
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain, frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce signe rapide épouvante vos sens;
A ce bruit tout à coup mon âme se réveille;
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre!
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau?
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort, et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance;
L'autre engage, à prix d'or, sa vénale existence;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du temps qui l'importune;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée.
L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée :
C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
Cultivez la sagesse ; apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même ;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais, un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ;
Si mon cœur par mes sens devait être amolli ;
O temps ! je te dirais : « Préviens ma dernière heure :
Hâte-toi, que je meure !
J'aime mieux n'être pas que de vivre avili. »

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent, de mes écrits, passer dans quelques âmes ;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs :

« O temps ! suspends ton vol, respecte ma jeunesse !
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour !
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes,
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour ! »

# COLARDEAU,

## NÉ EN 1732.

COLARDEAU (CHARLES-PIERRE), né à Janville en Beauce, fit ses études en province. Son oncle l'envoya à Paris faire son cours de philosophie, puis le plaça chez un procureur. Les querelles du parlement ayant mis Colardeau dans le cas de retourner chez lui, les loisirs de la campagne l'engagèrent à cultiver la poésie. Il fit alors ses tragédies d'*Astarbé*, tirée de Télémaque, et de *Caliste*, imitée du poëte anglais Rowe. Elles tombèrent toutes les deux. Colardeau n'avait aucune des qualités qui font le poëte tragique. Mais les poëmes où il put développer sans action ni dialogue quelques sentiments intérieurs, eurent plus de succès. L'*Épître d'Héloïse à Abeilard* lui fit une réputation qui s'est maintenue jusqu'à nous. C'est la première héroïde qui ait réussi en français.

Il y a aussi dans ses autres poëmes des morceaux de choix très remarquables.

La santé de Colardeau avait toujours été très faible. Il mourut âgé de quarante ans à peine, la veille du jour où l'on devait le recevoir à l'Académie.

—

### L'Homme créé par Prométhée.

Des Titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
Voulut de monts en monts escalader les cieux;
Mais Jupiter, armé des flèches du tonnerre,
Renversa sous ses coups les enfants de la terre.
Des rochers de l'Etna l'un d'eux est écrasé;
Un autre, sous le poids du Vésuve embrasé,

Ébranle avec efforts les murs de Parthénope;
Un autre ici mugit sous l'antre du Cyclope;
Et les plus criminels sont, au fond des enfers,
De la voûte du monde étouffés et couverts.
A leur affreux supplice échappa Prométhée :
Il frémit en voyant la terre inhabitée,
Et ses fils malheureux, à jamais engloutis,
Replongés dans les flancs dont ils étaient sortis.
Mais à s'humilier rien ne peut le résoudre;
Il relève son front sillonné par la foudre :
« Des dieux qui m'ont vaincu soyons encor l'égal,
Dit-il; dût mon orgueil me devenir fatal,
De ces dieux détestés bravons la tyrannie.
Sans le feu de l'audace il n'est point de génie;
Osons tout : repeuplons ce globe désolé. »
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile;
Du sang prêt à couler il creuse les canaux;
De la fibre mobile il unit les faisceaux;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose;
Des mouvements divers il assure la cause.
Au buste assujetti le bras s'étend soudain;
Les doigts, en s'allongeant, vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre
Sur sa double colonne a pris son équilibre :
Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte;
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle.
Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.

Le teint prend son éclat; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déjà séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure est métamorphosée;
Ainsi par le Titan le limon préparé
En organes divers se transforme a son gré.
Lorsque sa main traça ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlants des passions humaines,
Il prit des animaux les diverses humeurs :
L'homme a tous leurs instincts, et trop souvent leurs mœurs.
Du tissu de la peau l'enveloppe légère
Du jeu de ces ressorts nous voila le mystère :
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.
Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
Le Titan, du limon qui lui restait encore,
Pétrit les doux appas dont il orna Pandore [1] :
Pandore, être enchanteur d'après l'homme imité :
Être semblable à l'homme, avec lui contrasté;
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle.
C'est en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle;
Chaque trait s'affaiblit dans ses traits répété:
Il a bien plus de charme, et moins de majesté.
La mollesse toujours accompagne la grâce :
La fierté disparaît, la douceur la remplace.
Figurez-vous enfin deux êtres opposés,
Pareils et différents, unis et divisés;
L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre sensibles,
Rapprochés en secret par des nœuds invisibles;
Amis, amants, époux, et rivaux à la fois,
Confondant leurs plaisirs, se disputant leurs droits;
Société bizarre, et pourtant assortie,

1. Il y a ici une erreur que Colardeau a peut-être laissée exprès. Selon la *Mythologie*, ce n'est pas Prométhée, c'est Vulcain qui a formé Pandore; les Dieux l'ont ensuite douée de tous ses appas.

Où, sans nuire à l'accord, règne l'antipathie.
Tel est le couple humain, fier, jaloux, mais heureux.
L'art n'obtenait encor qu'un triomphe douteux :
L'automate est formé; mais ce groupe immobile
N'est qu'une vaine image et qu'une froide argile.
Le souffle de la vie est le bienfait des dieux ;
Prométhée osera, dans le palais des cieux,
Ravir aux immortels ce noble privilége.
Rien ne peut ralentir son essor sacrilége :
Il traverse des airs le fluide azuré,
Au foyer du soleil saisit le feu sacré,
S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
Y revoit son ouvrage, et l'anime et l'embrase :
Le céleste rayon pénètre par degrés :
Déja le sang circule en ruisseaux colorés,
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire;
Le cœur bat ; tout se meut, et le couple respire.
O puissance ! ô prodige ! ô fortuné moment !
De ces êtres nouveaux quel fut l'étonnement !
Inondés tout à coup d'un torrent de lumière,
Ils ouvrirent à peine une faible paupière ;
Et leur premier regard, confus, embarrassé,
Sur eux-mêmes resta timidement baissé.

*(Les Hommes de Prométhée.)*

**La Maison de Duhamel.**

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson ;
Dans tes jardins, partout, je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé [1] :
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide [2].

1. La boussole. 2. Le baromètre.

Ici, par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré [1];
Là, du haut de ses toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre [2].
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau [3];
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle :
Et plus haut, je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr [4].

(*Epître à Duhamel.*)

1. Le thermomètre.
2. Le paratonnerre.
3. L'alambic.
4. Le cadran solaire.

# MALFILATRE,

## NÉ EN 1733.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS) naquit à Caen le 8 octobre 1733. En sortant du collége, il concourut pour les prix de poésie proposés par l'Académie de Rouen, qui lui décerna quatre fois la couronne. Le succès immense qu'obtint son ode intitulée *Le soleil fixe au milieu des planètes*, le détermina à quitter la province. A son arrivée à Paris, un libraire nommé Lacombe s'établit son protecteur et devint bientôt son ami : ce fut lui qui conseilla à Malfilâtre de traduire Virgile. Cette entreprise ne fut pas heureuse, mais le livre se vendit, grâce au zèle et à l'activité du libraire. A la mort de Lacombe, survenue peu de temps après, Malfilâtre se trouva dans la plus grande détresse; la misère en peu de temps épuisa ses forces. Pour échapper à ses créanciers, il se retira à Chaillot sous le nom de La Forêt; il espérait pouvoir y corriger en paix son poëme de *Narcisse*, mais la mort le surprit au milieu de ce travail. Quelque imparfait que soit resté son poëme, on y reconnaît cependant l'œuvre d'un grand poëte, et la touche ferme, élégante et pure d'un écrivain appelé à prendre rang parmi les auteurs du premier ordre.

Malfilâtre mourut le 6 mars 1767.

---

### Les deux Serpents.

A cet autel de gazon et de fleurs,
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prête à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,

Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissant loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes
Rouges de sang se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux,
Les deux dragons ne laissent point de trêve;
Sa voix, perdue en longs gémissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,

Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

*(Narcisse.)*

**Le Soleil fixe au milieu des planètes.**

L'homme a dit : « Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi :
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le soleil se lève ;
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers. »

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,

De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix !
Où suis-je ? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois ?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers ;
Et dans l'enceinte qu'elle embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel [1].
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants [2] ;
Sans cesse une force contraire,

1. C'est le système de Copernic ou le vrai système du monde.

2. C'est ici le système des tourbillons de Descartes.

De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit : Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther [1].

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présents.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

1. A cette époque Saturne était la planète la plus éloignée du soleil. Uranus n'a été découvert qu'en 1780 par Herschell.

## ALLUSION [1].

Du ciel, auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés des vapeurs sombres,
Toujours errants parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté :
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

### Chant de l'Exilé.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs ;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

« Chantez, disaient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois. »

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants?

1. C'était une règle que les odes présentées à l'Académie de Rouen pour le prix de poésie, et qu'on appelait *Palinots*, se terminassent par une allusion à la Sainte-Vierge.

O cité sainte ! ô ma patrie!
Chère Jérusalem dont je suis exilé !
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé ;

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais !
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais !

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Édom insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfants.

« Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs de carnage fumants ;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondements. »

Ah ! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers !
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourments que nous avons soufferts !

Objets des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leur toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés [1] !

1. On reconnaît ici une nouvelle traduction du psaume *super flumina Babylonis*. Comparez à cette imitation celle de Lefranc de Pompignan, p. 274, et celle de Garnier, p. 36.

# DUCIS,

## NÉ EN 1733.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Versailles le 14 août 1733. Il avait trente ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélise*, sa première tragédie. Cet ouvrage n'annonçait pas le talent dont il fit preuve dans la suite. Ducis s'éleva en effet jusqu'à la hauteur de la véritable tragédie dans un grand nombre de scènes d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth* et d'*Othello*, pièces imitées de Shakspeare; *OEdipe chez Admète*, tragédie imitée de Sophocle, est remarquable surtout par la manière large et profonde dont le poëte français a tracé le personnage d'OEdipe. Ducis a donné une tragédie pleine d'intérêt et qui lui appartient tout entière; c'est *Abufar, ou la Famille arabe.* Il a publié des poésies fugitives pleines de grâce et de naïveté, et qui toutes portent l'empreinte d'une âme forte et indépendante.

Thomas, son ami, l'appelait le *Bridaine de la tragédie.*

Ducis, qui avait succédé, comme membre de l'Académie française, à Voltaire, mourut à Versailles dans les premiers jours de janvier 1815.

---

### Songe d'Hamlet.

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père;
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde :
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.

Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse ?
— « O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;
Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
Aux profanes mortels doivent être invisibles.
Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien.
Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau.
. . . . . .
. . — Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible
Confident des tombeaux viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu ?
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu ?
— « O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre.
On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
Ta mère, qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
Osa me présenter un poison parricide;
L'infâme Claudius, du crime instigateur,
Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Je m'éveille à ces mots : hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite;
Le spectre à mes côtés semblait presser ma fuite,

Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

(*Hamlet.*)

**Monologue d'Hamlet.**

Quoi ! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger !
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer !....
S'ils étaient innocents !.... Non, l'ombre de mon père,
Exprès pour m'égarer n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant par lui-même enfanté !....
Si mes sens m'abusaient !.... si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente !...
Je ne sais que résoudre : immobile et troublé,
C'est souffrir trop longtemps de mon doute accablé,
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh ! qu'offre donc la mort à mon âme abattue ?
Un asile assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons ! que craindre encor quand on a cessé d'être ?
La mort, c'est le sommeil... c'est le réveil peut-être !
Peut-être... Ah ! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté :
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir ?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage, et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient, dans le tombeau,
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible, agité sur les flots de la vie !

Mais il craint dans ses maux, au-delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage !
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.

(*Hamlet.*)

### Vision de Macbeth.

C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes..... Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »
. . . . . Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.

Si loin du trône encor, comment y parvenir!
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin, dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

(*Macbeth.*)

**A mon petit logis.**

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi!
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous, vous voilà, je vous voi;
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi!

(*Poésies diverses.*)

# DORAT,

## NÉ EN 1734.

DORAT (Claude-Joseph), né à Paris d'un auditeur des comptes originaire du Limousin, descendait de Jean Dorat, poëte grec, latin et français, qui vivait sous Charles IX, et contribua à rétablir l'étude de la langue grecque en France. Dorat fit de bonnes études au collége du Cardinal Lemoine. On voulait en faire un magistrat. Il préféra la vie militaire, et se fit mousquetaire; il quitta bientôt les armes pour la littérature. Là, il poursuivit toutes les gloires et tous les plaisirs à la fois, menant de front plusieurs intrigues et la composition de divers ouvrages, poëmes, comédies, tragédies, œuvres légères. En éparpillant ainsi un génie assez vif, mais peu profond, Dorat abrégea ses jours et ne fit rien de durable. On peut cependant trouver chez lui beaucoup de morceaux intéressants.

Il mourut en 1780.

—

**Mademoiselle Dumesnil et mademoiselle Clairon.**

Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modèles.
Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante Le Couvreur, avait tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et, foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème :
Dumesnil est son nom : l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur.
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne, et, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyants de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvements déployés avec grâce :
Accents, gestes, silence, elle a tout combiné ;
Le spectateur admire et n'est point entraîné ;
De sa sublime émule elle n'a point la flamme ;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'âme.
Quel auguste maintien, quelle noble fierté !
Tout, jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.
Vous devez avec soin consulter l'une et l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître est surtout votre cœur.

(*La Déclamation.*)

**Les Acteurs et les Chanteurs à l'Opéra.**

Quand Roland déracine en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornements des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point ce modèle et l'acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache ;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache,
Et dont le faible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse avec fracas des arbres de carton.
En vain son œil menace et sa main est armée,
Je cherche le héros, et je ris du Pygmée.
Par la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.
Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de nos voix peut vous servir de guide.
Des sons frêles et doux seraient choquants et faux,
Dans la bouche du dieu qui gourmande les flots.
Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes ;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.

Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'apaisent point avec des ports de voix,
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verrait, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venait, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fausset les arrêts du destin.

**Épître à M. de Voltaire, sur son habitude de répondre par des compliments exagérés à tous ceux qui lui écrivent.**

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques sots
Sous les verges de la satire,
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France ;
De la scène ils sont l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance ;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique et d'éloquence,
On les attaque vainement ;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et La Beaumelle et Maupertuis ;
Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant soit peu de vaine gloire ;
Je n'ai pas de peine à le croire,
Et ce n'est pas un grand péché.

Mais, dis-moi, par quelle indulgence
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets ?

Et dont l'Apollon, à grands frais,
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'est si risible
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité :
Ils font, plaignant sa barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
Bardus paraît, et pour stupide
D'une voix il est proclamé ;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.
Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs ;
Non à cette pluie abondante,
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie et la détruit.
Toujours jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée ;
Et t'y soudoyer des prôneurs.
Mais crains du moins leur maladresse ;

Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse.
Croirais-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta *Prude* obstinément,
Et vanter intrépidement
*Samson*, tes *Odes* et *Pandore?*
Converse avec les Diderots,
Les d'Alembert et les Duclos.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'essaim bruyant
De ces insectes éphémères,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlants,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnants,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.
Adieu : de ce vain badinage
Ne va point te formaliser :
Un fou peut-il blesser un sage,
En ne voulant que l'amuser?
Ne cherche pas qui je puis être :
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talents.
Sous le voile qui m'enveloppe,
J'osai rire quelques instants,
Et je vais pleurer à *Mérope*.

### L'Esprit du Peuple.

Deux citoyens haranguaient sur la place,
Montés chacun sur un tréteau.
L'un vend force poisons, distillés dans une eau
Limpide à l'œil; mais il parle avec grâce;
Son habit est doré, son équipage est beau;
Il attroupe la populace.
L'autre, ami des humains, jaloux de leur bonheur,
Pour rien débite un antidote :
Mais il est simple, brusque et mauvais orateur,
On s'en moque, on le fuit comme un fou qui radote,
Et l'on court à l'empoisonneur.
Amis, n'est-ce point là l'image
De ce qu'on voit chez les pauvres mortels ?
On siffle, on délaisse le sage;
Le charlatan a des autels.

### Les Moineaux et le Temple.

En réparant un temple antique,
On en fit déloger des milliers de moineaux;
Mais dès qu'il fut bien magnifique,
Bien réparé, voilà mes étourneaux,
Qui s'en reviennent de plus belle.
Vain espoir ! les dômes sacrés
N'offrent pas à nos effarés,
De quoi loger une hirondelle.
Las ! tous les trous étaient murés !
S'écrie l'essaim bourdonnant.
A quoi cet édifice immense
Pourra-t-il servir maintenant ?

# DELILLE,

NÉ EN 1738.

DELILLE (JACQUES) naquit à Aigue-Perse (Auvergne), le 22 juin 1738. Après avoir fait de brillantes études à Paris, il fut obligé d'accepter les modestes fonctions de maître élémentaire au collége de Beauvais, puis il passa en qualité de professeur d'humanités au collége d'Amiens. C'est dans cette ville qu'il commença la traduction des *Géorgiques*. Nommé professeur à Paris au collége de la Marche, il y acheva cet ouvrage, dont la publication fut une sorte d'événement littéraire. Voltaire, frappé d'étonnement et d'admiration, écrivit aussitôt à l'Académie pour l'engager à réunir ses suffrages sur un poëte qui s'annonçait par un début si éclatant. *Les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les Trois Règnes*, *la Pitié*, poëmes descriptifs dans lesquels Delille a déployé tout le luxe des formes et des images poétiques, ont été moins favorablement accueillis d'abord. En rendant pleine justice au talent du poëte, en louant les beautés de détails, la critique a dû signaler les défauts graves qui tiennent au plan général et résultent de la manière de procéder de l'auteur, lequel subordonnait toujours l'ensemble aux détails, et s'occupait avec moins de soin de composer un tout harmonieux, que d'inventer des épisodes qui lui fournissent l'occasion de déployer ses riches qualités poétiques. Les belles traductions du *Paradis perdu* de Milton, de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et de l'*Énéide* de Virgile, sont, avec *les Géorgiques* et *l'Imagination*, les plus beaux titres de gloire de cet écrivain.

Delille, qui avait succédé à La Condamine comme membre de l'Académie française, mourut à Paris le 2 mai 1813.

---

### Dieu.

Vois l'univers en grand : il forme un tout immense ;
Son corps c'est la nature, et son âme c'est Dieu.

Dieu partout différent et le même en tout lieu,
Infini dans les cieux, infini sur la terre,
Il brille dans l'éclair, parle dans le tonnerre;
Il luit dans le soleil, rafraîchit dans les vents,
Échauffe dans l'été, fleurit dans le printemps,
Remplit tout l'univers sans occuper de place,
Produit sans qu'il s'épuise, agit sans qu'il se lasse;
Sans jamais s'appauvrir, il verse ses trésors;
Il inspire mon âme, organise mon corps.
Aussi grand dans un ver qu'en son plus noble ouvrage,
Dans l'instinct de l'enfant que dans l'esprit du sage,
Dans les faibles mortels de maux environnés,
Que dans les esprits purs de splendeur couronnés,
Dans le moindre cheveu que dans l'âme elle-même.
Anéanti devant sa majesté suprême,
Nul n'est faible ni fort, nul n'est grand ni petit;
Il joint tout, remplit tout; tout en lui s'engloutit.
Telle de l'Océan l'immensité profonde
D'un fleuve ou d'un ruisseau ne distingue point l'onde.

(*Trad. de l'Essai sur l'homme.*

**La Mort.**

Mais c'est la mort surtout dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit commence un autre monde;
Et du tombeau, qui s'ouvre à sa fragilité,

Part le premier rayon de l'immortalité ;
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots ;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée,
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère ;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel ;
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie, et joue avec la mort ;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres ;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir ;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle ;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don ;
De ses ennemis même emporte le pardon ;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

(*Les Trois Règnes.*)

### Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare et se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble :
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,

Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisaient à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre...
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle :
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,

Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour ;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(*L'Imagination.*)

### Les Jardins de Versailles et de Marly.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter les obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,

En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes,
Et dans l'air, s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu :
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un Dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

(*Les Jardins.*)

### Le Café.

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène,
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,

Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone, et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée ;
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

(*Les Trois Règnes.*)

**Soirée d'hiver.**

Le ciel devient-il sombre, eh bien ! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon :
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrégent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur son damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs et le plein et le vide ;
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore ;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire :
Long-temps des camps rivaux le succès est égal ;

Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.
Ailleurs c'est le piquet des graves douairières,
Le loto du grand-oncle, et le whist des grands-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.

. . . . . .

Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et comme son bouchon fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire,
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu;
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit : on se remet de la triste lecture;
On tourne un madrigal, on conte une aventure :
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.

(*L'Homme des champs.*)

### Le Coin du Feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde :
Il fixe doucement notre humeur vagabonde,
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie;
Auprès de nos foyers notre âme recueillie

Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher ;
Oui, l'instinct social est l'enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance et les aimables jeux :
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie ;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès.
Cet autre ses amours ; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence ;
Le foyer du talent est aussi le berceau ;
Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille...
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrégent la soirée et prolongent la veille ?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,

Qui, toujours arrivant et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue ;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets ;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune ;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice :
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles ;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimats qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante,
Hé bien ! pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne,
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,

Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination, de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer !
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie;
Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon ?
Bordait-il le ruisseau ? parait-il le vallon ?
Peut-être il embellit la colline que j'aime:
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit:
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

(*Les Trois Règnes.*)

### L'Arioste.

De tableaux sérieux quelquefois rembrunie ,
L'Imagination , pour égayer sa cour ,
Permet aux Ris légers d'y paraître à leur tour.
Un jour que de l'Ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques ,
D'insipides sonnets , d'odes sans majesté ,
De poëmes sans art , de chansons sans gaîté ,
Pour bannir les langueurs de la mélancolie ,
La déesse appela le Goût et la Folie ,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste naquit : autour de son berceau ,
Tous ces légers esprits , sujets brillants des fées ,
Sur un char de saphir , des plumes pour trophées ,
Leurs cercles, leurs anneaux , et leur baguette en main ,
Au son de la guitare , au bruit du tambourin ,
Accoururent en foule , et , fêtant sa naissance ,
De combats , de démons bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet , sous mille aspects divers ,
Et sous mille couleurs , lui montre l'univers.
Raison , gaîté , folie, en lui tout est extrême ;
Il se rit de son art , du lecteur , de lui-même ;
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain ;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main ,
Le renoue aussitôt , part , s'élève , s'abaisse.
Ainsi , d'un vol agile essayant la souplesse ,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor ,
S'élève , redescend , et se relève encor ,
S'abat sur une fleur , se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne ;
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants , de combats , de fantômes , d'esprits ;
Qui , dans le même instant , désire , espère , tremble ,
S'arrête , s'adoucit , pleure et rit tout ensemble.

(*L'Imagination.*)

### Plaintes de Milton.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du très haut rayon co-éternel
(Si te nommer ainsi n'outrage pas le ciel),
Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière,
Et comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur le monde naissant.
Trop long-temps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errants parcouru les ténèbres;
De leur voûte brûlante, à leurs antres sans fonds,
J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaigne le luth qui charma le Rhodope.
Grâce aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi;
Pour les faibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare:
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie;
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie:
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit.
Tu ne visites plus ma débile prunelle;
Pourtant des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,

Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous surtout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous les fleurs, les couvres de verdure!
Souvent aussi (des maux trop funestes rapports!)
J'évoque ces mortels, fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire,
O vieux Tiresias, Homère, Thamiris!
Ainsi, de mille objets en silence nourris,
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde.
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur sans efforts se repeint dans mes vers.
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi.
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses;
Mes printemps sont sans grâce et mes étés sans roses;
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, le rayon du matin,
Et les yeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.

. . . . . .

La nuit engloutit tout. Eh bien! fille des cieux,
Éclaire ma raison à défaut de mes yeux,
Épure tout en moi par ta céleste flamme,
Mets tes yeux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon âme,
Et fais que je dévoile en mes vers solennels
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.

(*Paradis perdu.*)

### L'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède ;
L'éternité qui s'avance est à toi. »

Ah ! que dis-je ? écartons ce profane langage.
L'éternité n'admet point de partage :
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée ;
Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur ;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle !
Eh ! qui peut mieux enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux ?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux !

Que semble à ses regards l'ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants, dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité.
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité ?...

Silence, êtres mortels ! vaines grandeurs, silence !
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,

Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.
Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté,
A l'aspect du néant se rejette en arrière?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité?

Non, ce n'est point un vain système,
C'est un instinct profond vainement combattu,
Et sans doute l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité
Propice au bon, et terrible au coupable,
Du temps qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.
Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous ! vous êtes immortels.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur ?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur ?

Ainsi quand tout fléchit dans l'empire du monde
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon. . .
Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel :
Il dit au tyran : Je suis libre ;
Au trépas : Je suis immortel.
Allez, portez dans l'urne sépulcrale,
Où l'attendaient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.

(*Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme.*)

# LA HARPE,

NÉ EN 1739.

(*Voir, pour la Notice, le Volume I^er^*, page 388.)

—

### La Poésie descriptive.

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit les beautés naturelles ;
Et de cet art, qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillants modèles.
Des muses et des champs amants vrais et fidèles,
Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson [1], le rival de Virgile [2],
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux,
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
C'est peu de crayonner ; il faut, il faut comme eux
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon,
Des poëtes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.

1. Saint-Lambert. 2. Delille.

On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*.
Le titre de poëte et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir et celui d'inventer.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais
De ces sophismes vains la ridicule audace;
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la Description, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie, en ses naissants ouvrages,
Des champêtres objets ébaucha les images :
Le sauvage lui-même aux plus lointains climats,
Trace, dans sa chanson grossière et monotone,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène, en son refrain barbare,
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groënland, le pêcheur exilé
Vente dans son langage, en couplets modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

*(Epître au comte de Schowalow.)*

### Le Génie des Tempêtes.

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible;
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie,
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le Dieu de l'Océan, dont tu foules les flots!
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége!
Ta fureur qui m'assiège
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

» Tremble, tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,
Qu'en vain si loin de toi placèrent les Destins.
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
Où tu vas les conduire,
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

» J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes :
Au fond de mes abîmes
Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

*(Ode sur la Navigation.)*

# LÉONARD,

## NÉ EN 1744.

LÉONARD (Nicolas-Germain) naquit à la Guadeloupe, en 1744. Il s'essaya d'abord dans la poésie descriptive, mais il y renonça pour la poésie pastorale vers laquelle l'entraînaient son goût et la nature de son esprit. Théocrite, Anacréon, Tibulle, Catulle, Horace et Virgile, qu'il imita souvent avec bonheur, lui servirent constamment de modèles. Il mit en vers, comme Colardeau, sur lequel il l'emporta, le *Temple de Gnide* de Montesquieu. La gloire de Léonard n'est pas fondée sur cet ouvrage; elle repose tout entière sur ses idylles et son joli poëme des *Saisons*.

Léonard mourut à Nantes, le 26 janvier 1793.

---

### Les Antilles.

J'aime à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du tropique et leurs forêts sauvages;
Lieux charmants, que mon cœur ne saurait oublier,
Je crois sentir encor le baume de vos plaines,
Dont les vents alisés parfument leurs haleines,
Et qui va sur les mers saisir le nautonnier;
Je crois me retrouver sur les rives lointaines,
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Raffraîchissaient mon sang allumé dans mes veines,
O champs de ma patrie! agréables déserts!
Antille merveilleuse où les brunes Dryades
A ma muse naissante ont inspiré des vers!
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des coteaux panachés descendre dans les mers?

N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades,
Du jasmin virginal qui formait ces arcades,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs?
Là, le soleil brillant n'attend point que l'aurore
Ouvre devant son char les barrières du jour;
Il part comme un géant, des rivages qu'il dore,
Atteint, du premier pas, la moitié de son tour,
Et commande aux vents frais qui composent sa cour
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là, des bois sont couverts d'un feuillage éternel,
Et des fleuves roulant dans un vaste silence,
Baignent des régions qui, loin de l'œil mortel,
Étalent vainement leur superbe opulence.
D'antiques animaux habitent ces déserts:
Peuple heureux! de nos traits il ignore l'atteinte;
Et tandis que sa race a végété sans crainte,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.

*(Temple de Gnide.)*

# ROUCHER,

## NÉ EN 1745.

ROUCHER (J.-A.) naquit à Montpellier, le 22 février 1745. Ce poëte, moissonné dans la force de l'âge par la faux révolutionnaire, le même jour et presqu'au même instant qu'André Chénier, nous a laissé un poëme des *Mois* plus remarquable par la richesse des détails que par la science qui a présidé à l'ensemble de la composition. Quelques unes de ses poésies qu'on a publiées dans différents recueils prouvent qu'il avait un talent flexible et qu'il était capable de produire dans le genre lyrique des œuvres belles et durables.

—

### Les Glaciers des Alpes.

Monts chantés par Haller, recevez un poëte,
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front de Grindelval je m'élève et je voi. . .
Dieu ! quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend :
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents ?
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants ?
De forêts de sapins au lugubre feuillage ?
De terrains éboulés ? de rocs minés par l'âge,
Pendants sur des vallons où le printemps fleurit ?

De coteaux escarpés où l'automne sourit?
D'abîmes ténébreux? de cimes éclairées?
De neiges couronnant de brûlantes contrées?
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrassant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiège ces déserts;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours,
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

(*Les Mois.*)

**Respect des Romains pour les Morts.**

Des sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père, évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtements,
Trois fois se promenait au fond des monuments,
Y brûlait de Saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.
Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,

Ramenaient les regards sur de chères images ;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.
Astre des nuits, je veux, à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau !
Guide-moi... Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! trop loin de moi cette cendre repose !
Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton sépulcre un saint pèlerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et, courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs.

(*Les Mois.*)

# IMBERT,

## NÉ EN 1747.

IMBERT (Barthélemy) naquit à Nîmes. Tourmenté du désir de faire parler de lui, il vint à Paris avec un poëme en poche, comptant bien y être accueilli avec admiration. Il reconnut bientôt qu'on est plus difficile à Paris qu'en province. Toutefois il ne se découragea pas, et se mit dans les rangs nombreux des jeunes gens qui remplissaient le *Mercure* et les journaux de madrigaux, d'épigrammes, de bouts-rimés et de charades. Bientôt il publia *le Jugement de Pâris*, son chef-d'œuvre; il avait à peine vingt ans. Le succès de ce poëme lui donna entrée dans la haute société. Admirateur de Dorat, il voulut, comme lui, écrire dans beaucoup de genres, travailla rapidement, ne revit presque jamais ce qu'il avait fait, et ne laissa ainsi aucun ouvrage vraiment supérieur.

La vie d'Imbert est peu connue. Il jouit longtemps d'une existence brillante, sans qu'on ait su d'où lui venait l'argent qu'il dépensait. La révolution en tarit sans doute la source; car il était dans un état voisin de la misère, lorsqu'il mourut en 1790.

---

### Le Voleur scrupuleux.

Plus scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire
Dans son métier, un honnête voleur,
Le vendredi, cessait son ministère,
Et dans ses vols, toujours plein de douceur,
Il ne gardait que moitié pour salaire.
Un homme un jour suivait le grand chemin;
Il court à lui : « Votre bourse, bonhomme ? »
L'homme obéit; le voleur tend la main,
Voit sept écus, et toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même somme :

« Mon Dieu ! dit-il, il faudrait trente sous
Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
— Eh ! non ; gardez, répond le pauvre hère...
— Chut ! attendez, reprit l'autre, j'avais...
Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :
Le bien d'autrui ne me tente jamais. »

### La Carpe.

Certaine carpe encor vivante
Dans la poêle un jour fit le saut,
Dans la poêle où grondaient les flots d'une huile ardente :
Le bain lui parut un peu chaud.
La voilà qui combat, s'agite, se tourmente.
Il faut la voir vingt fois se replier ;
Sa queue, en bondissant, bat la vague écumante
De l'huile qui jaillit au front du cuisinier.
La douleur croît, et la pauvrette encore
Par de nouveaux efforts luttant et sautillant,
S'élance et tombe en frétillant
Dans un brasier qui la dévore.
Au malheur qui va redoublant,
L'homme bien souvent fait la guerre :
Vains efforts ! c'est un nœud coulant ;
Il veut le rompre, il le resserre.

### La Plume d'un bel Esprit.

Un livre parut, et la France
Le trouva bon. L'était-il ? je ne sais.
Il est souvent un intervalle immense
Entre la gloire et le succès.
La plume de l'auteur (à peine on va m'en croire)
Croyait avoir sa place au temple de mémoire.
Sur le bureau placée un beau matin,
Elle en parlait au fauteuil son voisin,

Et de ses longs travaux lui racontait l'histoire.
« Mon cher, il faut le confesser ;
Ah ! qu'on a de peine à percer,
Disait-elle, le jour et la nuit sans relâche,
Sur le papier j'ai labouré :
Vingt fois écrit, et vingt fois raturé...
Grâce au ciel, j'ai rempli ma tâche.
Mais quand la gloire, ami, suit nos travaux,
Nous l'avons bien payée. » Il survient à ces mots
Un étranger. Soudain la belle
Croit recueillir un compliment flatteur ;
Mais on ne parle qu'à l'auteur,
Puis on s'en va. « L'impertinent, dit-elle !
Mon maître a l'encens, et moi rien ! »
Autre visite, encor même entretien.
« O siècle ingrat ! ajouta l'étourdie :
Un autre a les honneurs qui n'étaient dus qu'à moi !
Pauvres talents, comme on vous humilie !
— Bavarde éternelle, tais-toi !
Dit gravement le fauteuil qu'elle ennuie.
Tu ne fais qu'obéir toujours aveuglément ;
A la stupidité ne joins pas l'insolence.
Vit-on jamais peser dans la même balance
Et l'ouvrier et l'instrument ? »
A ce propos j'ai souvenance
Du discours d'un certain bedaud,
Tout aussi sot ;
En deux mots je vais vous le rendre.
Tout un auditoire étonné
Vantait un beau sermon que l'on venait d'entendre :
« Messieurs, dit le bedaud, c'est moi qui l'ai sonné. »

### Le Papillon et la Mouche.

Une mouche un peu trop friande
Voletait sur les bords d'un verre de liqueur.

Elle s'y laissa choir : la sottise était grande.
Fuyons la friandise, elle porte malheur.
La voilà prise : « Oh ! l'étourdie !
S'écrie alors un papillon léger ;
On ne m'y prendrait pas. Autour de ma bougie
J'aime bien mieux courir et voltiger ! »
Il voltige à ces mots ; bientôt la flamme avide
Touche son aile et le fait trébucher ;
Il tombe, et ce foyer perfide
A l'instant lui sert de bûcher.
Plus qu'il ne vaut, toujours l'homme se prise ;
De sa sagesse il fait toujours grand cas,
Il parle bien ; mais observez ses pas :
Tout en moralisant, il fait une sottise.

### L'Habit et l'Oreiller.

Un habit fastueux et d'ambre saupoudré
( C'était l'habit d'un petit maître )
De la garde-robe tiré,
Sur un lit attendait son maître,
Qui ce jour-là courait un bal paré.
A vant que par la voix de l'agile sonnette,
Monsieur dès longtemps éveillé
Eût annoncé l'instant de sa toilette,
Et qu'il lui plût d'être habillé,
Que fit l'habit ? Ennuyé, solitaire,
Sur ce lit ne sachant que faire,
Il se met lors à babiller.
Babiller ! quoi ? tout seul ? — Non, avec l'oreiller.
— « Çà, lui dit-il, jasons, mon frère,
Parlons de notre maître. Ah ! le joli seigneur !
C'est tous les jours jouissances nouvelles.
Je le suis en tous lieux ; témoin de son bonheur,
Je puis en donner des nouvelles.
De toilette en toilette il faut voir chaque jour,

Son agréable suffisance
En folâtrant parler d'amour.
Étalant aux soupers ses airs, son élégance,
Il est toujours joyeux, tendre et vif tour à tour,
Parle toujours, jamais ne pense;
Voilà ce qui s'appelle un seigneur d'importance,
Un véritable homme de cour.
Pour lui Paris est la Cocagne;
Mais j'aime sa gaîté surtout.
Qu'il joue, il n'est jamais à bout;
Quand il perd, on dirait qu'il gagne.
Cet homme a le cœur net, ou je perds mon honneur;
Et s'il n'a trouvé le bonheur,
Il est bien, ma foi, sur la route.
— Oui, ton récit est fidèle sans doute,
Dit l'oreiller plus instruit, moins parleur;
Je veux t'en croire, mais écoute:
Explique-moi ceci. Quand le matin bien las,
Près de son lit on le ramène,
Il se couche et ne s'endort pas:
Il soupire, gémit, s'agite, se démène;
Je suis toujours ou trop haut ou trop bas.
Tantôt il sort du lit, puis à grands pas
Seul dans sa chambre il se promène.
Et même un jour de lansquenet,
Tempêtant, jurant de plus belle,
Entre nous, j'ai vu sa cervelle
Presqu'à deux doigts du pistolet.
Hem! qu'en dis-tu? — Que l'apparence est vaine;
Que son témoignage est trompeur. »
Qui veut bien connaître un acteur,
Doit l'observer hors de la scène.

### Le Fusil et le Lièvre.

D'un orme épais un chasseur ombragé
Dormait couché sur une gerbe ;
Tandis que son fusil chargé
A ses pieds reposait sur l'herbe.
Sautant et gambadant en ses bonds inégaux,
Près d'eux passe un lièvre timide ;
Il voit l'arme fatale, et faisant trève aux sauts,
S'enfuit moins gai, mais plus rapide.
Il s'arrête un peu harassé,
Derrière un arbre enfoncé dans la plaine ;
Et de ses quatre pieds l'un sur l'autre pressé,
Blottit son corps en boule ramassé,
Écoute et retient son haleine.
Mais bientôt curieux, enhardi de nouveau,
Sur le cou l'oreille étendue,
Tout doucement allongeant son museau,
Vers le fusil il dirige sa vue.
« Bon, se dit-il en soi ! quoi, c'est-là ce qui tue !
Il ne dit mot ! il semble mort !
Pour tuer, il faut qu'il remue.
Mais il ne bouge point. Oh ! oh ! le maître dort. »
Lors il hasarde un pas, puis deux, puis quatre ;
Puis il court au fusil, prend un ton cavalier,
Le heurte même, et d'un air familier,
Près de lui commence à s'ébattre.
« Fuis, atôme imprudent et d'orgueil enivré,
Dit le fusil, qui s'ennuie et se lasse !
Ignores-tu que je puis à mon gré
T'envoyer aux enfers expier ton audace ?
Le tigre carnassier, le lion belliqueux
Tremble au seul bruit des foudres que j'enserre,
Nul ne se joue à mon tonnerre ;
Plus faible, au moins sois aussi sage qu'eux.

— Va, ce bruit, dit le lièvre, en vain frappe l'oreille;
Nous savons tous quel pouvoir est le tien.
Nous te craignons, tant que ton maître veille,
Dès qu'il s'endort, tu n'es plus rien. »
A quoi servent les lois, appui du citoyen,
Lorsque le magistrat sommeille?

### Les Enfants et la Rose.

Dans un jardin public, un rosier au soleil
Dressant sa tige ouverte et de fleurs décorée,
Avait, hors de son vase, une branche égarée,
D'où pendait une rose, au teint frais et vermeil.
Un couple d'écoliers la voit et se propose
De la cueillir; mais comment s'arranger?
Ils étaient d'eux pour une rose.
Ne pouvant donc la partager :
« Disputons-la, dit l'un. Vers la rose chérie,
Des ciseaux à la main, nous irons au hasard,
Les yeux bandés, en vrai colin-maillard,
Mais surtout point de tricherie.
Le premier qui, les yeux bien clos,
De dix pas allant auprès d'elle,
Légèrement, d'un seul coup de ciseaux,
Aura fait à ses pieds tomber la demoiselle,
L'obtiendra seul. » L'avis sur l'heure est adopté.
Mais qui doit commencer? l'âge n'est pas un titre
En pareil cas; il faut un autre arbitre.
La courte-paille enfin donna la primauté
Au plus jeune, à Jeannot. Les yeux clos, vers la tige,
Ses ciseaux bien ouverts, Jeannot marche en avant.
Arrive, et l'instrument que des doigts il dirige
Se ferme, coupe... quoi? du vent.
Rien de plus; au rosier la fleur demeure entière.
Entière? non. En passant, de sa main
Il a touché la rose; une feuille soudain

Tombe en volant sur la poussière.
Qui fut bien sot? ce fut l'enfant.
L'autre prend les ciseaux et marche triomphant.
Encore en vain la fleur est menacée,
Des ciseaux meurtriers elle évite les dents;
Mais de ce choc plus rudement froissée,
Sur sa tige ébranlée elle tremble longtemps,
Et mainte feuille encore est au loin dispersée,
Le premier rentre en lice; encor même succès.
Son rival reprend de plus belle;
Mais à chacun de ces essais,
La rose perd toujours quelque feuille nouvelle.
Jeannot enfin l'emporte; à ses pieds il abat
La fleur, hélas! si tourmentée;
Triste butin! car après le combat,
Pas une feuille n'est restée;
Et le squelette d'une fleur
Est le seul prix qui demeure au vainqueur.
O vous qui d'un pays vous disputez l'empire,
Ainsi, fiers conquérants, votre orgueil se débat.
Voulez-vous posséder quelque nouvel état,
Vous commencez par le détruire.

# GILBERT,

## NÉ EN 1751.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT) naquit en 1751. Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans l'héroïde, genre que Colardeau avait mis en faveur. Avide de célébrité, il crut que les concours académiques offraient à son ambition la voie la plus sûre et la plus prompte, et il s'y engagea avec confiance, quoiqu'il eût pour concurrents des écrivains auxquels les prix semblaient être dévolus d'avance. Deux échecs le rebutèrent: et son âme déjà aigrie par le malheur médita une éclatante vengeance. Il s'arma du fouet de la satire, et dans deux ouvrages remarquables, le *Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, il flagella de son vers énergique tous les écrivains qui lui semblaient être injustement en possession de la renommée. Le succès de ces deux satires fut immense; mais elles excitèrent contre le poëte des inimitiés violentes et des haines implacables. Fréron et Clément défendirent seuls Gilbert, auquel M. de Beaumont, archevêque de Paris, accorda vainement quelque protection. Les souffrances de toute espèce avaient épuisé les forces du malheureux poëte, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, dans un accès de fièvre cérébrale, le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

---

### La Poésie moderne.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages,
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime

Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
« Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus.
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus. »
Dès lors la poésie a vu sa décadence ;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant.
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène mêlât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants; car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur,
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant.
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale [1].
Là souvent un sauvage orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité [2].
Là des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes [3].
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le *Phédon* [4].
Pour expirer en forme, un roi par bienséance
Doit exhaler son âme avec une sentence [5];
Et, chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,

1. Tout ce passage est dirigé contre Voltaire.
2. Zamore, dans *Alzire*.
3. Orosmane, dans *Zaïre*.
4. Dialogue de Platon, où il est question de l'immortalité de l'âme.
5. Zopire, dans *Mahomet*; César, dans la *Mort de César*, et plusieurs autres.

Fût-il Scythe ou Chinois [1], dans un traité sans titre,
Interroge par signe et répond par chapitre.

(*Le Dix-huitième siècle.*)

**La Franchise dans la critique littéraire.**

Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers [2] égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de *d'Alembert*, faut-il donc que je dise :
« C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire, chargé d'inhumer ses confrères [3],
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires? »
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de *La Harpe*, obscurément écrire :
« C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé [4],
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique [5],
Tomba de chute en chute au trône académique? »
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes aux lecteurs.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,

1. Voyez les *Scythes* et l'*Orphelin de la Chine*, tragédies de Voltaire.

2. De la venger par un vers : *de* fait ici un contresens.

3. D'Alembert, étant secrétaire perpétuel de l'Académie française, était chargé d'écrire les éloges de membres après leur mort.

4. La Harpe avait remporté plusieurs des prix proposés par l'Académie.

5. Il n'a jamais eu de véritables succès au théâtre.

Son nom doit partager et l'éloge et le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.

*(Mon apologie.)*

**Derniers moments d'un jeune poëte.**

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ; »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
« Leur haine sera ton appui.

» J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux même épureront par leur long artifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure !
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

*(Poésies diverses.)*

# PARNY,

## NÉ EN 1763.

PARNY (Evariste-Désiré Desforges, chevalier de), naquit à l'île Bourbon, en 1753. Ce poëte sut, à une époque où le mauvais goût dominait, rester constamment pur, élégant et naturel. Jamais dans ses vers la recherche et l'affectation n'altèrent la naïveté ou la grâce du sentiment. Ses *Poésies élégiaques* sont des chefs-d'œuvre de style, et ses petits poëmes des *Tableaux* et des *Fleurs* brillent particulièrement de ces couleurs douces et suaves dont il a embelli toutes ses compositions.

Parny mourut à Paris, le 5 décembre 1814.

---

### Le Printemps et les Fleurs.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers ;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses !
Que ta présence a de charmes pour moi !
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses !
Déjà Zéphire annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.

Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver :
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus :
Et, destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.
L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur je revois Adonis.
Dans la jacinthe, un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus;
Il craint encor le souffle de Zéphire.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre, à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.
N'oublions pas la charmante cortule;
Nommons aussi l'aimable renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.

*(Poésies diverses.)*

### La Chasse du Taureau sauvage.

Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taurau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez, adroits guerriers :
Là, des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Sur le taureau mugissant et terrible,
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible ;
Il fuit encor sous les traits renaissants.
Devant ses pas, au loin retentissants,
Des bois émus le peuple se disperse :
Son front écarte ou brise les rameaux.
Dans le torrent il tombe, le traverse ;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent prévoit ses détours, le devance,
Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre, qui soudain,
Se retournant, sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,
Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez en reculant ;
A ce front large il oppose son glaive,
Succès trompeur ! dans la tête enfoncé,
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie,
Ranime alors sa vigueur affaiblie,

Et le taureau sur l'herbe est renversé :
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine, et fier de sa conquête,
Pour l'achever, du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné de flottantes bannières,
Des chiens hurlants, et des troupes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
A ces douceurs l'espoir ajoute encore ;
Vers le cortége il marche radieux :
Sur lui soudain se fixent tous les yeux ;
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
Le don sanglant, le don le plus flatteur
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur.

# FLORIAN,

## NÉ EN 1755.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS DE) naquit, le 6 mars 1755, au château de Florian (Basses-Cévennes). Il puisa dans sa première éducation, à laquelle présida Gilette de Salgues, sa mère, Castillane d'origine, un goût très vif pour la littérature espagnole, et il sentit l'amour de la poésie s'éveiller en lui pendant le séjour qu'il fit à Ferney auprès de Voltaire. Le nom de *Florianet*, sous lequel le désignait l'auteur de *la Henriade*, peint assez bien l'esprit et le talent de Florian, plus délicat qu'étendu, plus fin qu'énergique. Florian a beaucoup écrit. Ses *Nouvelles* et ses *Fables* sont aujourd'hui son véritable titre de gloire. Ses fables surtout, quoique le fond ne lui en appartienne pas, sont si ingénieusement et si élégamment tournées, que c'est certainement, après La Fontaine, le meilleur de nos fabulistes.

Florian entra à l'Académie française en 1788, et mourut à Sceaux, en 1794.

---

### La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits;
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable, richement vêtue,
Portant plumes et diamants:
La plupart faux, mais très brillants.
« Eh! vous voilà; bonjour, dit-elle;

Que faites-vous ici seule sur un chemin ? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite ;
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et sans vanité
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau ; nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
A cause de moi chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

(*Fables.*)

### Le Calife.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
L'or, le jaspe, l'azur décoraient le parvis ;
Dans les appartements embellis de sculpture
Sous des lambris de cèdre on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,

Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette ;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme ;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier ;
Et quant à ma maison je ne puis m'en défaire ;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père ;
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière ;
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin sur la dernière pierre,
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : « Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
Ma gloire tient à sa durée :

Je veux que nos neveux en la considérant
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste. »

(*Fables.*)

### L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
Des malheureux la charge en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.

« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres.
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes et vous des yeux;
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

(*Fables.*)

**La Mère, l'Enfant et les Sarigues.**

Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
La sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant; qui pourrait en douter?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui dans cette bruyère
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;

Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive
Se dresse et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment s'y sont blottis,
Et disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

*(Fables.)*

### Les Singes et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude :
Certaine guenon mauricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
Le tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine.
Il ne devinait point : c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard; je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui; c'est ma fantaisie :
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses campagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre ses dents :
« Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

*(Fables.)*

**Le Rossignol et le Prince.**

Un jeune prince avec son gouverneur
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.

Un rossignol chantait sous le feuillage ;
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant ;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage ;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?
— C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. »

*(Fables.)*

**La Vipère et la Sangsue.**

La vipère disait un jour à la sangsue :
« Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit ; si l'on peut, on me tue ;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture ;
Cependant vous et moi faisons même piqûre. »
La citoyenne de l'étang
Répond : « Oh ! que nenni, ma chère :
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède et vous poison. »

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

*(Fables.)*

### Le Voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route;
Aller de chute en chute, et se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages;
Dans un sable mouvant précipiter ses pas;
Courir en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain on l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

(*Fables.*)

# COLLIN D'HARLEVILLE,

## NÉ EN 1755.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. *L'Inconstant*, sa première comédie, donnée en 1780, fut très froidement accueillie; le mécontentement qu'il en éprouva l'engagea à abandonner le théâtre pour le barreau; mais la reprise de cette pièce ayant été plus heureuse, Collin se remit à l'œuvre, et fit représenter *l'Optimiste*, que suivirent *les Châteaux en Espagne*, *le Vieux Célibataire*, *M. de Crac*, et plusieurs autres ouvrages moins importants, qui cependant portent le cachet du talent facile et aimable de leur auteur.

Collin entra à l'Institut en 1795, et mourut le 24 février 1806.

---

### Les Châteaux en Espagne.

M. D'ORLANGE.

..... Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat

Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR, son valet.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien! chacun du moins fut heureux en rêvant;
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;
A nos chagrins réels c'est une utile trève;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans le délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes :
Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

. . . . . .

VICTOR seul.

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie;
Oh! oui, dans ce canton; j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.

Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents !
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que monsieur sur son trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser, mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ?..... tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ?..... Serait-il bien possible ?.....
Mon malheur est certain..... me voilà confondu.
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

*(Les Châteaux en Espagne.)*

### L'inconstant.

Inconstant ! ho ! voilà votre mot ordinaire !
Eh ! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,

A moins que par soi-même on ne l'ait exercé ;
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état ; j'y suis mal, et j'en sors ;
Rien de plus naturel. Quoi ! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude ?
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux ?
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux ?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance ;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant :
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose ;
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène,
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et pour être constant il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile ; autour de lui tout change ;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

*(L'Inconstant.)*

**Le Pessimiste.**

Et moi... car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde ;

Je vous soutiens, morbleu ! qu'ici-bas tout est mal,
Tout sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve ;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants, l'innocent est vendu ;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente.
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part ;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers,
On raisonne de tout, et toujours de travers ;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère et sottise.

**L'Optimiste.**

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause ?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh, mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre ;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.

Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? Consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas :
Il en paraît aussi dont je fais très grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même;
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . . . .

Je ne suis point aveugle, et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens;
Je savoure les biens : les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, des regrets superflus;
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

*(L'Optimiste.)*

# FONTANES,

## NÉ EN 1757.

FONTANES (Louis, marquis de) naquit à Niort (Deux-Sèvres). Il débuta dans la carrière littéraire par la traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Le style pur et brillant de cet ouvrage donna une opinion avantageuse du goût et du talent de l'auteur, que les petits poëmes du *Cloître des Chartreux*, du *Verger* et de la *Forêt de Navarre*, le *Jour des morts dans une campagne*, poëme imité de Gray, placèrent au rang des littérateurs les plus distingués de son temps. Il faut reconnaître toutefois que ce n'est ni par la grandeur, ni par l'originalité des idées, que Fontanes s'est fait un nom; de sorte qu'aujourd'hui c'est plutôt un versificateur correct qu'un grand poëte.

On sait que Fontanes fut, sous le nom de Grand-Maître, le premier chef de l'Université impériale. Sous la restauration, cette dignité fut supprimée, et il ne fut plus que Pair de France.

Fontanes, nommé membre de la seconde classe de l'Institut (Académie française), à l'époque de son organisation, mourut à Paris le 17 mars 1820.

—

### La Raison et l'Amour-propre.

L'homme de deux pouvoirs suit la force contraire,
L'amour-propre qui meut, la raison qui modère :
Utiles tous les deux, s'ils remplissent leurs lois,
Nuisibles tous les deux, s'ils confondent leurs droits.
Bannissez l'amour-propre, et l'âme en léthargie
Perd, dans un froid repos, son active énergie.
Bannissez la raison, et l'âme ne sait plus
Gouverner de ses vœux le flux et le reflux.

Telle, au bord du marais, la plante solitaire
Naît, croît et multiplie, et pourrit sur la terre;
Ou tel un météore, en son cours inconstant,
Détruit tout, et lui-même est détruit à l'instant.
L'amour-propre est ardent, il presse, il sollicite,
Et, sans cesse agité, sans cesse nous agite :
La tranquille raison doute et juge à loisir,
Et, la balance en main, elle hésite à choisir.
Sur les objets présents l'amour-propre s'élance,
Dévore et perd soudain sa prompte jouissance;
Tandis que la raison, heureuse avec lenteur,
Calcule, assure, attend et prévoit le bonheur.
L'homme veut avec force, et résiste avec peine.
Si l'aveugle amour-propre au hasard nous entraîne,
Il faut que la raison, nous prêtant son appui,
Toujours veille, attentive à lutter contre lui;
Elle croît par le temps et par l'expérience;
Tous deux de l'amour-propre accusent l'imprudence.
La raison, l'amour-propre, ont le même désir,
Ils évitent la peine, ils cherchent le plaisir.
Mais l'un cueille la rose avant qu'elle fleurisse,
L'autre en suce le miel sans blesser le calice.
Dans le champ du plaisir, que l'œil de la raison
Des innocentes fleurs distingue le poison.
Heureux si, modérant une indiscrète envie,
Tu ne portes la main qu'à l'arbre de la vie;
Malheureux, si ton cœur succombait aux appas
De ce fruit défendu qui donne le trépas!
Des passions en nous l'amour-propre est le père,
Leur instinct se ressemble, et leur marche diffère;
Un bien réel ou faux est l'objet de leurs vœux :
Tout mortel ici-bas a le droit d'être heureux :
La loi de la nature avant tout veut qu'il s'aime,
Et lorsque d'un bonheur concentré dans lui-même
Il peut jouir en paix sans offenser autrui,

Son intérêt l'absout, la raison est pour lui.
Mais quand la passion, par son but ennoblie,
Pour l'intérêt de tous elle-même s'oublie,
Elle change de nom, et devient la vertu !

*(L'Essai sur l'homme.*

### Le Tasse.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie;
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi, dit-il, tu fis Armide,
Et tu peux accuser ton sort!
Souviens-toi que le Méonide [1],
Notre modèle et notre guide,
Ne devint grand qu'après sa mort.

» L'infortune, en sa coupe amère,
L'abreuva d'affronts et de pleurs;
Et quelque jour un autre Homère
Doit, au fond d'une île étrangère,
Mourir aveugle et sans honneurs.

1. Homère. 2. Milton.

» Plus heureux, je passai ma vie
Près d'Horace et de Varius;
Pollion, Auguste et Livie,
Me protégeaient contre l'envie,
Et faisaient taire Mévius.

» Mais Énée aux champs de Laurente
Attendait mes derniers tableaux,
Quand près de moi la mort errante
Vint glacer ma main expirante,
Et fit échapper mes pinceaux.

» De l'indigence et du naufrage
Camoëns connut les tourments:
Naguère les nymphes du Tage,
Sur leur mélodieux rivage,
Ont redit ses gémissements.

» Ainsi, les maîtres de la lyre
Partout exhalent leurs chagrins;
Vivants, la haine les déchire,
Et ces dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.

» Longtemps la gloire fugitive
Semble tromper leur noble orgueil;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et toujours sa palme tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.

» Torquato [1], d'asile en asile
L'envie ose en vain t'outrager;
Enfant des Muses, sois tranquille,
Ton Renaud [2] vivra comme Achille:
L'arrêt du temps doit te venger.

1. C'est le prénom du Tasse. 2. Héros du Tasse.

» Le bruit confus de la cabale
A tes pieds va bientôt mourir ;
Bientôt à moi-même on t'égale,
Et pour ta pompe triomphale
Le Capitole va s'ouvrir [1]. »

Virgile a dit. O doux présage !
A peine il rentre en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets ;
Plein de courage il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits [2].

*(Ode à M. de Chateaubriand.)*

1. Le Tasse fut, en effet, couronné au Capitole le 15 avril 1595 ; mais ce n'était plus qu'un cadavre. Il était mort la veille.

2. Pour bien comprendre l'à-propos et la valeur de ces stances, il faut se rappeler que les Martyrs de M. de Chateaubriand ayant eu fort peu de succès dans le premier moment, et l'auteur ayant été profondément blessé et découragé par cette injustice, Fontanes, son ami, entreprit de relever son courage, par la narration précédente, où il a mis, il faut l'avouer, une vérité de sentiments et un charme de diction qu'on ne trouve pas souvent chez lui. Il terminait par des stances adressées directement à son ami,

Chateaubriand, le sort du Tasse,
Doit t'instruire et te consoler.
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce
Dans l'avenir peut l'égaler.

et lui annonçait le retour des applaudissements et de l'admiration du public ; retour qui ne s'est pas fait attendre.

# LE BAILLY,

## NÉ EN 1758.

LE BAILLY (ANTOINE-FRANÇOIS) naquit à Caen, le 4 avril 1758. Les opéras qu'il a donnés et les poésies qu'il a publiées n'ont laissé ni trace ni souvenir; mais son recueil de *Fables* renferme des apologues ingénieux, dont il est bon de connaître au moins quelques uns. Le Bailly reproduit souvent avec bonheur la manière de La Fontaine. Son style n'a pas l'élégance de celui de Florian, mais il a de la vérité, de la franchise et de l'abandon.

---

### Le Sage et le Conquérant.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les états
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;
Sage qui ne le flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'était jadis une vaste cité

Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence ;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles ;
Là que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles ;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire ! ils sont partout écrits.
— Ah ! lui répond le sage, osez-vous bien le croire ?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars :
Vainement j'y cherche la gloire. »

(*Fables.*)

### L'Occasion manquée.

Maître Lambin dans son petit ménage
Aurait pu vivre heureux ; il avait deux bons bras,
Le travail ne lui manquait pas :
Mais monsieur n'aimait pas l'ouvrage,
Il vivait donc très pauvre, en regardant souvent
De quel côté soufflait le vent.
Lambin venait un jour d'achever un long somme,
Lorsqu'une femme ailée apparaît à notre homme.
C'est une déité dont le vol est si prompt
Que sans cesse elle glisse, en sa course incertaine,
Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine.
Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,
Dérobe sa figure entière,
Et la déesse enfin est chauve par derrière.
« Çà, dit-elle à Lambin, debout, vite, et suis-moi.
— Debout ! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.

— Je viens te combler de largesses.
— Est-il croyable? — Oui, l'or va pleuvoir chez toi :
Honneurs, dignités, et richesses,
Voilà ton lot. — O ciel!... et quand puis-je l'avoir?
— A l'instant. Suis mes pas. — Mais où donc? — Tu vas voir.
— Une minute au moins, pour passer ma mandille,
Et je vous suis. » — En achevant ces mots,
Lambin fait mille tours; à son aise il s'habille;
Il perd le temps en vains propos,
Disant à sa moitié : — Vide-moi cette armoire;
Pour mieux serrer mon or vide ce coffre aussi.
Ce soir, la poule au pot : je prétends rire et boire.
Me voilà riche; et nargue du souci! »
Lambin débite encor cent sottises pareilles,
Ne rêvant que monts et merveilles,
Et puis il part. Mais inutile soin!
Plus de déesse! il la cherche, il l'appelle.
Hélas! elle est déjà bien loin :
Vainement il court après elle.
C'était l'Occasion : qui la laisse échapper
Ne saurait plus la rattraper.

(*Fables.*)

### Les Métamorphoses du singe.

Gille, historien de foire, un jour par aventure
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe, au même instant, de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la plate figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces;
Du reste je demande un changement complet. »
Jupin l'entend, et dit : « Je consens à la chose.
Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit le drôle s'examine,

Aime assez son plumage, et surtout son caquet;
Mais il n'a pas tout vu. « Peste ! la sotte mine
Que me donne, dit-il, le gros bec que voilà !...
Jupin, vois donc quel bec énorme !
Je me fais peur; eh ! vite une autre forme. »
Par bonheur, en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire.
Mais las ! il voit ses vilains pieds,
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser ;
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière.
En te revêtissant [1] d'une forme dernière,
Je vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais plus de babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être,
Et qu'en fait-il ? un petit maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

*(Fables.)*

### Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage.
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,

1. Te revêtant.

Dans le chameau louait un air soumis ;
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos ;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence ;
Qu'il paraît léger sous ce poids !
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance ! »
En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge :
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

# ANDRIEUX,

## NÉ EN 1759.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS) naquit à Strasbourg, le 6 mai 1759. Il a donné au théâtre plusieurs comédies agréables : *Anaximandre*, *le Trésor*, *la Soirée d'Auteuil*, *le Manteau*, et *les Étourdis*, son chef-d'œuvre ; il fit représenter à la fin de sa carrière une tragédie *Junius Brutus*, qui n'eut pas de succès. On lui doit plusieurs contes qui brillent par le naturel, l'esprit et la grâce. Comme professeur de littérature, Andrieux se fit un nom qui restera longtemps cher à ses nombreux élèves. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il exerça ses fonctions avec autant de talent que de zèle jusqu'en 1833, époque à laquelle la mort l'enleva aux lettres.

Andrieux avait été l'ami de Collin d'Harleville. Ce fut même aux instances de celui-ci qu'il dut sa nomination à la seconde classe de l'Institut. Aussi lui conserva-t-il un attachement inaltérable, pendant les vingt-sept ans qu'il lui survécut.

---

### Le Meunier de Sans-Souci.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant du mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,

Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant

Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
*Il vous faut*, est fort bon... mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il vous en faut passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté :
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,

Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

*(Contes en vers.)*

**Procès du sénat de Capoue.**

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux :
L'Orgueil, l'Ambition, l'Envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger !
Le sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains ;
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé ;
De mes biens, sans raison, vous m'avez dépouillé,
Leur dit-il ; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
Les périls de l'État, non les fautes des hommes,
On égare le peuple, il le faut ramener ;
Il est une leçon que je veux lui donner.
J'ai du cœur des humains un peu d'expérience ;
Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance :
La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,

On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place ; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
A vos vœux redoublés se montre enfin propice ;
Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense ;
Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense ;
Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
Sans livrer de combats, sans courir de danger.
Contre eux tout est permis, tout devient légitime ;
Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez ;
Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits ;
Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
Ce conseil nécessaire est l'âme de l'État,
Le gardien de nos lois, l'appui d'un peuple libre.
Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
On hait la servitude, on abhorre les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre :
Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
Que chacun à son tour, sur la place cité,
Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité ;
Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
Il faudra qu'au sénat un autre le remplace ;
Que vous preniez le soin d'élire parmi vous

Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
Et que tout le sénat soit ainsi composé.
Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est d'abord adoptée,
Et sans autre examen soudain exécutée.
Les noms des sénateurs, qu'on doit tirer au sort,
Sont jetés dans une urne ; et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace ;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
Que tout le monde ici l'accuse et le déteste ;
Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
Quel homme vertueux devra lui succéder.
Pesez les candidats, tenez bien la balance :
Voyons, qui nommez-vous? » Il se fit un silence.
On avait beau chercher, chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom ; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur ?
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même ;
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés...
Le peuple ouvre les yeux, se ravise ; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.

L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces ?
Eh ! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places ?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès ;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès ;
Éteignons nos débats ; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps :
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile ;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

*(Contes en vers.)*

# A. CHÉNIER,

## NÉ EN 1762.

CHÉNIER (André-Marie) naquit à Constantinople, le 29 octobre 1762. Admirateur passionné des écrivains de l'ancienne Grèce, il forma son style sur ces modèles, et tâcha de reproduire chez nous, peut-être un peu trop servilement copiées, des formes tombées en désuétude, et sans intérêt pour nous autres modernes. Du reste, il n'a rien produit d'achevé, et les éloges exagérés qu'on a faits de lui, dans ces derniers temps, ne sauraient donner à ses œuvres le mérite dont elles sont dépourvues. Il est difficile d'y trouver un seul passage irréprochable. Le genre de mort d'André Chénier a contribué sans doute à le faire regretter plus vivement. Il avait osé célébrer Charlotte Corday, flétrir Collot d'Herbois, attaquer Robespierre et partager avec M. de Malesherbes la périlleuse défense de Louis XVI. Arrêté comme suspect, il fut condamné à mort, malgré les efforts que fit pour le sauver Marie-Joseph Chénier, son frère. En attendant l'heure du supplice, il composa la pièce suivante, qui n'était pas encore terminée lorsque le bourreau vint l'appeler :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières ;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers, que je commence, ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...
. . . . . .

Il cherchait le vers suivant quand la voix du commissaire fit en effet retentir le nom de Chénier sous les voûtes de la prison.

André Chénier vit placer à côté de lui sur la fatale charrette son ami le poëte Roucher. Ils périrent presque au même instant, le 25 juillet 1794.

---

### Éloge de la France.

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs :
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs,
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles,
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule, ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets ;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts [1] Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or [2].
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse ;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.

1. *Pyrénées* est du féminin. 2. Inversion inintelligible.

Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas [1] de fleuves tortueux,
L'indomptable Garonne aux vagues insensées;
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées;
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui, nourrissant partout, sur tes [2] nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre, à grand bruit emportés [3].
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées,
Pour joindre aux pieds des monts l'une et l'autre Thétis?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

*(Hymne à la France.)*

**La Pérouse.**

J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française imploraient son retour.
Dix ans sont écoulés, sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux! un rocher inconnu sous les eaux
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,

1. Mauvaise expression. Ces fleuves ne forment pas un amas.
2. Sur leurs rivages.
3. Construction difficile.

Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?
Ou plutôt, dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage ;
Ton ami, qui partout, jusqu'aux bornes des mers,
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace [1],
Aux flots de l'Océan court demander ta trace ?
Malheureux ! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais ? »
Ta femme, à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

(*Poésies diverses.*)

**La Frivolité.**

Mère du vain Caprice et du léger Prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphe au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée ;
Ou s'enflamme de rose, ou petille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr,
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.
L'un pétrit les parfums des bouches embaumées ;
L'autre le jeune éclat des lèvres enflammées ;

1. Métaphore difficile à comprendre.

L'autre inutile et seul, au bout d'un chalumeau,
En globe aérien, souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour, qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et dans mille cristaux, qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

*(Poésies diverses.)*

### La jeune Captive [1].

L'épi naissant mûrit [2], de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre [3], tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore [4],
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui [5],
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

1. Cette pièce, inspirée, dit-on, par un mot de mademoiselle de Coigny, depuis madame la comtesse de Sébastiani, morte à Constantinople, dans la fleur de la jeunesse, est regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de son auteur. Elle est pleine de sentiment et de poésie, et l'on peut présumer que si A. Chénier avait eu le temps de revoir et de retoucher ses vers, il en aurait fait une élégie irréprochable. Mais au point où il l'a laissée, elle est déparée par des fautes si nombreuses et si fortes, qu'on ne doit la donner comme un modèle à la jeunesse, qu'en y joignant des observations critiques, comme celles que nous allons faire.

2. L'épi, quand il mûrit, n'est plus *naissant*. Il est *né* depuis longtemps. D'ailleurs est-ce bien la peine de dire qu'un épi est né? Puisqu'il mûrit, c'est évident.

3. Le pampre ne peut pas craindre le pressoir. C'est une branche de vigne avec ses feuilles. Il n'a donc à redouter que la serpette du vigneron. Chénier a voulu dire la *grappe:* mais ce n'est pas la même chose.

4. *Boire des présents* est détestable. Il faut associer des mots qui puissent marcher ensemble, comme *boire les larmes de l'aurore*, ou *s'enrichir de ses présents*, etc.

5. Jamais le pampre n'a pu être un symbole de beauté ni de jeunesse. C'est une faute grave, dans un poëte, de prendre pour objet de sa comparaison ce qui ne nous apporte aucune idée de ce qu'il veut exprimer. On dit tous les jours qu'une jeune fille est *droite, élancée, souple comme un jonc*, parce qu'en effet ces qualités sont caractéristiques. Si l'on disait qu'elle est *belle comme un jonc*, ou *jeune comme un jonc*, le mot n'aurait pas le sens commun. *Belle* ou *jeune comme le pampre*, n'en a pas davantage.

Qu'un stoïque[1] aux yeux secs vole embrasser la mort[2],
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie, et relève ma tête[3].
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête[4]?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel[5]
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine[6].
Au banquet de la vie à peine commencé

1. Un *stoïque* n'est pas plus français qu'un *péripatétique* ou un *académique*. Il fallait un *stoïcien*.

2. *Embrasser la mort* ne s'entend guère; et *voler faire quelque chose* n'est pas français.

3. Voilà un exemple de ces mauvais rejets qui rompent la mesure ou détruisent le sens. On croit, en entendant ces vers, qu'ils veulent dire : *Je plie et relève ma tête au souffle du nord*. Le sens est : *Je plie au souffle du nord, et* (quand il est passé) *je relève ma tête*. De sorte qu'il faut couper les vers de la manière la plus baroque et la plus désagréable à l'oreille. *Au noir souffle du nord, je plie, — et relève ma tête.*

4. Images gracieuses, mais un peu incohérentes.

5. Les *campagnes du ciel* n'est pas français : il faudrait les *plaines du ciel*.

6. Cette comparaison, tirée

Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée [1].

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif [2], ma lyre, toutefois,
S'éveillait [3] ; écoutant [4] ces plaintes, cette voix,
Ces vœux [5] d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants [6],

d'un voyageur, est suivie de trois autres comparaisons fort disparates, tirées d'un convive, du soleil et d'une plante, qui ne se développent ni ne s'amplifient en aucune façon.

1. Les deux tercets de cette stance sembleraient être transposés ; car il est ridicule, après avoir dit qu'on veut *achever son année*, d'ajouter trois vers pour dire qu'on désire *achever sa journée*. D'ailleurs, la stance entière est fort incorrecte. *Achever l'année de saison en saison* est à peine français. *Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin* ne s'entend qu'à l'aide d'une ellipse singulière, *moi qui suis brillante sur ma tige* etc. La jeune fille se compare donc à une fleur : alors comment dit-elle qu'elle veut *achever sa journée ?* C'est un ouvrier qui parle ainsi. La journée n'est pas une limite de temps pour une fleur.

2. *Triste et captif*, mis entre deux virgules, ne se rapporte à rien du tout. Chénier veut dire : *J'étais ainsi triste et captif*. Mais il est violent de sous-entendre ainsi à la fois le sujet et le verbe de la proposition.

3. Mauvais rejet.

4. A quoi se rapporte *écoutant ?* On croirait que c'est à la lyre. C'est l'auteur sans doute ; alors le vers est bien rocailleux.

5. Mauvaise énumération. Les *plaintes* sont plus déterminées que les *voix*. Celles-ci ne forment donc qu'une répétition maussade.

6. Qu'est-ce que le *joug des jours ?* Cette métaphore est inintelligible.

Aux douces lois des vers je pliais les accents[1]
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux[2]
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle[3].

1. *Plier des accents aux lois des vers*, ne s'entend pas davantage ; on y peut plier des mots, des phrases, des pensées : pour des *accents*, c'est impossible.

2. Qu'est-ce qu'un *amant des loisirs studieux ?* Est-ce un poëte ? un érudit ? un auteur ? on ne sait. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ces mots sont là pour remplir le vers, et pour rimer.

3. Ce compliment est agréable, quoique un peu entortillé. Il manque d'ailleurs de justesse, car ceux qui passent leurs jours auprès d'une belle ne peuvent pas craindre de les voir finir comme cette belle qui est sous le coup d'une condamnation à mort. Malgré cette petite inadvertance, la pensée est douce et sera toujours bien reçue des lecteurs.

# LEGOUVE,

## NÉ EN 1762.

LEGOUVÉ (GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris le 23 juin 1764. Après quelques essais poétiques qui passèrent inaperçus, il donna au théâtre *la Mort d'Abel*, tragédie qui commença sa réputation; *Epicharis et Néron*, qu'il fit représenter ensuite, eut un succès éclatant; *Quintus Fabius*, *Etéocle et Polynice*, enfin *la Mort d'Henri IV*, furent favorablement accueillis aussi dans la nouveauté; mais aucun de ces ouvrages n'est resté au répertoire. Un petit poëme écrit avec élégance et rempli de détails heureux, *le Mérite des femmes*, a procuré à son nom une popularité qui jusqu'à ce moment lui est restée fidèle. On relit aussi avec plaisir *la Sépulture*, *la Mélancolie*, et *les Souvenirs*, compositions gracieuses, remarquables par la pureté et la douceur du style.

Legouvé, qui était entré à l'Institut en 1798, mourut à Paris, le 30 août 1812.

---

### Le Cimetière de campagne.

Où suis-je ? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs ! quel tableau ! quel trésor !
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or ;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,

Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

(*La Mélancolie.*)

**Lucain, ou l'Enthousiasme du poëte.**

L'avenir!... pour lui seul chante et vit le poëte;
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.
Quel sujet! quels exploits! quels tableaux il étale!

Ce n'est point ces combats, ces héros ignorés,
Si par Virgile, Homère, ils n'étaient célébrés :
C'est dans ses fondements la liberté sapée !
L'univers asservi ! Caton, César, Pompée !
Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés ?
Le plus grand des débats par l'histoire exposés !
Des crimes, des vertus d'un nouveau caractère,
Rome opposée à Rome, et la terre à la terre !
Ah ! si tous ces transports dont je suis tourmenté,
Ces élans inquiets vers la postérité,
Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère,
O sublime Virgile, et toi, divin Homère !
Un jour peut-être, un jour, grâce à des noms si beaux,
Le monde associra mon urne à vos tombeaux ;
Et Caton et Pompée, au temple de Mémoire,
Porteront près de vous le chantre de leur gloire.

*(Epicharis et Néron.)*

**L'Histoire.**

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde ;
Les peuples, tour a tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés ;
Les grands événements n'avaient point d'interprètes ;
Les débris étaient morts et les tombes muettes.
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé ;
L'ombre a fui ; les tombeaux, les débris ont parlé ;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude ! ô sublimes récits !
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome ;
A travers deux mille ans applaudit un grand homme :
Consulte l'orateur et le guerrier fameux ;
Partage les revers des peuples grands comme eux ;

Voit l'empire romain, sous les fers des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales ;
Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent États ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps.

*(Les Souvenirs.)*

# M.-J. CHÉNIER,

## NÉ EN 1764.

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH), né à Constantinople, débuta à l'âge de vingt-cinq ans par la tragédie de *Charles IX*, dont le succès fut dû, en grande partie, aux passions qui animaient toute la France en 1789. On y trouvait tous les défauts qui déparent le théâtre de Chénier, défauts qui consistent surtout en ce que l'auteur oublie toujours son action et ses personnages pour exposer ses idées actuelles. Le théâtre semble n'avoir été pour Chénier qu'un moyen de faire entendre à l'auditoire des théories républicaines ou philosophiques. De là vient que, malgré l'immense talent du poëte, aucune de ses pièces n'a eu un succès durable, et qu'on n'y peut trouver que de beaux morceaux. Son génie le portait vers la satire; c'est là qu'il a montré une verve égale à son imagination; c'est là aussi, pourrait-on dire, qu'il a déposé tout ce qu'il y avait en lui de vraiment poétique ; car dans ses tragédies et dans ses élégies, les passages les plus animés et les plus cités sont encore des morceaux satiriques.

Chénier était de l'Académie française, à laquelle il a fait, en 1808, un rapport justement célèbre, présenté par elle à l'empereur et souvent réimprimé depuis *sur l'état et les progrès de la littérature française depuis* 1789.

Il est mort le 10 janvier 1811.

---

### Règne de Tibère.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur au citoyen coupable de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leurs voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits ;

Lui seul des tribunaux fait pencher la balance ;
Le sénat le contemple, et décrète en silence ;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler ;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux, qui toujours commandent les forfaits,
Son ministre devine et prévient les arrêts ;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encore sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je ? Le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille ;
Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : « Rends-nous Germanicus ! »

(*Tibère.*)

### Mort d'Anne de Boulen.

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
Je courais à la mort enlever l'innocence.
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets à grands flots répandus

Dans la place où leur reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez ! sauvez, sauvez la reine ;
Grâce, pardon ; je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence ;
J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance :
Je lis dans tous les yeux ; je ne vois que des pleurs :
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte ; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
J'arrive au lieu fatal, j'appelle... Il n'est plus temps,
O reine, j'aperçois vos restes palpitants !
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort ;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides.
J'ai vu des citoyens baisant ces mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient ; tous, avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.

Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

(*Henri VIII.*)

**Désenchantement.**

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers ;
J'entends frémir du soir les insectes légers ;
Des nocturnes zéphirs je sens la douce haleine ;
Le soleil, de ses feux, ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens, tes amis ne sont plus sur la terre ;
Viens, tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie !
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie ;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins, ont doublé mes années ;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre.
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flamb eau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,

Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique !
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts ;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages ;
Là, quelquefois encore daignez vous rassembler ;
Là, prononcez l'adieu ; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies !

(*La Promenade.*

**La Calomnie.**

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs :
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes !...
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes ;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !

L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé ;
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor le septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs ;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

### Les Poètes satiriques.

Après un long repos la moderne Italie
Aux jours des Médicis renaquit embellie ;
Et parmi les beaux arts en foule renaissants,
La muse satirique éleva ses accents,
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,
L'Arioste un moment lui consacra ses veilles ;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours,
Et la satire est faible, écrite au sein des cours :

Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,
Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et, dans ces jolis riens qu'un style heureux décore,
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.

De Régnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.
Gloire au grand Despréaux ! son génie et son cœur
Au vrai qu'il adora furent toujours fidèles;
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talents qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je ? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas;
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;
Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile et d'Homère et d'Horace,
Pope, éternel honneur des muses d'Albion.
Soit que, parmi les dieux, sous les murs d'Ilion,
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile
Aux rives de London module sous tes doigts

Des chants que de Windsor ont répétés les bois ;
Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique ;
Soit que d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers ;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire,
L'épouse d'Abailard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs ;
Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accents ;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine la pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux ?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibbert, Blacmore l'emphatique,
Philips, abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talents et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire,
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de Stupidité chanta les favoris.
Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis;
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,
Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté.
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie,
C'est un vin généreux qui, dans l'air élancé,

Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambrosie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux :
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux,
De la satire injuste on méconnaît l'empire,
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Le bon mot le plus gai se lit avec douleur :
Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine !
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine
Des charmes du langage on sentira le prix ;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France,
De nos chantres fameux chériront l'élégance,
L'avenir sifflera Nonote, Sabatier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier,
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau :
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau ?
Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet Séide infortuné,
Expira jeune encore et trop tôt moissonné.
Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,
Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux si toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits !
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,

Il crut de d'Alembert étouffer le renom ;
Il voulut renverser de sa main trop hardie
Le portique imposant de l'Encyclopédie ;
Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'éloge d'Antonin par lui-même inspiré,
Du chantre des Saisons l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquents que verse Mélanie,
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.
De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire :
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le veillard solennel;
Mais Œdipe et Brutus, mais Tancrède et Zaïre,
Mérope, Mahomet, Sémiramis, Alzire,
Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le Titan révolté luttant contre les dieux.
Le Parnasse français voyait ternir son lustre;
Mais, dans nos derniers temps, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.

(*Essai sur la Satire.*)

# LEMERCIER,

## NÉ EN 1770.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), né à Paris, fit représenter, en 1797, sa tragédie d'*Agamemnon*, qui est restée son chef-d'œuvre. Depuis, il a publié beaucoup d'autres tragédies qui n'ont pas eu de succès. Mais sa comédie historique de *Pinto* mérite une mention toute particulière, tant parce que ce fut une innovation véritable sur notre théâtre, que parce qu'elle est fort bien conduite et parfaitement écrite ; Lemercier a fait aussi plusieurs poëmes du genre épique, sur lesquels on peut consulter *l'Histoire de la poésie française à l'époque impériale.*

Enfin il a fait à l'Athénée royal un *Cours analytique de littérature* où il a établi, ce qu'on n'attendait peut-être pas de lui, des règles de composition et de style extrêmement sévères et *ultrà-classiques*, si l'on peut employer ce terme. Ces leçons déterminèrent l'Académie française à admettre Lemercier dans son sein en 1811. Du moins le président Merlin (de Douai) lui dit formellement, dans la réponse qu'il fit à son discours de réception, que s'il n'avait pas solennellement professé une doctrine réparatrice de l'exemple qu'il avait donné, l'Académie lui serait restée fermée, malgré ses titres littéraires.

Lemercier est aujourd'hui regardé comme un des génies les plus originaux du commencement de ce siècle. Malheureusement l'art de la composition et du style lui a trop souvent manqué pour qu'on le puisse mette au premier rang de nos poëtes.

Il est mort en 1840.

---

**Apparition du spectre de Thyeste à Ægiste.**

Thyeste ! tu verras Agamemnon puni ;
Qu'Oreste même expire à ses destins unis !
Chère ombre, apaise-toi ! calmez-vous, Euménides !
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides :

Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang ?
Périssent lui, son fils, Electre, et tout son sang !...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père !... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiège-t-il mes pas ? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré ;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçants...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens...
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,

Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
Le rire d'Alecton accueillir mes serments;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

(*Agamemnon.*)

**Prophéties de Cassandre.**

AGAMEMNON.

Mais je revois Strophus et Cassandre avec lui.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour ? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore ?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas ?
Prince, que me veut-on ? où conduis-tu mes pas ?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon qui confie à la reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien, facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter :
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon ! prends pitié de ta triste prêtresse !
Dieux ! justes Dieux !

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris ?

CASSANDRE.

Apollon !

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits ?...
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante ?

CASSANDRE.

Où suis-je ?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante !
Murs qu'a souillés le meurtre ! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour.

CLYTEMNESTRE, troublée.

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

Quels cris ! quels hurlements, quel appareil barbare,
Des femmes, des enfants, tombant sous les couteaux...
Que vois-je autour de moi ?... Que de pères bourreaux !
De parjures époux ! de frères parricides !

AGAMEMNON.

Hélas ! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui ? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison ?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
Dans ce palais assis, monstres de sang avides ?
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains...
Effroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON, irrité.

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère ?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler ?
Ignores-tu le coup que médite la rage ?...
Écoute : chez Pluton je vais fuir l'esclavage.
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLYTEMNESTRE, à part.

Dieux !

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire :
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire ;
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble...
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble...
Des présages affreux paraissent te glacer ?...

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon âme obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les mânes en foule assiègent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports !
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles ?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés !

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas ?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez !

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire ?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère ?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux ?

CASSANDRE, reculant.

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux ?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non ; le souffle infecté, la vapeur de la tombe !

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! et quel péril ?...

CASSANDRE.

O déplorable Roi !

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce ?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper ?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi ! quand de mon retour le triomphe s'apprête !

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens, reçus des immortels...

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLYTEMNESTRE, courroucée.

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire.

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager !
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger !
Qui conjure sa mort ? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides !
O patrie ! ô Troyens ! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
La sombre Némésis guide ce couple infâme :
Nuit perfide !... un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours...

AGAMEMNON.

. . . . Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors peut-être armé d'un courroux plus sévère,
Il me serait aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah ! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours,
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles ?
Dieu terrible ! il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver ; je vais périr moi-même.

La Parque a de tous deux marqué l'heure suprême ;
Tous deux on nous immole, et mes restes errants
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrents.
Déjà prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux ;
Souviens-toi de ces mots. O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée !
Divin soleil ! exauce une femme éplorée ;
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

(*Agamemnon.*)

**Moïse aux Juifs révoltés.**

J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs,
Et de l'asile saint je quitte les hauteurs.
Né sujet comme vous du monarque suprême,
Vous m'appelez ; j'accours vous répondre moi-même.
Aux champs de Mizraïm qui fit tomber vos fers ?
Moi : qui vous a tracé le chemin des déserts ?
Moi : qui sut d'Amalec abattre la furie ?
Moi : qui vous a donné des lois, une patrie ?
Moi, dis-je ; et couronnant mes travaux assidus,
Les richesses peut-être et les rangs me sont dus :
Mais que suis-je ? ni roi, ni pontife, ni juge.
Nu de biens et de titre, ai-je même un refuge ?
Quels soldats vont marcher contre mes ennemis ?
Ma force est l'éternel, à qui je suis soumis.
Homme, pouvais-je rien sans Dieu qui me conseille,
Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille ?
Le chameau voyageur, que son maître conduit,
Ne s'enorgueillit pas de la route qu'il suit.
Je ne prétends de vous aucune récompense :
Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense ;
Il nomme Aaron grand-prêtre, et le choisit sur tous,
En le sanctifiant ; je n'en suis point jaloux.

Du superbe Coré si j'imitais l'audace,
Au sacrificateur je ravirais sa place;
Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir
Détournât ma vertu de son noble devoir.
Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie;
Le soin de la défendre avilit son génie;
Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois;
Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.
Libre de dignités et tout à la justice,
Mes décrets immortels sont exempts de caprice :
Qui me les a dictés? Dieu, qui vint me chercher
Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher;
Dieu, qui, de mes destins troublant la nuit profonde,
Me tira de l'oubli pour éclairer le monde;
Dieu, qui, me condamnant au soin de vous guider,
Lui seul bâtit, renverse, et seul doit commander;
Dieu, qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,
Et la ceint de puissance et d'invisibles armes;
Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras,
Et voit comme un néant la terre et nos débats;
Ce Dieu, présent partout, ce Dieu, dont la parole
Fit de rien l'univers, mit les cieux sur le pôle;
Qui brille à l'orient dès que l'aurore luit,
Dont le jour parle au jour, et la nuit à la nuit;
Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,
Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.
Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,
Moi-même avec mes fils il m'eût exterminé.
Quel séjour si lointain où son bras ne m'atteigne?
Les enfers? il s'y venge; et les cieux? il y règne.
Ne murmurez donc plus; ah! qu'il n'entende pas
Vos lèvres, vos pensers le blasphémer tout bas,
De peur qu'ici la foudre, en ses mains toujours prête,
Ne vous jette sans vie aux pieds de son prophète.

(*Moïse.*)

# BAOUR-LORMIAN,

## NÉ EN 1772.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François) naquit à Toulouse. Il publia en 1795 une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse; cet essai passa presque inaperçu. Le jeune poëte, docile aux conseils de Delille, eut le courage de se remettre aussitôt à l'œuvre et de recommencer un travail auquel il consacra plus de vingt années. Il fit paraître, en 1800, une imitation en vers des *Poésies d'Ossian;* cette production, remarquable par sa forme harmonieuse et pure, fut accueillie avec une très grande faveur; la tragédie d'*Omasis*, représentée en 1807, dut à sa poésie riche et brillante le succès éclatant qu'elle obtint; c'est sans contredit, de toutes les tragédies écrites à l'époque impériale, celle qui rappelle le mieux la versification de Racine.

La tragédie de *Mahomet II* n'avait pas, à beaucoup près, le même mérite ; le sujet d'ailleurs avait été déjà traité, elle n'eut aucun succès. M. Baour-Lormian renonça dès lors au théâtre, et acheva sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, qu'il fit paraître en 1815, l'année même de sa réception à l'Académie française.

Il a fait aussi, entre autres ouvrages, des *Satires* spirituelles et élégamment écrites, qui ont eu plusieurs éditions et dont nous donnons ici un extrait.

---

### Hymne au soleil.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival ;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent ;

La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des Autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée ;
Le mont même, le mont, assailli par le Temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée.
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté :
Un printemps éternel embellit ta jeunesse,
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas ! depuis long-temps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière !
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison !
Mais, peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

(*Poésies d'Ossian.*)

### Le Clair de lune.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,

Tu glisses dans les airs où brille ta couronne;
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés ?
Vas-tu, comme Ossian, plaintive et gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante ?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur ?
Maintenant revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts :
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

**Benjamin raconte à Joseph, ministre de Pharaon sous le nom d'Omasis, comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob.**

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore,
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore;
Jacob intimidé tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph que près de lui retenait son jeune âge :
« O mon père, dit-il, au prochain pâturage
Je vais porter mes pas et presser le retour
Des enfants de Lia, si chers à ton amour!
Va, je leur parlerai, pour finir tes alarmes,
De ton inquiétude et surtout de tes larmes. »
Il dit, et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin,
Il ne revenait pas; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du midi la route étincelante,
Pâles, défigurés et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères,... ô douleur!

Siméon à leur tête; et d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante,
La robe de Joseph qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, à part.

Cruels! c'était donc peu d'outrager la nature;
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.
(Haut),
Le temps a de Jacob adouci les regrets?

BENJAMIN.

Le temps semble ajouter à ses tourments secrets:
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il pleure
De son fils bien-aimé le funeste trépas,
Et mes soins assidus ne le consolent pas.
Que dis-je! mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé!
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève, et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

**Les Réputations littéraires.**

Crois-tu donc me prouver par ce honteux succès,
Que l'estime publique accueille tes essais?
De la malignité, du hardi persiflage
Tel fut de tous les temps l'odieux avantage:
L'homme ingrat et jaloux n'admire qu'à regret.
D'un éclat qui l'offusque il se venge en secret;

A louer, sans appel, nul lecteur ne déroge;
L'oreille s'ouvre au blâme, et se ferme à l'éloge.
N'importe : sois bien sûr que, roulés en cornet,
Tes vers chez l'épicier joindront ceux de Colnet.
Mais ceux qu'ont assaillis mes rimes véridiques,
Dont ma main renversa les trônes fantastiques,
Qui, de leur chute encore et froissés et meurtris,
M'abreuvent d'opium, m'importunent de cris,
Je devais leur porter une atteinte certaine.
En effet les écarts de leur muse hautaine,
Leurs longs alexandrins, leur ton sentencieux,
Imposent au vulgaire, et fascinent les yeux.
L'un siège à l'Institut, où sa verve ampoulée
Charme, au moins trois fois l'an, une docte assemblée,
Bien sûre d'applaudir à des vers ravissants.
Puisqu'ils sont par l'état payés quinze cents francs.
L'autre des Rosati remplit une veillée :
A peine on l'entrevoit; la foule émerveillée,
Tandis que d'un pas grave il gagne le fauteuil,
De nombreux claquements chatouille son orgueil.
Là sont et l'épousée, et la sœur et la mère,
Le parrain, le neveu, le cousin, le beau-père;
Toute la parenté, dont les efforts divers
Ont préparé d'avance un triomphe à ses vers.
Qui bientôt, recueillis par des mains caressantes,
Vont enfler d'un journal les pages innocentes.
L'auteur ainsi fêté prend un rapide essor.
A ces petits moyens ils ajoutent encor :
Chacun tient sous ses lois une petite armée,
Qui d'un faubourg à l'autre étend sa renommée,
Au lit des chastes sœurs établit tous ses droits,
Et lui prête en tous lieux l'égide de sa voix.
Voyez chaque soldat, embaucheur littéraire,
Assiégeant d'un café le banc héréditaire,
Exalter de son chef les sublimes travaux,
Le proclamer sans maître et surtout sans rivaux.

Le nouveau débarqué, d'une oreille stupide,
Écoute avidement le moderne Séide :
Il n'entend pas grand' chose à tout ce vain fracas ;
Mais d'autant plus séduit, qu'il ne le comprend pas.
— Citoyen, ce Chénier est donc un bien grand homme ?
— Pouvez-vous en douter, tout Paris le renomme ;
Et dans la république est-il un seul canton
Où le chant de Méhul n'ait fait passer son nom ?
Tout s'enflamme aux accords de sa lyre divine ;
C'est le barde des Francs, c'est le second Racine.
Mais justement, ce soir, on donne *Charles-Neuf*,
Son chef-d'œuvre : venez, vous entendrez du neuf.
Notre homme d'y souscrire, et de lui rendre grâce.

# BÉRANGER,

## NÉ EN 1780.

BÉRANGER (Pierre Jean de), naquit à Paris en 1780. Ses premières études furent fort négligées. Il entra à quatorze ans dans l'imprimerie de M. Laisné, où il apprit les premières règles de l'orthographe et de sa langue. En 1808, grâce à l'appui d'Arnauld, il fut admis en qualité de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, où il resta douze ans. Pendant les premières années, il s'exerça silencieusement dans un genre où il ne brillait guère encore ; on peut s'en convaincre par la lecture de quelques chansons de son recueil qui portent la date de 1810, et il n'y a, pour ainsi dire, ni style ni pensée. Un peu plus tard, il trouva sa véritable veine; le *Sénateur* et le *Roi d'Yvetot*, qui sont de 1813, indiquaient déjà un chansonnier d'un genre tout nouveau, qui ne reculerait pas devant les sujets les plus élevés. C'est, en effet, dans la chanson politique, que Béranger s'est le plus distingué, et c'est parce qu'il a donné une forme aussi neuve que pure et harmonieuse au sentiment populaire, qu'il a mérité ce beau nom de *Poëte national.*

—

### Les Enfants de la France.

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé ;
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
« Honneur aux enfants de la France ! »

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers :
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin, aux bords ravis à ta puissance,
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux ;
« Honneur aux enfants de la France ! »

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux, prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
« Honneur aux enfants de la France ! »

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois.
Des siècles entends-tu la voix ?
« Honneur aux enfants de la France ! »

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront, en brisant leurs fers :
« Honneur aux enfants de la France ! »

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux ;
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien (telle est mon espérance),
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
« Honneur aux enfants de la France ! »

### La Sainte-Alliance des Peuples.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Pauvres mortels, tant de haine vous lasse !
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,
D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie :
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés,
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque état commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Que Mars en vain n'arrête point sa course.
Fondez les lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais,
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnez-nous la main.

### Le Voyage imaginaire.

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison;
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir,
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieu! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La liberté, que de loin je salue,
Me crie : « Accours, Thrasybule est vainqueur. »
Partons! partons, la barque est préparée;
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

# MILLEVOIE,

## NÉ EN 1782.

MILLEVOIE (CHARLES-HUBERT) naquit à Abbeville, le 24 décembre 1782. Quoique la littérature eût un vif attrait pour lui, et que, dès de collége, il eût composé des vers qui lui avaient mérité de justes éloges, il tenta la carrière du barreau, puis celle du commerce, avant de se livrer à ses travaux favoris. Millevoie fut si souvent couronné dans les concours académiques que l'on a dit que le gouvernement semblait moins avoir fait les fonds d'un prix pour les poëtes que ceux d'une rente pour lui seul; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces pièces couronnées sont extrêmement médiocres. Ses poëmes ou ses narrations épiques ne valent pas mieux. C'est dans l'élégie que Millevoie devait mériter et obtenir son plus grand succès. Il y a répandu, avec une parfaite douceur de style, le charme de la mélancolie la plus vraie. Sa santé chancelante lui fit pressentir la courte durée de sa vie, il prédit lui-même sa fin prochaine dans sa belle élégie du *Poëte mourant*. Ses cruels pressentiments ne l'avaient pas trompé; à l'âge de trente-quatre ans, il s'éteignit doucement en lisant un volume de Fénelon.

Millevoie mourut le 12 août 1816.

---

### Sophocle accusé par ses fils.

Sophocle avait des fils dont les cœurs endurcis,
Avides d'envahir son tardif héritage,
D'un vieillard importun accusaient le long âge.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard;
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,

Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie.
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge : alors levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits :
Il lit OEdipe ! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils mêmes, ses fils tombent à ses genoux...
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

(*Les Plaisirs du Poëte.*)

### Sépultures au Canada.

Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu ;
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

(*La tendresse maternelle.*)

### La Chûte des feuilles.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans:
« Bois que j'aime! adieu... je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne:
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau!...
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans:

Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne,.. et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Elégies.*)

### La Fleur.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même dieu :
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
Un goût, une passion;

Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme perdant sa chimère,
Se demande avec douleur :
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur ?

(*Elégies.*)

# SOUMET,

## NÉ EN 1788.

SOUMET (ALEXANDRE) naquit à Castelnaudary, le 18 février 1788. Il remporta de nombreuses couronnes dans les concours des *Jeux floraux* avant d'entrer en lice à l'Académie française où deux fois le prix lui fut décerné. En 1820, il fit représenter le même soir deux tragédies, *Clytemnestre* au Théâtre-Français, et *Saül* à l'Odéon. Il en a composé d'autres qui ont eu aussi quelque succès. Soumet fut admis à l'Académie française en 1823. Il a, pendant fort longtemps, travaillé à un poëme épique d'un genre singulier, intitulé la *Divine épopée*, qu'on avait beaucoup vanté, et sur lequel on s'est tu dès qu'il a été publié. En général c'est par la pureté de la forme plus que par la grandeur des compositions que Soumet s'est distingué.

Il est mort en 1846.

---

### Impiété de Saül.

J'étais las de ce ciel qui pesait sur ma tête,
De ces enfants d'Aaron à ma perte animés,
De ce Dieu, roi jaloux des rois qu'il a nommés;
C'était peu de lui rendre un éternel hommage,
Il fallait dans un prêtre adorer son image.
De pontifes sans nombre à tout heure assiégé,
C'étaient autant de dieux par qui j'étais jugé.
Sous mes pas, disaient-ils, je creusais un abîme;
Chacun de mes penchants se rencontrait un crime;
Ils opposaient sans cesse au pouvoir souverain
Les préceptes gravés sur nos tables d'airain.
Si j'osais un moment me vanter de ma gloire,

Ils appelaient leur Dieu le dieu de la victoire,
Et, retrouvant partout et son nom et ses lois,
D'un miracle inventé flétrissaient mes exploits.
Ils sont morts, et mes jours n'en sont pas moins sinistres;
Sans atteindre le Dieu j'ai frappé les ministres.
Irrité d'un trépas qui brise enfin mes fers,
Il m'envoie à leur place un démon des enfers,
Monstre affreux qui, changeant le jour même en ténèbres,
Enveloppe mon front de ses ailes funèbres,
Se penche sur mon cœur, et m'abreuve expirant
D'un sang impur mêlé d'un poison dévorant.
D'horribles visions sans cesse il m'environne;
Il me crie en fuyant : Saül... descends du trône!
Je n'en descendrai pas! Le trône d'Israël
Attend en vain le roi qu'a prédit Samuel.
Dieu peut m'anéantir, il ne peut me soumettre.
Il est mon ennemi, mais il n'est plus mon maître;
Mon orgueil obstiné contre lui se débat,
Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.
Plus d'autels, plus de vœux, plus d'encens, plus de fête;
Jour exterminateur, lève-toi sur ma tête!
Révolte, viens remplir ce cœur désespéré.
Noir esprit des enfers à qui je suis livré,
Saül à ses tourments saura te reconnaître;
Viens, viens courber ma tête autant qu'elle peut l'être :
Je brave tes fléaux, je t'attends sans terreur;
Et tandis que le Dieu dont tu sers la fureur
S'applaudit d'un triomphe encore imaginaire,
Je suis demeuré libre et roi sous son tonnerre.

*(Saül.)*

### Les Monuments religieux et antiques.

Égaré sous le ciel de la belle Italie,
Oh! comme avec transport le pieux voyageur
Cherche ces monuments qu'habite le Seigneur!
Tantôt c'est un clocher dont sa vue incertaine

Se plaît à mesurer la flèche aérienne;
A ses yeux quelquefois l'église des cités
Étale sans orgueil d'importantes beautés;
Dans le creux du vallon, quelquefois un vieux temple
Appelle ses regards; il s'arrête, il contemple
Ce portique désert par le temps écrasé,
Et s'assied en rêvant sur un autel brisé.
Eh! qui n'a parcouru, d'un pas mélancolique,
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Éternel s'inclinaient ses aïeux?
Ces débris éloquents, ce seuil religieux,
Ce seuil où tant de fois, le front dans la poussière,
Gémit le repentir, espéra la prière;
Ce long rang de tombeaux, que la mousse a couvert,
Ces vases mutilés, et ce comble entr'ouvert,
Du Temps et de la Mort tout proclame l'empire:
Frappé de son néant, l'homme observe et soupire.
L'imagination, à ces murs dévastés,
Rend leur encens, leur culte et leurs solennités;
A travers tout un siècle écoute les cantiques
Que la Religion chantait sous ces portiques.
Là, rougissait l'hymen; ici, l'adolescent,
Beau comme son offrande, et comme elle innocent,
Consacrait au Seigneur, modeste tributaire,
De jeunes fleurs, des fruits, prémices de la terre.
Mais tout a disparu, le Temps a fait un pas:
Où souriait l'enfance, est assis le Trépas;
L'herbe croît sur l'autel; l'oiseau des funérailles
De son cri prophétique attriste ces murailles.
Seulement, quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil:
C'est lui; le souvenir vers ces lieux le ramène;
De tombeaux en tombeaux sa douleur se promène.
Parmi des ossements et des marbres brisés,
Témoins de ses regrets, de ses pleurs arrosés,
Il creuse, sans pâlir, sa retraite dernière.

L'aquilon de minuit se mêle à sa prière,
Et le cloître attentif en redit les accents.
A ces restes sacrés, à ces murs vieillissants,
Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse?
C'est la Religion; oui, cette enchanteresse
Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux
A tous les monuments consacrés par les cieux.
Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur. Et toi, signe sacré,
Des chrétiens et du monde à l'envi révéré,
Croix modeste, quel est ton ineffable empire?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
« Un Dieu périt pour vous; n'oubliez point ses lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

### La Pensée.

Mortels, n'assignez point un terme à la pensée;
Hors du cercle des temps l'Éternel l'a placée :
Tantôt le ciel la voit, sur des ailes de feu,
Égarer son essor jusqu'au trône de Dieu;
Tantôt elle parcourt, avide de connaître,
Et les siècles passés, et les siècles à naître.
C'est le rapide éclair dont le sillon ardent
Joint les portes du jour aux rives d'occident;
C'est Élie emporté dans un char de lumière,
Et des mondes mortels franchissant la barrière.
Rien ne peut arrêter son vol ambitieux :
A travers les soleils, peuple brillant des cieux,
Elle s'élance, atteint l'indocile comète;
Épié, poursuivi dans sa marche secrète,
Cet astre déserteur lui révèle ses lois :
Elle triomphe, vole, et plongeant à la fois

Dans les airs, dans les eaux, dans les flancs de la terre,
Rend de sa royauté l'univers tributaire ;
Et l'incrédule obscur, sans honte, sans remord,
Ose la détrôner pour conquérir la mort,
Ou n'accorde à son rang qu'un éclat éphémère.
Tous les siècles courbés sous la gloire d'Homère,
Passent en saluant le monument fameux
Que ce mâle génie édifia pour eux.
Jusqu'au terme des temps, devenus leur conquête,
Voleront, respectés, les accords du prophète :
L'œuvre de la pensée a partout des autels.
La tige qui produit tant de fruits immortels,
Du souffle de la mort ne sera point flétrie.

### La pauvre Fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,

Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée ;
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas.
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas?

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la place des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents

Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée?

### La Nuit de Noël.

Tandis que les flots du torrent
Inondaient la forêt par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeait sa triste veillée.

Muette et pâle de douleur,
Dans sa cabane solitaire,
Elle pleurait..... et sur la terre
Nul mortel n'a daigné s'informer de ses pleurs.

Sans se plaindre à l'Être suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis :
Pauvre mère ! peut-être il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils ;
Son fils !... Elle succombe à ces tristes pensées.

Tout à coup du hameau les cloches balancées
Vers le temple des champs appellent les mortels.
On célébrait alors, au pied des saints autels,
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant, délices d'Israël,
Et, de rayons purs couronnée,
L'étoile de Jacob se montrait dans le ciel.

Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère
Font naître par degrés d'heureux pressentiments.
Hélas ! à force de tourments,
Elle avait oublié jusques à la prière.

Faible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes.
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes.

« Toi, dont le secours est promis
Au chrétien souffrant et fidèle,
Épouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle ;
J'abandonne pour toi la couche de mon fils.

» De tes demeures éternelles
Daigne descendre dans ce lieu ;
Tu sentis comme moi les craintes maternelles,
Tu tremblas pour ton fils, et ton fils était Dieu !

» Contre la tempête inhumaine
Protége un lis mourant qui n'a plus de soutien ;
Mon enfant commençait à peine
A prononcer le nom du tien.

» Ne m'en sépare pas ; je l'entends qui m'appelle ;
De son lit de douleur je reprends le chemin :
Adieu, je reviendrai demain
Déposer son berceau dans ta sainte chapelle. »

Elle dit, et déjà ses pas
Se sont tournés vers sa chaumière ;
Mais au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revint pas.

Les cierges des morts s'allumèrent,
Et devant le temple attristé,
Le soir à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

(*Poésies diverses.*)

# GUIRAUD,

## NÉ EN 1788.

GUIRAUD (PIERRE-MARIE-THÉRÈSE-ALEXANDRE) naquit à Limoux, le 25 décembre 1788. Le premier ouvrage qu'il fit recevoir au Théâtre-Français est une tragédie intitulée *Pélage:* en 1822, il donna à l'Odéon *les Machabées:* la simplicité du plan, le pathétique des situations, et l'éclat du style de cette tragédie lui méritèrent d'unanimes applaudissements; *le Comte Julien*, donné en 1823, eut peu de représentations: l'auteur le retira dans l'intention d'y faire quelques changements. La tragédie de *Virginie* est la dernière œuvre dramatique de Guiraud. Mais de toutes ses productions, celles qui ont fait le plus d'honneur à son talent, et procuré à son nom le plus de popularité, ce sont ses *Élégies savoyardes* et ses *Poëmes et Chants élégiaques.* Le naturel des sentiments, la simplicité de l'expression, la grâce naïve et le charme touchant de ces petites compositions éveillent dans l'âme l'émotion la plus vive et la plus profonde. On doit au même auteur un ouvrage en prose intitulé *Flavien.*

Guiraud a été nommé membre de l'Académie française en 1826. Il est mort en 1847.

—

### Le petit Savoyard.

#### LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,

Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi, chez des pauvres aussi !
Laisse ta mère, enfant de la Savoie,
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi !...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant..
Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.
Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :

Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »
Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer. »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.
Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.
Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !
Rendez-moi ma pauvre chaumière,

Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi !
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ?... que puis-je attendre enfin ?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »
Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.
« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »
Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

*(Poëmes allégoriques.)*

# LAMARTINE,

## NÉ EN 1792.

LAMARTINE (ALPHONSE DE) naquit à Mâcon en 1792. Il s'est placé par ses *Méditations poétiques*, qui parurent en 1820, au premier rang de nos poëtes lyriques ; les *Nouvelles Méditations poétiques*, quoique étincelantes de beautés, eurent moins de succès que les premières. Après la *Mort de Socrate*, *le Pèlerinage de Childe-Harold* et le *Chant du sacre*, productions faibles, parurent les *Harmonies poétiques*, que quelques uns ont voulu mettre auprès des Méditations, mais qui en sont bien éloignées. M. de Lamartine a publié sous le titre de *Jocelyn* et sous celui de la *Chute d'un ange* deux épisodes d'un poëme conçu dans de vastes proportions. Ces ouvrages, où l'on retrouve une partie du talent et de l'imagination brillante de l'auteur, sont une tentative nouvelle, un essai auquel le poëte, soigneux de sa gloire, n'aurait pas dû donner suite.

Les *Recueillements poétiques* sont le dernier ouvrage de M. de Lamartine. Nous n'en pouvons rien dire.

M. de Lamartine, membre de l'Académie française, a été nommé député après 1830.

—

### La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,

Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre au bord du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure en son nom.

(*Méditations poétiques.*)

### Dieu et son essence.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire; exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré:
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance :
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

(*Méditations poétiques.*)

### Hymne au Soleil.

Dieu, que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité !
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi,
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
Dès ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli ;
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore !
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme !
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché !
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire ?
N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire ?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil ! n'es-tu point un regard de ses yeux ?

*(Méditations poétiques.)*

### Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord, par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom ? Il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage,
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom !
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus, la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source
Recula d'un pas devant toi.

Gloire ! honneur ! liberté ! ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son !
De cette langue, en vain ton oreille frappée,
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire !
Tu marchais !... Tout obstacle était ton ennemi !
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclairer ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout, qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte!
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

(*Méditations poétiques.*)

### La Mort.

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste!
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur;
Ton front n'est point cruel; ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas; tu délivres! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau!

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles.
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes ;
Que tardes-tu ? parais ; que je m'élance enfin
Vers cet astre inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché ? qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par-delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?
« Vain espoir ! s'écrîra le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit ;
Insensé ! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir ;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe,
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir :
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence ;
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus

Le chercheront un jour, et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! »
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

# C. DELAVIGNE,

## NÉ EN 1793.

DELAVIGNE (Jean-François-Casimir) naquit au Havre au mois d'avril 1793. Un dithyrambe commença, dès le collége, la réputation de celui qui devait rendre au théâtre la langue énergique de Corneille et les mélodieux accents de Racine. Il s'agissait de la naissance du Roi de Rome que Delavigne avait célébrée comme tant d'autres. Mais ce fut après l'invasion de la France, en 1814, que son nom devint illustre. Il chanta les malheurs et la gloire de la France dans des poëmes lyriques intitulés *Messéniennes*. La France tout entière applaudit avec enthousiasme au jeune poëte qui s'était fait le noble interprète de ses douleurs et de ses espérances. *Les Vêpres siciliennes*, représentées en 1821, furent, pour M. C. Delavigne, l'occasion d'un nouveau triomphe. Aucune pièce, à l'exception du *Cid*, n'avait été accueillie avec une faveur aussi éclatante. Depuis cette époque, il a donné plusieurs autres tragédies et des comédies qui ont presque toutes pris place parmi les chefs-d'œuvre de notre théâtre.

Casimir Delavigne a été le poëte le plus pur et le mieux inspiré de son époque. La critique jalouse qui l'a poursuivi dans ses dernières années est aujourd'hui oubliée, et ses beaux ouvrages sont dans toutes les mémoires. Il avait été admis à l'Académie française en 1825.

Il est mort à Lyon le 10 septembre 1843.

---

### Les Vêpres siciliennes.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du Roi-Prophète entonné les cantiques;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.

Il s'ouvre ; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots : « Guerre aux tyrans ! » volent de bouche en bouche ;
Le prêtre les répète avec un œil farouche ;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage ;
Il marche, il court, tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
C'est Montfort ! A ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous !
Fuyez ! » dit-il superbe et pâle de courroux ;
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe. Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite ;
Elle entoure Montfort ; par son père entraîné,
Lorédan le suivait ; muet et consterné...
Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent ;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux ;
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare ; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants ! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau ?

Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

(*Les Vêpres siciliennes.*)

### Le Médecin d'un roi.

Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu qui parle en souverain
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière,
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable :
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;

Et pour souffrir tous deux nous vivons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble ;
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort, qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

*(Louis XI.)*

**Un Serviteur et un Ami.**

Coitier à Louis XI.

L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret,
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez ; ce n'est plus qu'un contrat ;
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète ;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paie un courtisan, on paie un serviteur ;
Un ami, sire, on l'aime ; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras ;
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi !

*(Louis XI.)*

### La Cassette.

LE CID à Elvire, sa fille.

C'est une vieille histoire
Que je veux vous conter; mais bien bas, pour ma gloire.
« A nous, Compéador! m'avait écrit le roi,
Voici les Sarrazins. » Pas un réal chez moi
Pour équiper ma bande et la conduire en plaine!
Alors de mon manoir la douce châtelaine,
Qui voyait mon souci, te mit sur mes genoux;
Me quitta; puis revint en m'offrant ses bijoux.
Je crois l'entendre encor : « Tiens, mon Cid, va les vendre,
Le Sarrazin, dit-elle, est là pour me les rendre. »
A quoi je répondis : « Chimène, mes amours,
Il te rendra ton bien avant qu'il soit dix jours. »
J'emportai les brillants; mais est-il femme ou fille
Qui se puisse tenir d'admirer ce qui brille?
Non : les vouloir, les prendre, et ne plus les lâcher,
C'est ce que fit Elvire; et j'eus beau me fâcher;
Dans son courroux d'enfant qui la rendait plus belle,
Tenant toujours sa proie, elle osa, la rebelle,
Lever pour se défendre, en lionne qu'elle est,
Ses deux petits poings nus contre mon gantelet.
— Vous l'avez ôté, Cid? — Oui, mais je fis en sorte,
Elvire, que ta main ne fût pas la plus forte.
Tu te pris à pleurer, et, tout gonflés, tes yeux
Faisaient à ce trésor de si tristes adieux,
Que je sentis mon cœur s'amollir de tendresse;
La pitié l'emporta. Jamais, c'est ma faiblesse,
Aux larmes d'un enfant je n'ai su résister;
Et je dis à Chimène : Il faut la contenter.
Qui sourit? ce fut toi : j'avais mis bas les armes;
Sourire plus charmant, lorsqu'il fit sous tes larmes
Rayonner de plaisir ton visage vermeil,
Qu'à travers une pluie un éclair de soleil!

Et folle et radieuse, ivre de ta victoire,
Tu vins du bout des doigts tirer ma barbe noire,
Toi qui tremblais alors, peureuse, en la baisant;
Mais tu n'en as plus peur : elle est blanche à présent.

*(La Fille du Cid.)*

### Songe du jeune Edouard.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit : « Viens, Richard, ma mère nous appelle; »
Et, te prenant la main, je voulais fuir près d'elle
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, coursient sans pouvoir avancer,
Et toujours, mais en vain...
Tout à coup à Windsor je me crus transporté;
Le feuillage tremblait par les vents agité;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondait leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille. O prodige!
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige,
Comme si c'était moi qui le perdais, ce sang.
Mon cœur vint à faillir; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus; mais j'entendis des voix
Qui disaient : « Portez-les au tombeau de nos rois. »

*(Les Enfants d'Edouard.)*

### Les Journalistes.

Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère ;
Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti,
Pour juger un auteur consulte son parti ;
Aigrit nos passions et dénonce à la France
L'écrit qu'il n'a pas lu, mais qu'il flétrit d'avance !
Voilà donc les faux dieux que je dois encenser !
Ah ! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser.
Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'accable,
Qu'ils me déchirent, soit : leur haine est honorable.
Il est, n'en doutez pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame,
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme,
Et gardant pour le vice une juste fureur,
Des travers de l'esprit se moquent sans aigreur.
Je rends trop de justice à ces rares mérites
Pour les importuner de mes lâches visites.
Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué.
Au moins je pourrai dire : « Il écrit ce qu'il pense. »
Est-il quelques chagrins que ce mot ne compense,
Qu'il ne fasse oublier, qu'il ne change en plaisirs ?
Tel est le but constant qu'embrassent mes désirs :
Inestimable bien, honneur digne d'envie,
Que je paîrai trop peu du repos de ma vie.

*(Les Comédiens.)*

### Le Célibataire.

Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille ;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté ;
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette ;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! célibat ! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

*(L'Ecole des vieillards.)*

### La Popularité.

Écoute :
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer : son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur ; il m'enivre ; et souvent
Au fond de la tribune où ta voix me remue,
Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux.
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné ;
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre ; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur ;
Non pas cet honneur faux qu'elle-même dispense,
Mais l'estime de soi qu'aucun bien ne compense.
Ou l'honnête homme, alors, ou le dieu doit tomber :
Vaincre dans cette lutte est encor succomber.
On résiste, elle ordonne ; on fléchit, elle opprime,
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris,
Cachez-vous, apostat, ou voyez à mes cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse :
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talents qu'ils n'ont pas.

Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours ;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

*(La Popularité.)*

### Le Duel.

Un duel ! Tu prendrais pour arbitre suprême
Le hasard d'un duel entre un infâme et toi !
Écoute, j'ai du cœur, et ma vie en fait foi ;
Mais je tiens que se battre est un pauvre courage,
Quand le combat vous souille encor plus que l'outrage.
A quoi sont bons ses jours, au mépris dévolus ?
L'État n'en a que faire, et l'honneur n'en veut plus ;
Les tiens sont l'honneur même, une cause à défendre,
Des services rendus, des services à rendre.
La vertu, la patrie, ont des droits sur les tiens,
Plus tu te sens utile et moins tu t'appartiens.
« Le lâche, diras-tu, peut tenir ce langage ; »
L'homme de cœur le doit ; pour relever le gage
Qu'une insulte à mon nom jette sur mon chemin,
Je veux, en le touchant, ne pas salir ma main.
Là, ce serait l'opprobre avec la gloire aux prises.
Fais fi de ta vengeance : un sang que tu méprises
Ne vaut pas, ô mon fils, pour laver ton affront
Les pleurs sacrés qu'un père a versés sur ton front.

*(La Popularité.)*

### Les Chagrins de l'Étude.

L'homme a dit : « Je sais tout, et j'ai tout défini ;
J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
L'étude me ravit à des hauteurs sublimes ;
De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes :
Cet élément subtil dont il roule entouré,
Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux,
Que n'ait point pénétrés mon regard curieux ?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé ! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer !
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles !
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles !
Ptolémée, illustré par cent travaux divers,
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie,
Des siècles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte ;
De son fil embrouillé qui s'allonge toujours
On suit péniblement les tortueux détours ;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.
A peine un faible enfant échappé du berceau
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les quatre facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.

Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous pas Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour, chez nos derniers neveux,
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux ?
Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté, sans toi les plaisirs sont des peines !
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté !
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres !
Leur nombre dangereux fait leur autorité;
Les sots depuis Adam sont en majorité.
La Divinité même inspire Anaxagore :
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux ;
Sans pitié, loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire...
N'a-t-il pas expié, par trois ans de prison,
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison ?
Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire ?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards ?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs ;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil ;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents ! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie ;

Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

*(Epître à MM. de l'Académie française.)*

### Au Vallon d'Argentol.

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis, que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal,
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le Dieu des champs et ses nymphes divines
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;

Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants fatigués de quelques longs voyages
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au-delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs: puissent-ils plaire aux Dieux!
O vallon fortuné! paisibles promenades!
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes Naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

## La Mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs ;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...

Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé,
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats :
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

(*Messéniennes.*)

### Ruines des côtes de Naples.

Ces débris ont pour moi d'invincibles appas...
Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne;
Ces pampres voltigeants et rougis par l'automne;
Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
Ces frêles cyclamens, fanés à leur naissance,

Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides ?
Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
Qui du soleil levant réfléchissaient les feux ?
C'est là que des clairons la bruyante harmonie,
A d'Auguste expirant ranimé l'agonie ;
Vain remède ! et le sang se glaçait dans son cœur,
Tandis que sur ces murs les jeux de Rome esclave,
Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave.

Ces monuments pompeux, tous ces palais romains,
Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
N'ont laissé que des noms en horreur aux humains.
Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
Qui de Caligula rappellent la mémoire !
Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles ;
Leur chaîne s'est rompue, et n'est plus un écueil
Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.

Ces temples du Plaisir par la Mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots roulant sous cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide ;
Il lançait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, instruments du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez;
Quand Rome s'endormit de débauche abattue,
Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
Il infecta les lieux qu'elle a déshonorés.
Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
S'élevait autour d'eux une vapeur immonde,
Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes.

Virgile pressentait que dans ces champs déserts
La Mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
Contemplez ce pêcheur : voyez, voyez nos guides;
Interrogez les traits de ces pâtres livides :
Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage,
Tendant vers vous la main, entr'ouvrent leurs lambeaux,
Pour mendier le prix de leur dernier passage ?

(*La Sibylle.*)

### Trois jours de Christophe Colomb.

« En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde ! »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
— Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité. »

Qu'importe ? il est tranquille... Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz : « Ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments. »

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il ? — Aux voix. — La mort ! — la mort ! — la mort !
— Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !....

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.

Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or !
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb : « Cette terre est mon bien !... »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien...

(*Messéniennes.*)

# V. HUGO,

## NÉ EN 1802.

HUGO (Victor) naquit à Besançon le 26 février 1802.

Ses débuts dans la carrière littéraire furent aussi précoces que remarquables. En 1817, il concourut pour le prix de poésie de l'Académie française; et de 1817 à 1820, il fut couronné trois fois par l'Académie des jeux floraux pour des odes qui sont peut-être ses plus belles créations lyriques.

Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on met au premier rang les *Odes*, les *Orientales*, le *Dernier jour d'un condamné*, *Notre-Dame de Paris*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, et les *Voix intérieures*.

Comme poëte, M. Victor Hugo se fait remarquer par la richesse du coloris, l'abondance des images et par une énergique et puissante inspiration; comme prosateur, il réunit dans son style les différents mérites qui caractérisent sa poésie; et c'est avec raison que l'on considère son roman de *Notre-Dame de Paris* comme une des productions qui ont le plus contribué à sa réputation comme écrivain.

M. V. Hugo a composé plusieurs drames, dont le meilleur est, sans contredit, *Hernani*. Les belles scènes qu'on trouve dans ces drames font regretter que l'auteur n'ait pas adopté la forme correcte et toute classique qui distingue nos grands modèles.

M. Victor Hugo est entré à l'Académie française le 3 juin 1841.

—

### Moïse sauvé des eaux.

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour,
Venez; le moissonneur repose en son séjour;
La rive est solitaire encore.
Memphis élève à peine un murmure confus,
Et nos chastes plaisirs sous ces bosquets touffus
N'ont d'autres témoins que l'Aurore.

» Au palais de mon père on voit briller les arts ;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphire !

» Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
Que vois-je ?... Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

» Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

» Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

» Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

» Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide :
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas :
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si long-temps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde ! »

(*Odes et Ballades.*)

**Le Chant du cirque.**

César, empereur magnanime,
Le monde, à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir.
Éternel héritier d'Auguste,
Salut ! prince immortel et juste,
César ! sois salué par ceux qui vont mourir.

Seul, entre tous les rois, César aux dieux de Rome
Peut en libations offrir le sang de l'homme.
A nos solennités nous invitons la mort.
De monstres pour nos jeux nous dépeuplons le monde,
Nous mêlons dans le cirque, où fume un sang immonde,
Le tigres d'Hyrcanie aux barbares du Nord.

Des colosses d'airain, des vases de porphyre,
Des ancres, des drapeaux, que gonfle le zéphire,
Parent du champ fatal les murs éblouissants;
Les parfums chargent l'air d'un odorant nuage,
Car le peuple romain aime que le carnage
Exhale ses vapeurs parmi les flots d'encens.

Des portes tout à coup les gonds d'acier gémissent.
La foule entre en froissant les grilles qui frémissent.
Les panthères dans l'ombre ont tressailli d'effroi;
Et poussant mille cris qu'un long bruit accompagne,
Comme un fleuve épandu de montagne en montagne,
De degrés en degrés roule le peuple-roi.

Les deux chaises d'ivoire ont reçu les édiles.
L'hippopotame informe et les noirs crocodiles
Nagent autour du cirque en un large canal;
Dans leurs cages de fer les cinq cents lions grondent;
Les vestales en chœur, dont les chants se répondent,
Apportent l'autel chaste et le feu virginal.

L'œil ardent, le sein nu, l'impure courtisane
Près du foyer sacré pose un trépied profane.
On voile de cyprès l'autel des suppliants.
A travers leur cortége et de rois et d'esclaves,
Les sénateurs vêtus d'augustes laticlaves,
Dans la foule, de loin, comptent tous leurs clients.

Chaque vierge est assise auprès d'une matrone.
A la voix des tribuns on voit autour du trône

Les soldats du Prétoire en cercle se ranger ;
Les prêtres de Cybèle entonnent la louange,
Et sur de vils tréteaux, les histrions du Gange
Chantent, en attendant ceux qui vont s'égorger.

Les voilà !... Tout le peuple applaudit et menace
Ces captifs, que César d'un bras puissant ramasse
Des temples de Manès aux antres d'Irmensul.
Ils entrent tour à tour, et le licteur les nomme ;
Vil troupeau que la mort garde aux plaisirs de Rome,
Et que d'un fer brûlant a marqué le consul.

On découvre en leurs rangs, à leur tête penchée,
Des Juifs, traînant partout une honte cachée ;
Plus loin, d'altiers Gaulois, que nul péril n'abat,
Et d'infâmes chrétiens, qui, dépouillés d'armures,
Refusant aux bourreaux leurs chants ou leurs murmures,
Vont souffrir sans orgueil et mourir sans combat.

Bientôt, quand rugiront les bêtes échappées,
Les murs, tout hérissés de piques et d'épées,
Livreront cette proie entière à leur fureur ;
Du trône de César la pourpre orne le faîte,
Afin qu'un jour plus doux, durant l'ardente fête,
Flatte les yeux divins du clément empereur.

César, empereur magnanime,
Le monde, à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir !
Éternel héritier d'Auguste,
Salut ! prince immortel et juste ;
César ! sois salué par ceux qui vont mourir.

(*Odes et Ballades.*)

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

## AUTEURS NOMMÉS ET DES OUVRAGES INDIQUÉS

DANS LES NOTICES BIOGRAPHIQUES.

---

Les noms des auteurs sont en petites capitales; le chiffre romain indique le volume et les chiffres arabes les pages.


### A.

Abufar, II, 327.
Agamemnon, II, 435.
AGUESSEAU (d'), I, 215.
Alceste, II, 144.
ALEMBERT (d'), I, 227, 348, 446.
Alexandre, II, 160.
Allemagne (l'), I, 439.
Alonzo ou l'Espagne, I, 498.
Amélise, II, 327.
Ami (l') de la maison, I, 349.
AMYOT, I, 4.
Anaximandre, II, 406.
ANDRIEUX, II, 406.
Andromaque, II, 160.
Andromède, II, 77.
Ariane, II, 130.
Armide, II, 144.
ARNAULD, II, 450.
Art (l') d'aimer, II, 279.
Art (l') d'écrire, I, 323.
Art (l') poétique, II, 148.
Asturbé, II, 345.
Athalie, II, 160.
Atrée et Thyeste, II, 212.
Atys, II, 144.

### B.

BACHAUMONT, II, 91.
BAÏF (Antoine de), II, 27.
BAÏF (Lazare de), II, 27.
Bajazet, II, 130.
BALZAC, I, 8, 25, 36.
BAOUR-LORMIAN, II, 444.
BARTHÉLEMY, I, 327.
BEAUTRU, I, 49.
Bélisaire, I, 349.
BELLEAU, II, 25.
BENSERADE, I, 36.
BÉRANGER, II, 450.
BERNARD, II, 279.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, I, 379.
BERNIS, II, 282.
BERTAUT, II, 41.
BOILEAU, I, 1, 126, 215; II, 5, 59, 78, 128, 148, 160, 186, 235.

Bonchamp, I, 4.
Bossuet, I, 67, 123, 184.
Bouhours, I, 105.
Bourdaloue, I, 116.
Bridaine, I, 265.
Buffon, I, 276, 423.

C.

Caliste, II, 345.
Callisthène, II, 225.
Caractères (les) de Théophraste, I, 145; — et les Mœurs de ce siècle, I, 145.
Castor et Pollux, II, 279.
Catilina, II, 212.
Causes (des) de la corruption du goût, I, 221.
Chant (le) du sacre, II, 473.
Chants (les) du crépuscule, II, 401.
Chapelle, II, 91.
Charron, I, 18.
Chamfort, I, 399.
Charles IX, II, 425.
Chateaubriand, 1, 446.
Châteaux en Espagne (les), II, 390.
Chaulieu, II, 5.
Chaumière indienne (la), I, 379.
Chénier (A.), II, 362, 413, 414.
Chénier (M.-J.), I, 235; II, 413.
Chute (la) d'un ange, II, 473.
Cid (le), II, 77, 481.
Cinna, II, 77.
Cléopâtre captive, II, 30.
Cloître des Chartreux, II, 396.
Clytemnestre, II, 461.
Coalition (la) et la France, I, 498.
Colardeau, II, 345, 360, 373.
Collin d'Harleville, II, 390, 406.
Comte d'Essex (le), II, 130.
Comte Julien (le), II, 469.
Condillac, I, 323, 419.
Condorcet, I, 298, 401.
Confessions (les), I, 307.
Conjuration des Espagnols contre Venise, I, 139.
Conjuration de Portugal, I, 184.
Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, I, 242.
Considérations sur les mœurs, I, 270.
Contes moraux, I, 349.
Contrat (le) social, I, 307.
Corinne, I, 439.
Corneille, I, 38; II, 77, 88.
Corneille (Thomas), II, 130, 191.
Courier, I, 471.
Cours analytique de littérature, II, 435.
Cours de littérature, I, 388.
Cousin, I, 489.
Crébillon, II, 212.
Crispin rival de son maître, I, 235.
Cuvier, I, 458.

D.

Dacier (madame), I, 221.
Danès (Pierre), I, 4.
Daphnis et Chloé, I, 4, 471.
Delavigne, II, 481.
Delille, II, 338, 444.
Delphine, 1, 439.
Dépit (le) amoureux, II, 98.
Dernier jour (le) d'un condamné, II, 501.
Descartes, I, 29.
Deshoulières (madame), II, 132,
Desportes, II, 38, 41.
Destouches, II, 216.
Diable (le) boiteux, I, 242.
Dialogues sur l'éloquence, I, 167.
Dialogues des Morts (de Fontenelle) I, 190.
Dictionnaire philosophique, I, 251.
Dictionnaire des Synonymes, I, 476.
Diderot, I, 343.
Didon, II, 271.
Didon se sacrifiant, II, 30.
Discours sur Homère, I, 221.
Discours sur la Méthode, I, 29.

Discours sur l'Histoire universelle, I, 87.
Discours sur l'usage de l'Histoire, I, 139.
Discours sur le Style, I, 276.
Discours couronné par l'Académie de Dijon, I, 307.
Discours sur l'Inégalité des conditions, I, 307.
Discours sur l'Esprit philosophique, I, 359.
Discours sur les Révolutions du Globe, I, 458.
Dissertation sur la Politique des Romains dans la religion, I, 242.
Dissipateur (le), II, 216.
Distrait (le) II, 186.
Dithyrambe aux mânes de Voltaire, I, 388.
Divine Épopée (la), II, 461.
Dix-huitième siècle (le), II, 373.
Don Juan, II, 130.
Dorat (Jean), II, 27, 332.
Dorat (Joseph), II, 332, 365.
Ducis, II, 327.
Duclos, I, 270.
Dumarsais, 1, 227.
Dupleix, I, 43.

## E.

Electre, II, 212.
Éléments de la Philosophie de Newton, I, 251.
Éléments de littérature, I, 349.
Élégies savoyardes, II, 469.
Eloge de Vauvenargues, I, 501.
Éloges, I, 484.
Éloges de Thomas, I, 364; — de Marc-Aurèle, I, 364; — de Descartes, I, 364; — de Molière, I, 399; — de Lafontaine, I, 399.
Emile ou de l'Education, I, 307.
Encyclopédie, I, 343, 349.
Enéide (l') II, 338.
Entretiens sur la pluralité des Mondes, I, 190.
Épicharis et Néron, II, 421.
Epître au peuple, II, 309.
Epître d'Héloïse à Abeilard, II, 315.
Epîtres (de Boileau), II, 148.
Esprit de la Fronde, I, 55.
Esprit des Lois, I, 242.
Essais de Montaigne, I, 8.
Essais de morale, I, 74.
Essais sur les mœurs et l'esprit des nations, I, 251.
Essai sur l'origine des connaissances humaines, I, 323.
Essai sur les éloges, I, 364.
Essai sur l'éloquence de la chaire, I, 404.
Essai sur le despotisme, I, 410.
Essai sur l'homme, II, 338, 396.
Essai sur l'indifférence en matière de religion, I, 473.
Essai sur l'Histoire de France, I, 476.
Esther, II, 160.
Etat et progrès de la littérature française depuis 1789, II, 425.
Etéocle et Polynice, II, 421.
Ethiopiques (les), I, 4.
Étourdi (l'), II, 98.
Etourdis (les) II, 406.
Etudes de la nature, I, 379.
Etudes historiques, 1, 446.
Eugène ou la Rencontre, II, 30.
Euripide, I, 4.
Exposition de la doctrine catholique, I, 87.
Exposition du système du monde, I, 416.

## F.

Fables (les) de La Fontaine, II, 108; de Lamotte, II, 207. — de Florian, II, 381. — de Lebailly, II, 401.
Fables orientales, II, 291.
Fastes (les) II, 295.
Fausse (la) Agnès, II, 216.
Fénelon, I, 167; II, 5.
Feuilles (les) d'automne, II, 401.

Fugère, I, 4.
Fils (les) ingrats, II, 225.
Flatteur (le) II, 194.
Flavien, II, 469.
Fléchier, I, 109, 123.
Fleurs (les), II, 377.
Florian, II, 205, 384, 404.
Folies amoureuses (les), II, 186.
Fontanes, II, 396.
Fontenelle, I, 199.
Forêt (la) de Navarre, II, 396.

## G.

Garnier, II, 35.
Génie (le) du christianisme, I, 446.
Gensérie, II, 132.
Géorgiques (les), II, 338.
Gilbert, II, 373.
Gil-Blas de Santillane, I, 235.
Ginguené, II, 205.
Glorieux (le), II, 216.
Gombauld, II, 56.
Grâce (la) II, 285.
Grammaire générale et raisonnée, I, 270.
Grammaire de Condillac, I, 323.
Gresset, II, 262.
Grimm, I, 298.
Guénard, I, 359.
Guillaume-Tell, II, 295.
Guiraud, II, 469.
Guizot, I, 476.
Gustave Vasa, II, 225.

## H.

Hamilton, I, 160.
Hamlet, II, 327.
Hardy, I, 58.
Harmonies poétiques (les), II, 478.
Harmonies de la Nature, I, 379.
Héliodore, I, 4.
Héraclius, II, 77.
Hernani, II, 501.
Histoire de la poésie française à l'époque impériale, II, 435.
Histoire de l'ordre de Malte, I, 184.
Histoire de l'Académie des sciences, I, 190.
Histoire des oracles, I, 190.
Histoire ancienne, I, 210.
Histoire romaine (de Rollin), I, 210.
Histoire de Pierre-le-Grand, I, 254; — de Charles XII, I, 251.
Histoire de Louis XI, I, 270.
Histoire naturelle, I, 276.
Histoire du Parlement d'Angleterre, I, 302.
Histoire philosophique et politique des Deux-Indes, I, 302.
Histoire des membres de l'Académie française, I, 343.
Histoire secrète de la monarchie prussienne, I, 410.
Histoire des quadrupèdes ovipares, I, 423.
Histoire des reptiles, I, 423.
Histoire des poissons, I, 423.
Histoire des cétacés, I, 423.
Histoire de la civilisation, I, 476.
Histoire de Cromwell, I, 484.
Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, I, 493.
Histoire de la Révolution française, I, 501.
Histoire du Consulat et de l'Empire, I, 501.
Homme des champs (l'), II, 338.
Horace, II, 77.
Houdart de Lamotte, I, 224; II, 191, 205.
Hugo (Victor), II, 501.
Hypermnestre, II, 295.
Hypocondriaque (l'), II, 88.

## I.

Idoménée, II, 212.
Imagination, (l'), II, 338.
Imbert, II, 365.
Incas (les), I, 349.

Inconstant (l'), II, 390.
Introdution à la connaissance de l'esprit humain, I, 320.
Islaor ou le Barde chrétien, I, 498.
Itinéraire de Paris à Jérusalem, I, 446.

J.

Jardins (les), II, 338.
Jérusalem délivrée (la), II, 444.
Jeune Indienne (la), I, 399.
Jocelyn, II, 473.
Jodelle, II, 5, 30, 35.
Joueur (le), II, 186.
Jour (le) des Morts dans une campagne, II, 396.
Jugement (le) de Pâris, II, 365.
Jumonville, I, 364.
Junius Brutus, II, 406.

L.

Labruyère, I, 145.
Lacépède, I, 423.
Lafayette (madame de), II, 128.
La Fontaine, I, 1; II, 5, 108, 205, 381.
Lafosse, II, 182.
Laharpe, I, 298, 388; II, 5, 38, 59, 182, 212, 295.
Lamartine, II, 473.
Lamennais, 1, 473.
Lamotte, voy. *Houdart*.
Laplace, I, 416.
Larochefoucauld, I, 52.
Lebailly, II, 401.
Lebrun, II, 304.
Légataire (le) universel, II, 186.
Legouvé, II, 421.
Lemercier, II, 435.
Lemierre, II, 295.
Léonard, II, 360.
Lesage, I, 235, 242.
Lettre à l'Académie, I, 167.
Lettres persanes, I, 242.
Lettres sur l'histoire de France, I, 493.
Levayer, I, 21.
Littérature (la) dans ses rapports avec les institutions sociales, I, 439.
Livre (le) du peuple, I, 473.
Logique (la), I, 323.
Luciade (la), I, 471.
Lutrin (le), II, 148, 262.

M.

Mably, I, 298, 323.
Macbeth, II, 327.
Machabées (les), II, 469.
Mahomet II, II, 444.
Malebranche, I, 131.
Malade (le) imaginaire, II, 98.
Malfilatre, II, 320.
Malherbe, II, 45, 56, 68.
Malleville, II, 73.
Manière de bien penser des ouvrages d'esprit, I, 105.
Manlius Capitolinus, II, 182.
Manteau (le), II, 406.
Marchand de Smyrne (le), I, 399.
Mariamne, II, 144.
Marmontel, I, 349; II, 5.
Marot, II, 1, 5.
Martyrs (les), I, 446.
Mascaron, I, 123.
Massillon, I, 123, 195.
Maury (l'abbé), I, 265, 404.
Maximes (les) de Larochefoucauld, I, 52.
Maximes des saints, I, 167.
Maynard, II, 63.
Mécanique céleste, I, 416.
Méchant (le), II, 262.
Médée, II, 77.
Méditations poétiques, II, 473.
Mélancolie (la), II, 421.
Mélanges de littérature de Voltaire, I, 25.
Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, I, 343.
Mélanie, I, 388.
Mélite, I, 38.
Mellin de Saint-Gelais, II, 1.
Mémoires de Larochefoucauld,

I, 52; — de Retz, I, 57.
Mémoires du comte de Grammont, I, 160.
Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et Louis XV, I, 270.
Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre, I, 476.
Ménechmes (les), II, 186.
Menteur (le), II, 77.
Mère coquette (la), II, 144.
Mérite (le) des femmes, II, 421.
Messéniennes (les), II, 481.
Métromanie (la), II, 225.
Mézeray, I, 43.
Méziriac, I, 4.
Millevoie, II, 456.
Mirabeau, I, 410.
Mois (les), II, 362.
Molière, I, 1; II, 77, 98, 130, 160, 186, 216.
Mon Apologie, II, 373.
Monsieur de Crac, II, 390.
Montaigne, I, 8, 18.
Montesquieu, I, 242, 360.
Mort (la) de Pompée, II, 77.
Mort (la) des enfants de Brutus, II, 212.
Mort (la) de Jumonville, II, 309.
Mort (la) d'Abel, II, 421.
Mort (la) d'Henry IV, II, 221.
Mort (la) de Socrate, II, 473.
Mustapha et Zéangir, I, 399.

## N.

Narcisse, II, 320.
Nature (la), II, 301.
Nicole, I, 74.
Notre-Dame de Paris, II, 501.
Nouvelle Héloïse (la), I, 307.
Nouvelles (les), II, 381.
Nouvelles Méditations poétiques, II, 473.

## O.

Odes d'Anacréon, II, 182.
Odes (de V. Hugo), II, 501.
Odes de Lefranc, II, 271.
Œdipe chez Admète, II, 327.
Œuvres morales de Plutarque, I, 4.
Œuvres de Shakespear, I, 476.
Omasis, II, 444.
Optimiste (l') II, 390.
Oraisons funèbres de Bossuet, I, 87. — de Fléchier, I, 109.
Orientales (les), II, 501.
Othello, II, 327.

## P.

Pamphlets de Courrier, I, 471.
Panégyriques de Maury, I, 404.
Paradis perdu (le), II, 388.
Parny, II, 377.
Paroles d'un croyant, I, 473.
Pascal, I, 65.
Passerat, II. 32.
Paul et Virginie, I, 379.
P élage, II, 469.
Pèlerinage (le) de Childe-Harold, II, 473.
Peinture (la), II, 295.
Pensées (les) de Pascal, I, 65.
Petit-Carême, I, 195.
Pétréide (la), I, 364; II, 309.
Phrosine et Mélidore, II, 279.
Pinto, II, 435.
Piron, II, 225.
Pithou, I, 14.
Philosophe marié (le), II, 216.
Pitié (la), II, 388.
Plutarque, I, 4, 298.
Poëmes et Chants élégiaques, II, 469.
Poésies sacrées de Lefranc, II, 271.
Poésies élégiaques, II, 377.
Poésies d'Ossian, II, 444.
Poëte mourant (le), II, 456.
Polyeucte, II, 77.
Pompignan (Lefranc de), II, 271.
Précieuses (les) ridicules, II, 98.
Princesse de Clèves (la), II, 128.
Proserpine, II, 144.
Provinciales (les), I, 65.
Psyché, II, 108.
Pyrénées (les) et le midi de la France, I, 501.

## Q.

Quinault, II, 77, 144.
Quintus Fabius, II, 421.

## R.

Rabelais, I, 1.
Racan, II, 68.
Racine, I, 108, 135, 215; II, 130, 160.
Racine (L.), II, 235, 301.
Rapport sur l'état et les progrès de la littérature française, depuis 1789, II, 425.
Raynal, I, 302.
Recherche de la vérité, I, 131.
Recherches sur les ossements fossiles, I, 458.
Recueillements poétiques (les), II, 473.
Réflexions sur la critique, I, 221.
Regnard, II, 186, 216.
Regnier (Mathurin), II, 59.
Regnier Desmarais (l'abbé), I, 346.
Religion (la), II, 235.
Religion (la) naturelle, II, 309.
Remarques sur la langue française, de Bouhours, I, 105.
Retz (Gondi, card. de), I, 54, 57.
Révolution de Suède, I, 184; — de la république romaine, I, 184.
Rhadamiste, II, 212.
Rivales (les), II, 144.
Rodogune, II, 77.
Roi (le) Léar, II, 327.
Roi (le) d'Yvetot, II, 450.
Roland, II, 144.
Rollin I, 210; II, 235.
Roméo et Juliette, II, 327.
Ronsard, II, 21, 27, 30, 41.
Rotrou, II, 88.
Roucher, II, 362, 414.
Rousseau (Jean-Jacques), I, 307.
Rousseau (J.-B.), II, 5, 191.
Ruines (les), I, 431.

## S.

Saint-Amand, I, 107, 108.
Saint-Evremont, I, 47.
Saint-Lambert, II, 291.
Saint-Réal, I, 139.
Saisons (les), II, 291, 338.
Salvandy, I, 498.
Satire Ménippée I, 14; II, 32.
Satires de Boileau, II, 149.
Satires (de Baour-Lormian), II, 444.
Saül, II, 461.
Saurin, II, 191.
Scudéry, II, 77.
Scudéri (mademoiselle de), II, 41.
Segrais, II, 128.
Sénateur (le), II, 450.
Sépulture (la), II, 421.
Sertorius, II, 77.
Sévigné (madame de), I, 78, 184.
Siècle de Louis XIV, I, 25.
Soleil (le) fixe au milieu des planètes, II, 320.
Soirée (la) d'Auteuil, II, 408.
Sophocle, I, 4.
Soumet, II, 461.
Souvenirs (les), II, 421.
Staël (madame de), I, 439.
Sylvain, I, 349.

## T.

Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux, I, 458.
Tableaux (les), II, 377.
Tangu et Félime, I, 388.
Télémaque, I, 167.
Temple (le) de Gnide, II, 360.
Temps (le), ode, II, 309.
Thébaïde (la), II, 160.
Thierry, I, 493.
Thiers, I, 501.
Thomas, I, 364; II, 309, 327.
Tracy (de), I, 449.
Traité de l'éducation des filles, I, 167.
Traité des études, I, 210.
Traité de l'existence de Dieu, I, 167.

Traité de l'homme, de Descartes, I, 131.
Traité des libertés de l'Église gallicane, I, 14.
Traité de la sagesse, I, 18.
Traité de la manière d'écrire l'histoire, I, 298.
Traité des sensations, I, 323.
Traité des systèmes, I, 323.
Trésor (le), II, 406.
Trois Règnes (les), II, 336.
Turcaret, I, 235.
Tusan (Jacques), I, 4.

V.

Varillas, I, 139.
Vaugelas, I, 4.
Vauvenargues, I, 320.
Veillées (les) du Parnasse, II, 301.
Venceslas, II, 88.
Vêpres siciliennes (les), II, 484.
Véritable (le) St-Genest, II, 88.
Verger (le), II, 396.
Vertot, I, 184.
Ver-Vert, II, 262.
Veuve (la) du Malabar, II, 295.
Vies de Plutarque, I, 4, 298.
Vies des poëtes français, I, 476.
Vieux célibataire (le), II, 390.
Villemain, I, 484.
Virginie, II, 469.
Voiture, I, 36, 67, 105.
Voix intérieures (les), II, 504.
Volney, I, 434.
Voltaire, I, 57, 105, 116, 159, 210, 227, 251, 307, 349; II, 5, 63, 77, 212, 241, 294, 309, 327, 338, 381.
Voyage d'Anacharsis, I, 327.
Voyage en Egypte et en Syrie, I, 431.

Z.

Zaïde, II, 128.
Zémire et Azor, I, 349.

# INDEX ALPHABETIQUE,

## LITTÉRAIRE ET GRAMMATICAL,

## DES PRINCIPALES FORMES, DES ACCIDENTS OU DÉFAUTS DU STYLE CONTENUS DANS LES EXTRAITS.

Les chiffres romains indiquent le volume, le chiffre qui le suit la page, et ceux qui viennent après, jusqu'au point virgule, la ligne.

### A.


**Ablation**, v. *Aphérèse.*
**Abrégement**, v. *Systole.*
**Abscission**, v. *Apocope.*
**Abusion**, v. *Catachrèse.*
**Académique** (style), v. *Calliépie.*
**Acception**, v. *Trope.*
**Acclamation**, v. *Epiphonème.*
**Accumulation**, v. *Athroïsme.*
**Acyrologie** (terme impropre, mauvaise expression), I, 124, 22; 385, 21; 499, 31; II, 283, 9, 24, 25; 337, 19; 341, 8; 342, 33, 36; 344, 13; 371, 22, 23; 372, 1; 402, 10; 405, 14; 414, 12; 415, 4, 18; 416, 9, 17; 453, 13; 454, 13; 457, 29; 459, 20; 464, 5, 29, 31; 467, 4, 29; 472. 20; 504, 16.
**Addition** (terme générique), v. *Métaplasmes, Figures de constructions.*
**Adjonction**, v. *Zeugme.*
**Affectation**, défaut du style affecté.
**Affecté** (style) v. *Périergie.*
**Afféterie** (sorte d'affectation de style).
**Alexandrins** (vers), II, 28, 31, 35, 78, etc.
**Allégorie**, I, 98, 17; 219, 15; 250, 7; 258, 6; 269, 8; 336, 10; 365, 30; 456, 1; II, 7, 27; 68, 4; 114, 18; 115, 10; 156, 17; 200, 1; 206, 20; 264, 24; 265, 22, 283, 1; 286, 28; 309, 1; 397, 25; 416, 19; 486, 7.
**Allégorique**, v. *Allégorie.*
**Allitération**, voy. *Paragrammatisme.*
**Allongement**, v. *Ectase.*
**Allusion**, I, 124, 10; 236, 10, 18, 22; 414, 10; 475, 11; II, 66, 25; 110, 28; 176, 16; 229, 28; 230, 6; 231, 11; 232, 27; 257, 2; 267, 24; 276, 9; 343, 23; 434, 17; 440, 10; 441, 1, 3; 454, 20.
**Allusion obscure**, II, 49, 23; 110, 28.
**Altération des mots**, v. *Métaplasmes;*—**des phrases**, v. *Figures de construction.*
**Ambiguité expliquée**, I, 108, 22.

Amphibolie, I, 106, 4; 196, 14; 249, 13; 277, 32; II, 269, 5; 385, 26; 419, 17; 464, 2; 497, 26; 503, 29; 504, 11; 506, 2.
Amphibologie, mot usité mal à propos ; le véritable terme est *Amphibolie*, v. ce mot.
Amphigouri, v. *Polymige.*
Amplification (figure), v. *Auxèse.*
Ampoulé (style), v. *Paphlasme.*
Anacénose (communication), I, 262, 31; 263, 1; II, 165, 4;
Anacoluthe (sorte d'ellipse), I, 15, 16.
Anacoluthe (dans le sens, décousu, coq-à-l'âne), I, 84, 14; 408, 7; II, 471, 17 et s.
Anadiplose (ou redoublement, sorte de répétition), I, 15, 28; 16, 1 et s ; 25, 11 ; 26, 7; 50, 25; 51, 8, 11; 60, 9; 61, 28; 101, 26; 135, 16; 152, 16; 153, 25; 249, 24; 295, 7; 333, 11; 367, 17; 397, 15; 440, 5; II, 22, 3; 25, 2; 52, 11, 27; 75, 17; 128, 1; 155, 29; 161, 13; 166, 19; 184, 14, 192, 9; 236, 7; 239, 4; 247, 12, 15, 17, 19; 356, 13; 429, 25; 457, 12; 458, 26; 498, 29.
Anagramme, I. 150, 19;
Anaphore (sorte de répétition), I, 22, 21; 25, 4; 26, 8, 32; 52, 6 et s.; 53, 4; 58, 16; 94, 22; 116 et 117; 117, 24; 120, 20; 124, 10, 23; 146, 3; 153, 26; 156, 15; 196, 2; 199, 9; 200, 18, 27; 205, 3; 247, 13; 312, 21; 320, 1; 372, 25; 389, 12; 409, 10; 414, 13; 447, 30; II, 28, 7; 31, 2, 28; 57, 21; 58, 9; 73, 1; 78, 6, 18; 84, 1; 84, 2; 128, 3; 129, 16; 166, 7, 16; 183, 26; 247, 5; 443, 11; 447, 14; 483, 13, 16; 498, 25.
Anastrophe (inversion), I, 3, 14, 10, 4, 27; 13, 5: 19, 5; 105, 14; 106, 17; II, 3, 47; 7, 3; 9, 7, 18; 10, 30; 11, 23; 14, 10, 18; 15, 16; 16, 2; 17, 1; 26, 1; 32, 6; 46, 14; 50, 13; 54, 1, 60, 16; 81, 25; 143, 11; 273; 11.
Anise (période), I, 294, 31; 313, 3; 332, 17. V. *Protase*, *Apodose.*
Annomination, v. *Paronomase.*
Anomales (rimes), II, 2 à 20, 31; 92, 9, 24; 93, 15, 22, 27; 94, 7, 17; 95, 3, 7; 96, 18, 22.
Anomalie, v. *Anomales.*
Anthérologie (style orné, fleuri), I, 172; 173; 276; 281; 284; 285; 287; 288; 315; 317; 332; 334; 382; 384; 385; 423; II, 41; 73; 114; 129; 149; 151; 199; 251; 264; 281; 284; 292; 343 et s.; 493, 3.
Anthorisme (contre-définition), II, 216 et 217, v. *Horisme.*
Antilexie (contradictions dans les termes), I, 454, 23; II, 232, 5; 287, 11; 297, 28; 310, 35.
Antimétabole et Antimétathèse (renversement, transposition dans les lettres d'un mot), v. *Anagramme;* — dans les mots ou la pensée. I, 217, 18; 243, 1; 245, 6; 255, 2; 334, 24; 399, 1; 400, 1; II, 61, 24; 124, 35; 232, 24; 426, 10; 433, 35.
Antiparallèle, I, 54, 2; II, 342, 5; 384, 3; 489, 23, 25.
Antithèse, I, 15, 9, 22, 28; 16, 16, 20, 29; 22, 5; 26, 27; 44, 16 et s.; 46, 9; 50, 30; 54, 17, 33; 53, 22; 55, 15; 68, 13; 71, 9; 75, 19; 76, 18; 78, 1; 94, 1; 95, 9; 96, 30; 98, 2, 9, 15; 100, 25; 103, 3, 11, 29; 113, 26; 114, 5; 115, 28; 119, 10; 140, 29; 142, 15; 149, 10; 154, 10, 157, 7; 168, 20; 206, 10; 208, 7; 215, 11; 220, 8; 242, 3; 243, 21; 253, 30; 254, 8; 304, 22; 308, 8; 311, 16; 324, 33; 390, 27; 396, 13; 399, 12; 434, 2; II, 10, 14; 64, 24; 74, 5; 75, 10, 17; 101, 21; 102, 18; 112, 28; 137, 13, 24; 139,

19; 145, 30; 155, 30; 167, 11; 183, 31; 187, 21; 263, 14, 25; 355, 4, 8; 480, 7, 9.
Antithétique (style), v. Labruyère, Montesquieu, Duclos.
Antonomase, I, 89, 17; 193, 18; 218, 12; 372, 36; 406, 28; 427, 2; 442, 10; 450, 18; 454, 29; II, 276, 19; 305, 31; 306, 4; 449, 10.
Aparithmèse (énumération), I, 15, 2; 26, 22; 30, 25; 45, 23; 60, 20; 67, 3, 17; 68, 2; 76, 6; 82, 7; 83, 28; 86, 13; 89, 20; 94, 6; 100, 4; 101, 20; 103, 3; 109, 4; 110, 5; 111, 33; 112, 3; 113, 3, 15; 114, 5, 17; 115, 19; 118, 12; 119, 11; 121, 3; 122, 13, 24; 124, 4; 132, 16; 135, 3; 136, 8; 140, 14; 141, 20; 148, 30; 150, 1; 197, 28; 200, 13; 202, 1; 203, 14; 204, 3; 205, 31; 253, 14; 266, 17; 278, 24; 279, 26; 287, 5; 288, 12; 296, 31; 329, 10; 362, 12; 365, 11; 371, 25; 376, 36; 387, 20; 389, 12; 395, 3; 397, 28; 404, 2; 405; 5, 27; 407, 17; 409, 20; 427, 2; 434, 11; 435, 20; 449, 4, 452, 5; 462, 13; 475, 15; 490, 11; II, 79, 5; 87, 11; 99, 11; 101, 18; 102, 10; 103, 7; 114, 12; 120, 20; 121, 14; 150, 25; 155, 13, 29; 156, 21; 162, 7; 173, 8; 184, 30; 202, 12; 203, 15; 224, 16; 227, 1; 244, 32; 245, 27; 248, 1; 261, 6; 280, 13; 284, 15; 312, 9; 339, 3; 340, 21; 342, 4; 409, 6; 433, 16; 452, 14; 475, 18, 21.
Aphérèse, I, 3, 11; 5, 11; II, 6, 16; 13, 25; 16, 19.
Apilème (commination, menace), I, 12, 10; 16; II, 164, 11; 266, 14; 272, 8; 326, 13.
Apocope, II, 4, 2; 6, 16; 11, 6; 17, 4; 26, 7; 152, 1.
Apodose (dernière partie d'une période), I, 123, 2; 206, 25; 253, 24; 256, 5; 291, 31; 312, 1; 363, 7; II, 157, 25.
Apologue (sorte d'allégorie), II, 6, 4; 108, 109, 110; 207, 209, 210, 211; 299; 337; 366; 381.
Aporie (dubitation), I, 12, 21; 98, 9; 150, 21; 165, 29; II, 84, 14; 125, 10; 133, 5; 146, 26; 163, 29; 176, 8; 182, 1; 214, 24; 349, 12; 479, 13.
Aposiopèse (réticence), I, 62, 21; II, 169, 6.
Apostrophe (masculin, ou qui doit l'être, du grec ἀπόστροφος), v. *Ecthlipse, Elision.*
Apostrophe (féminin, du grec ἀποστροφή), I, 15, 11 et s.; 43, 8; 96, 6, 30; 102, 29; 103, 15; 104, 9; 112, 12; 156, 15; 209, 6, 18; 307, 1; 308, 7, 28; 312, 12; 333, 17; 380, 30; 412, 26; II, 35, 1; 39, 11; 44, 5; 49, 9; 80, 1; 83, 12; 84, 28; 85, 11; 147, 7; 152, 11, 15; 162, 24; 176, 13; 177, 9, 16; 178, 14; 186, 5; 187, 16; 228, 14; 233, 30; 235, 4; 236, 9; 253, 17; 273, 5, 24; 276, 20; 277, 21; 291, 2; 295, 1; 297, 9, 21; 302, 11; 308, 9; 311, 6; 312, 19; 313, 7; 314, 10, 19; 322, 15; 326, 1; 332, 3; 351, 1; 353, 26; 441, 8; 446, 1; 450, 1; 458, 17; 467, 27; 478, 19; 488, 25; 494, 13.
Apothèse (chute finale, trait piquant), I, 146, 17, 36; 149, 24; 154, 5, 36; 312, 8; II, 74, 6, 20; 116, 23; 137, 8, 17, 26; 138, 8, 18, 22; 139, 8, 18, 27; 159, 10; 255, 4; 257, 4, 21, 34; 259, 14, 18, 22; 260, 4, 8, 12, 16; 261, 3, 7, 11.
Application, I, 82, 33; 110, 19; 310, 7.
Aprosdocète (imprévu), v. *Paradoxologie.*
Apposition de lettres, v. *Prosthèse.*
Archaïsme (dans les mots), I, 1

à 24, 6, 17, 28; 11; 19, 23; 30, 19; 41, 20; 53, 26; II, 4. 2; 7, 27; 9, 2, 8; 10, 21; 14, 23; 23, 20; 40, 6.
Archaïsme (dans les constructions), 53, 26.
Assonance, v. *Paréchèse.*
Astéisme et astisme, I, 346, 7.
Asyndète (disjonction), I, 20, 12; 26, 13; 52, 6 et suiv.; 53, 11; 76, 4; 86, 13, 20; 97 8; 111, 9; 112, 26; 114, 7; 120, 3; 135, 3; 142, 18; 150, 1; 197, 12, 28; 253, 14; 278 24; 280, 10; 282, 26; 301, 29; 312, 4; 404, 2; 405, 5; 427, 2; 449, 4; 475, 15; 478, 6. II, 102, 10; 150, 7; 227, 1; 245, 8; 344, 27; 345, 8, 22, 28, 24; 353, 27; 409, 6; 481, 26.
Asyntaxie (fausse relation, mauvaise syllepse, solécisme), I, 85, 13; 157, 10; 256, 1; 360, 30; 385, 30; 454, 27; II, 14, 21; 60, 21; 70, 6; 184, 24; 251, 21; 384, 29; 370, 31; 407, 16; 419, 4; 503, 29; 506, 20.
Athroïsme (accumulation, et quelquefois énumération), I, 15, 12; 78, 1; 82, 7; 86, 20; 97, 26; 405, 8; II, 242, 5; 244, 32; 482, 1.
Atténuation, v. *Litote.*
Auxèse (amplification), I, 28, 6; 66, 4, 27; 75. 30; 79, 18; 99, 29; 102, 12, 20; 118, 19; 142, 1, 157, 9; 209, 7; 308, 20; 405, 8; II 145, 15; 153, 2; 429, 24.
Axiôme (gravité du style, style grave sententieux), I, 2; 5; 18; 29; 60; 92; 151, 153, 181; 197; 199; 200; 225; 242; 244; 245; 252; 253; 254; 260; 309; 316; 320; 441; 481; II, 59; 61; 81; 86; 98; 137; 148; 263; 397; 442, 443.

## B.

Bâillement, v. *Hiatus.*
Ballade, II, 116, 11.
Barbarisme, dans les mots, v. *Barbarolexie.*—dans les phrases, ou dans la liaison et l'emploi des mots, II, 363, 7; 370, 12; 414, 26; 418, 1, 10; 448, 1; 503, 27; 504, 16, 23; 505, 4, 27; 506, 3.
Barbarolexie (mot barbare, ou étranger à la langue), 404, 16.
Bas (style) ou trivial, v. *Tapinologie.*
Blancs (vers), II, 261, 12; — dans la prose, I, 350 à 354; — dans les rondeaux, II, 142.
Bomolochie (style bouffon), I, 106, 4; 107, 25: 108, 11; II, 189, 18; 228 et s., 267 et s.
Bouffon (style), v. *Bomolochie.*
Bouts-rimés, II, 139, 140, 141.
Burlesque (style), v. *Bomolochie.*

## C.

Cacoèche (mauvaise consonnance; mauvaise rime), II, 18,8 et 10, 109, 14 et 16; 114, 14 et 15; 462, 12, 16; 470, 24.
Cacopie (style incorrect), II, 414 à 420, 470, 5, v. *Asyntasère, Solécisme, Syllepse.*
Cacographie, II, 433, 5.
Calembour, v. *Homophonie.*
Calliépie (style élégant, style académique), I, 109; 135; 190; 336; 337; 343; 388. II, 23; 41; 43; 73 à 76; 112; 339 et suiv. 446, 494.
Caractère, v. *Éthopée.*
Catachrèse, I, 168, 18; 241, 1, 19; II, 192, 2, 6, 12.
Catarase (imprécation), II, 13, 1; 187, 16; 272, 13; 273, 13; 275, 18; 276, 1; 326, 5, 17.
Césure blâmable, I, 106, 13; II, 414, 7; 470, 3, 10, 506, 19.
Changement (terme générique),

v. *Métaplasmes*, *Figures de construction.*
Châtié (style), v. *Orthoépie.*
Cheville (mot inutile dans un vers, et mis seulement pour la rime, ou pour la mesure; vers insignifiant mis pour rimer à un autre), II, 6, 6, 10, 24; 7, 7, 8, 13; 10, 1, 15; 11, 1; 12, 8; 13, 22; 14, 11; 18, 13, etc.; 283, 6, 8; 366, 10, 14; 367, 22, 28; 369, 8, 17; 371, 17; 372, 1; 502, 14, 15; 504, 11; 505, 5, 7, 28, 29; 506, 8, 21.
Chronographie (sorte de description), I, 16, 16.
Chutes semblables, v. *Homéoptote.*
Circonlocution, v. *Périphrase.*
Circuit, v. *Circonlocution*, *Périphrase.*
Climace (gradation), I, 15, 25 et suiv.; 27, 4; 64, 18; 75, 30; 78, 7; 99, 2, 10; 101, 14; 208, 7, 32; 280, 9; 315, 16; 333, 28; 408, 2, 12; 410, 7; 412, 1; 477, 24; 153, 2, 17; 226, 10; 227, 19; II, 409, 6; 411, 33; 498, 30.
Climace (avec répétition), I, 15, 26; 16, 1; 66, 21; 363, 29; II, 27, 1.
Commatisme (style coupé), I, 78, 1; 79, 8; 83, 23; 113, 3, 5; 157, 10; 293, 10; 329; II, 227, 16; 329; 392, 22. v. *Diacope.*
Commination, v. *Apiléme.*
Commoration, v. *Epimone.*
Communs (vers), v. *Décasyllabe.*
Communication. v. *Anacénose.*
Commutation (changement), v. *Métathèse*, *Métabole.*
Comparaison, v. *Syncrise.*
Concession, v. *Paromologie.*
Confusion des mots dans les phrases, v. *Hyperbate*, *Polymige.*
Concetto, au pluriel *Concetti*, v. *Antithèse*, *Oxymore*, *Psychrologie.*
Concis (style), v. *Syntomie.*
Concision du style, v. *Syntomie.*
Concision (dans un mot), v. *Syncope.*
Conduplication, v. *Anadiplose.*
Congiobation, v. *Athroïsme.*
Conjonction, v. *Polysyndète.*
Conjugués, v. *Polyptote.*
Consonnance, v. *Rime.*
Contraction, v. *Crase*, *Synérèse.*
Contraste, sorte de parallèle, v. *Antithèse.*
Conversion, v. *Rétorsion.*
Coq-à-l'âne, v. *Anacoluthe* (dans le sens).
Correct (style), v. *Orthoépie.*
Correction, qualité du style correct; — figure, v. *Epanorthose.*
Correption, v. *Systole.*
Coupure dans les mots, v. *Tmèse*; —dans les périodes, v. *Membres*; —dans les membres, v. *Incises*; — dans les vers, v. *Césure.*

## D.

Décasyllabe (vers), II, 2, etc.
Déclamatoire (style), v. *Paphlasme.*
Décousu (dans le sens), v. *Anacoluthe.*
Définition, v. *Horisme.*
Délicat (style), v. *Leptologie.*
Démonstration, v. *Hypotypose.*
Déprécation, v. *Parétèse.*
Dérivation (figure de style), v. *Polyptote.*
Descriptif (style), qui contient beaucoup de descriptions.
Description, v. *Iconographie.*
Diacope (interruption phr. coupée), I, 79, 16; II, 329, 6 et s. 330, 9; 390, 12; 477, 1; 502, 13; 503, 2, 7; 506, 5.
Diérèse, II, 12, 17; 61, 3, 4.
Diastole, v. *Ectase.*
Dialogisme, I, 79, 9 et s.; 98, 20; 146, 28; 165, 1; 315, 5; II, 153, 20; 202, 18; 209, 3, 29; 402, 30; 403, 1; 449, 5.

Diacrise, v. *Paradiastole.*
Diffus (style), v. *Macrologie.*
Diminution dans le matériel des mots, v. *Métaplasmes* par soustraction; — dans leur sens, v. *Litote.*
Disconvenance ou discordance, v. *Asyntaxie, Solécisme, Syllepse.*
Discours prêté à un autre, v. *Mimèse.*
Disjonction (sorte d'ellipse), voy. *Asyndète.*
Dissyllabe (vers), II, 76.
Double-sens. v. *Amphibolie.*
Dubitation, v. *Aporie.*

## E.

Ecphonèse (exclamation), I, 17, 8; 44, 14; 50, 25; 68, 18; 90, 12; 91, 8; 92, 20; 96, 17; 97, 6, 24; 101, 12; 111, 28; 113, 14; 116, 1; 117, 5; 122, 13; 135, 1; 136, 9; 146, 32; 149, 25; 157, 10; 162, 19; 195, 7; 199, 18; 206, 4; 219, 19; 239, 10; 278, 17; 510, 20, 24; 333, 17; 394, 31; 442, 2; 453, 27; II, 79, 1; 85, 6; 112, 26; 152, 13; 165, 27, 29; 175, 36; 193, 4, 23; 214, 21; 223, 7; 235, 7; 247, 7; 249, 10; 273, 20; 275, 10; 277, 8; 296, 21; 306, 9; 315, 18; 323, 5; 333, 9; 343, 10; 423, 207; 480, 6; 493, 5.
Ectase (allongement d'une syllabe) II, 13, 2; 109, 16; 169, 10; 172, 33; 196, 30; 230, 29.
Ecthlipse (élision), II, 4, 1; 5, 2, 6; 19, 6; 23, 18.
Elégance, qualité du style élégant.
Elégant (style), v. *Calliépie, Astisme.*
Elision, v. *Ecthlipse.*
Ellipse, I, 6, 9, 21; 7, 5; 9, 10; 16, 24; 83, 23; 85, 6, 11; 137, 31; 161, 18; 162, 15, 19; 163, 12; 212, 26; 217, 29; 218, 5; 441, 30; 447, 31; II, 3, 24; 6, 18; 10, 27; 11, 23; 12, 10, 16; 13, 15, 18; 17, 1, 6; 61, 8; 78, 6; 87, 7; 111, 12.
Embarrassé (style), v. *Périploce.*
Emblême, 335, 22; 386, 16.
Emphase, défaut du style emphatique.
Emphatique (style), v. *Paphlasme, Hyperbole.*
Enantiose (sorte d'antithèse ou d'opposition), I, 45, 15; 68, 15; 137, 14; 204, 14; 205, 10; 243, 7; II, 16, 7.
Enchevêtré (style), v. *Périploce.*
Enflé (style), v. *Paphlasme.*
Enflure, défaut du style enflé.
Enjambement des vers, II, 26, 10; 31, 18, 12.
Enjambement des stances, II, 22, 21.
Enjambement vicieux, II, 415, 7; 418, 3; 419, 15; 506, 3, 6.
Entortillé (style), v. *Périploce.*
Enumération, v. *Aparithmèse.*
Envoi, v. *Ballade.*
Epanadiplose, v. *Anadiplose.*
Epanalepse, v. *Anaphore.*
Epanorthose (correction), I, 16, 1 et s. 26, 21; 94, 21; 97, 14; 102, 19; 104, 12; 135, 11; 148, 33; 168, 2; II, 8, 10; 134, 12; 154, 10; 162, 30; 166, 19; 353, 7; 426, 23; 429, 23; 431, 21; 447, 17; 494, 27; 502, 19.
Epenthèse, II, 230, 29; 268, 16.
Epimone (insistance), I, 50, 30; 59, 24; 97, 16.
Epiphonème, I, 68, 12; 89, 4; 92, 9; 100, 20; 102, 17, 26; 113, 28; 119 22; 207, 17; 254, 26; 262, 36; 434, 7.
Epiphore (sorte de répétition), I, 95, 10; 246 25; 261, 8.
Episynaléphe, v. *Synaléphe.*
Epipothèse (optation), I, 16; 60, 7; 104, 4; 111, 25; 112, 14; II; 38, 1; 44, 8; 69, 5; 81, 15, 84, 9; 152, 11; 289, 13; 290,

19; 471, 33; 479, 1; 493, 17.
Epithètes (abus des), I, 303, 304. — oiseuses, v. *Cheville.*
Epitrope (permission), I, 44, 7; 73, 8; 146, 18; 314, 4; 315, 17; 412, 7; 414, 23; II, 165, 25; 201, 1; 272, 6.
Epodion (refrain), II, 17; 33, 4; 117, 2, 11, 20, 24; 118, 20; 119, 2, 7; 142, 143; 177, 21; 178, 4; 270, 18; 450, 451, 452, 453, 454, 455; 504, 506.
Equivoque, v. *Amphibolie.*
Erotèse (interrogation), I, 12, 14, 15, 13 et s., 16, 24 et s.; 17, 8, 21; 20, 8; 22, 2 et s.; 21; 45, 24 et s.; 46, 11; 50, 9; 51, 21; 68, 16; 72, 11; 95, 18; 97, 24; 101, 14; 103, 17, 34; 111, 12, 16, 28, 31; 112, 2, 9; 114, 11; 115, 1; 119, 22; 121, 18; 136, 8; 137, 16, 142, 5, 24; 194, 4; 195, 1, 7; 205, 5, 13; 206, 1; 209, 9, 20; 225, 9; 257, 19; 260, 223, 261, 5; 266, 21; 310, 20; 312, 12, 16; 314, 11; 345, 33, 362, 33; 363, 17; 371, 16; 394, 39; 410, 1; 434, 5, 21; 475, 10; 490, 10; II, 34, 5; 36, 13; 84, 28; 87, 13; 89, 21; 128, 2; 131, 27; 133, 5; 136, 11; 152, 15; 164, 8; 165, 31; 166, 1; 173, 23; 176, 7, 17; 177, 2, 7; 178, 19; 183, 2; 193, 26; 197, 21; 201, 17; 204, 13; 214, 19; 227, 21; 233, 5; 236, 5, 8, 10, 15, 22; 239, 1; 247, 8; 249, 3, 11, 20; 263, 26; 274, 13, 17; 275, 10; 277, 5; 296, 11, 29; 304, 3, 11; 311, 11; 313, 9; 325, 23; 333, 1; 349, 12; 433, 21, 441, 4; 444, 2, 446, 4; 451, 18; 454, 29; 465, 22; 471, 32; 474, 19; 476, 22; 479, 5; 488, 26; 494, 19.
Ethopée (caractère, portrait au moral), I, 53, 9; 92, 11; 114, 17; 154, 3; 254, 16; 255, 1; 282, 23; 390, 3, 22; 404, 1; 488, 1; II, 60, 1; 149, 29; 203, 16; 216, 1; 483, 3.
Etiologie (subjection), I, 94, 1; 98, 12; 115, 2; 147, 3; 199, 9; 205, 5; 344, 8; II, 182, 9; 202, 18; 204, 13, 216, 1.
Euphémisme, I, 112, 20; 129; 20; II, 121, 7; 458, 25; 478, 22.
Exagération, v. *Hyperbole.*
Exclamation, v. *Ecphonèse.*

## F.

Faible (style), v. *Micrologie.*
Familier (style), v. *Tycholexie.*
Féminines (rimes), v. *Anomales.*
Figuré (style), v. *Figures.*
Figures, 1° *Figures de diction* ou *Métaplasmes;* 2° *Figures de mots;* 3° *Figures de construction* ou de *syntaxe;* 4° *Figures de signification* ou *Tropes;* 5° *Figures de pensées.*
Figures de construction, — par déplacement, v. *Inversion, Renversement, Hyperbate;* — par addition, v. *Pléonasme, Périssologie, Conjonction;* — par soustraction, v. *Ellipse, Zeugme, Disjonction;* — par rapport, *Syllepse.*
Figures de diction, v. *Métaplasmes.*
Figures de mots par répétition, v. *Répétition, Anaphore, Anastrophe, Epistrophe, Complexion, Symploce, Refrain;* — par imitation, v. *Allitération, Tautogramme, Onomatopée, Rime senée, Paronomase;* — par décomposition ou coupure, v. *Tmèse;* — par opposition, voy. *Antithèse, Pointe, Antimétathèse* ou *Transposition.*
Figures de pensées, v. *Accumulation, Anacénose, Apiène, Auxèse,* etc.

Fin (style), v. *Oxymore*, *Apothèse*, *Leptologie*.
Fleuri (style), v. *Anthérologie*.
Froid (style), v. *Psychrologie*.
Folie, nom donné anciennement aux épigrammes, II, 2.

G.

Gai (style); v. *Hilarologie*.
Galimatias, v. *Polymige*.
Gallicisme, I, 12; 13.
Glaphyrologie (style fleuri, orné), v. *Anthérologie*.
Gradation, v. *Climace*.
Grave (style), v. *Axiome*.
Gravité, qualité du style grave.

H.

Haché (style), v. *Commatisme*.
Herménie (interprétation, sorte de correction, de définition ou de développement); v. *Horisme*, *Epanorthose*.
Héroïque (vers), v. *Alexandrin*.
Heptasyllabe (vers), II, 23, 46, 55, etc.
Hexasyllabe (vers), II, 25, 26, 43, 45, 48.
Hiatus, II, 2, 17; 3, 1, 7; 8, 5, 10, 26; 9, 11; 10, 4, 24, 28; 12, 9, 10, 20, 21, 26; 13, 2, 11; 14, 3, 6, 9; 23, 8; 24, 3; 28, 5; 29, 31; 32, 7; 34, 7
Hilarologie (style gai), I, 49; 127; 145; 152; 160; 178; 235; 247; 248; 471; II, 2; 3, 12; 13; 86; 89; 103; 119; 121; 186; 228; 365; 407.
Homéocatalexie, v. *Paréchèse*.
Homéoptote (chutes semblables), I, 53, 4, 22; 55, 16; 60, 9; 67, 3 et s.; 17 et s.; 71, 9; 84, 28; 94, 6; 116, 9; 118, 8; 146, 7; 153, 25; 196, 2; 199, 9; 200, 17, 27; 201, 10; 202, 1, 13, 27; 205, 31; 220, 9; 294, 29; 311, 11; 320, 3; 389, 12; 414, 13; II, 7, 27; 8, 25; 28, 7; 57, 21; 79, 18; 81, 25; 82, 2; 87, 7; 90, 13; 157, 1; 203, 2; 249, 10, 11; 270, 13; 272, 15; 296, 4; 333, 18; 342, 5; 384, 3; 396, 3 et 5; 443, 24.
Homéotéleute (désinence semblable, I, 76, 1; 117, 24; 118, 8; 246, 25; 261, 8.
Homologie (aveu, concession], on dit mieux *Paromologie*, v. ce mot.
Homophonie, I, 107, 28.
Horcisme (serment), I, 161, 17.
Horisme (définition), I, 54, 19; 96, 10; 114, 1; 120, 28; 122, 7; 145, 1; 168, 13; 199, 1; 202, 1; 204, 21; 218, 21; 219, 29; 296, 20; 345, 3; 374, 30; 388, 1; II, 90, 5; 216, 1; 217, 10; 270, 11; 287, 16; 290, 9; 484, 9; 487, 2; 489, 4.
Hypallage, I, 39, 11.
Hyperbate I, 30, 13; 126, 2; II, 402, 9; 414, 19; 419, 15; 563, 29; 504, 10.
Hyperbole (exagération), I, 45; 20; 118, 4; 140, 10; 143, 3, 148, 19; 149, 15; 153, 14; 155, 23; 161; 162, 1, 4, 5, 19; 236, 16; 240, 13; 247, 13, 29; 332, 7; 333, 2, 72; 361, 34; 368, 35; 372, 10; 413, 13; 442, 12; 500, 4; II, 65, 15; 104, 2, 186, 3; 229, 27; 335, 34; 477, 11.
Hyperélase, v. *Auxèse*, *Hyperbole*.
Hypothèse, I, 88, 36; 116, 7; 127, 13; 153, 15; 193, 27; 197, 9; 205, 3; 305, 11; 319, 16; II, 84, 2; 90, 13; 113, 16; 132, 19; 245, 17; 275, 14; 289, 13; 302, 23; 314, 7, 13; 316, 12; 326, 3; 333, 18; 463, 27; 480, 14.
Hypotypose, I, 89, 17 et s.; 90, 8; 97, 5; 99, 7; 101, 21; 102, 10; 111, 7 et s.; 125, 21; 143, 10; 146, 1, 30; 156, 20; 250, 26; 332, 18; 345, 28; 369, 8; 405, 22; 411, 26; 428, 11; 473, 1; 486, 9; 494, 14; II, 82,

13; 156, 13; 167, 7; 171, 4; 175, 5; 200, 9; 242, 3; 344, 5; 363, 11.
Hypsose (style sublime, celui surtout dont la grandeur vient des pensées), I, 65; 67; 93; 94; 103; 156; 195; 268; II, 45 à 54; 191; 249; 353; 474, 5; 475, 5; 477, 13; 480, 14.
Hystérologie, 19, 20 à 22.

I.

Icasie (similitude), I, 54, 14; 53, 15; 54, 5; 89, 25; 94, 20; 98, 17; 102, 4; 117, 31; 125, 2; 168, 5, 24; 214, 6; 249, 2; 273, 5; 293, 31; 324, 13; 329, 3; 330, 6, 20; 335, 16; 369, 3; 407, 14; 428, 9; 434, 34; 439, 3; 440, 4, 11; 447, 8; 449, 11; 451, 4; 475, 1; 494, 6; 499, 3; II, 41, 4; 47, 31; 48, 11; 62, 1; 68, 8; 69, 2; 85, 19; 115, 7; 180, 6; 192, 23, 30; 195, 22, 25; 196, 3; 202, 28; 254, 18; 276, 26; 277, 11; 288, 3; 302, 7, 28; 304, 5; 305, 11; 308, 2; 311, 28; 312, 28; 313, 3; 335, 25; 336, 15; 339, 18; 397, 1; 442, 28; 477, 8, 10; 478, 10; 485, 32; 502, 24.
Iconographie (description), I, 12, 5; 17, 12; 207, 24; 250, 17; 317, 25; 330, 12, 35; 334, 14; 335, 11; 385, 3; 386, 1, 20; 419, 2; 423, 1; 426, 33; 428, 4; 451, 10; II, 48, 2; 126, 15; 151, 10; 170, 28; 174, 25; 199, 17; 213, 14; 276, 13; 280, 5, 21; 284, 22; 292, 12; 293, 6; 297, 10; 302, 3; 316, 17; 321, 1, 22; 322, 15; 347, 31, 33; 445; 446; 474, 13; 482, 3; 493, 7; 496, 26.
Illusion, v. *Ironie.*
Imitation, v. *Mimèse.*
Imprécation, v. *Catarase.*
Incise, v. *Protase, Apodose.*
Incohérence dans les mots, voyez *Asyntaxie;* — dans les images, v. *Disconvenance;* — dans le discours, v. *Anacoluthe.*
Inconséquence, v. *Anacoluthe.*
Incorrect (style), v. *Cacoépie, Asyntaxie, Barbarolexie, Solécisme.*
Insertion, v. *Epenthèse.*
Insinuation, I, 128, 25.
Insistance, v. *Epimone.*
Interprétation, v. *Herménie.*
Interrogation, v. *Erotèse.*
Interruption, v. *Réticence, Suspension, Diacope.*
Inversion, v. *Anastrophe.*
Ironie, I, 127, 28; 312, 9; 186, 5; II, 374, 14, 19; 411, 5; 494, 25.
Ischnologie (style simple), I, 21; 38; 74; 227; 228; 230; 478; 495; II, 23, 25; 59, 407.
Isocole (période), I, 291, 8, 19.
Irrégularité dans les mots, v. *Anomalie;* — dans les phrases, v. *Asyntaxie, Hypallage.*

L.

Leptologie (style fin, délicat), I, 60; 105; 126; 145; 190; 192; 210; 212; 221; 224; 247; 252; 256; 258; 270; 290; 321; 336; 343; 355; 358; 388; 469; II, 14 à 20; 38; 41; 43; 73 à 76; 259 à 261; 283; 299; 350.
Licence, v. *Epitrope.*
Litote (atténuation), I, 128, 31; 236, 2.

M.

Macrégorie, v. *Macrologie.*
Macrologie (style diffus, prolixe), I, 349; 351; 352; II, 5; 6; 7; 11; 301; 382; 470, 13 et s.; 471, 13 et s.
Magnifique (style), v. *Mégalégorie.*
Mégalégorie (style pompeux, grandiose, magnifique), I, 25;

27; 99; 101; 110; 280; 432; 450; 451; 453; II, 35; 144; 145; 176; 177; 276; 295; 358; 444; 450; 451; 452; 473; 474; 476, 2.
Membre, v. *Période*, *Protase*, *Apodose*, *Incise*.
Mérisme (partage, division, sorte d'énumération), I, 93, 10; 112, 26; 113, 26; 119, 25; 121, 19; 125, 12,; 138, 10; 199, 19; 209, 11; 212, 20; 217, 27; 253, 9; 254, 6; 257, 10; 258, 16, 23; 287, 21; 291, 8; 292, 15, 21; 293, 7; 295, 12; 301, 1; 313, 3; 317, 14; 321, 3; 322, 20; 324, 33; 329, 4; 333, 33; 342, 3; 373, 19; 389, 24; 395, 17, 22; 411, 17; 460, 18; 463, 19; II, 79, 5; 81, 7; 89, 24; 103, 12; 120, 9; 134, 30; 148, 38; 151, 31; 157; 25; 161, 21; 168, 29; 173, 27, 31; 189, 16; 208, 33; 227, 6; 246, 14; 264, 1, 5; 296, 4; 313, 25; 343, 28; 344, 3; 350, 31, 32. 33; 443, 30; 445, 17; 457, 17; 464, 16.
Métabole, v. *Métathèse*.
Métalepse (sorte de Métonymie), II, 274, 12.
Métanée (sorte de correction), I, 226, 4; 269, 1; 279, 8.
Métaphore (translation), I, 46, 15; 53, 1; 61, 17; 63, 21; 85, 29; 98, 5, 7; 101, 31; 102; 14; 103, 1; 111, 6; 112, 17, 114, 2; 119, 31; 142, 10; 151; 7; 168, 10; 196, 24; 199, 2, 205, 5; 208, 8; 219, 11; 225; 33; 237, 27; 240, 13; 245, 20, 246, 24; 255, 21; 256, 5; 257, 22; 269, 8; 294, 26; 293, 21, 309, 12; 310, 6; 314, 1, 26; 361, 31; 362, 10; 365, 5; 370, 1; 388, 7; 389, 29; 412, 3; 441, 22; 493, 10; II, 13, 10; 22, 10; 34, 19; 45. 2; 46, 17; 54, 15; 61, 3, 5, 6; 71, 4; 85, 16; 88, 2; 99, 8; 100. 9; 109, 20; 112; 28; 113, 3, 21; 143, 11; 144, 2; 157, 10, 12; 169, 13; 170, 3; 180, 18; 181, 28; 186, 1; 187, 2; 189, 14; 192, 1; 194, 24; 195, 7, 17; 196, 6, 33; 250, 27; 256, 31; 269, 7; 270, 21, 22, 23; 273, 21; 280, 23; 284, 1, 7; 289. 1; 290, 1; 296, 2, 3; 304, 18: 311, 7, 12, 23; 312, 3; 328, 11; 335, 13; 340, 16; 345, 11; 433, 7, 21; 434, 17; 445, 13; 488, 13; 491, 23.
Métaphore personnifiante, v. (personnification), I, 21, 5, 6; 100, 18; 113, 11; 118, 24; 137, 19; 143, 8; 269, 7; II, 144, 2; 172, 30; 195, 9; 239, 11; 296, 12.
Métaplasmes par addition, voyez *Prosthèse*, *Epenthèse*. *Paragoge*; — par soustraction, v. *Aphérèse*, *Syncope*, *Apocope*; — par changement, v. *Métathèse*, *Antimétathèse*; — par séparation, v. *Diérèse*; — par réunion, v. *Synérèse*, *Crase*, *contraction*, *Élision*; — par allongement, v. *Ectase*; — par abrégement, v. *Systole*.
Métathèse (Changement, terme générique). v. *Figures*.
Métonymie, I, 84, 16; 286, 33; II, 76, 5; 88, 1; 103, 4; 108, 2; 192, 2, 6; 310, 29.
Métriques (vers), II, 27, en note.
Mimèse (discours prêté à un autre), I, 127, 14; 147, 25; 165, 2; 193, 33; 195, 7; 196, 1; 205, 239, 29; 277, 34; II, 172, 22; 174, 7, 15; 196, 10; 236, 22; 239, 13; 240, 1; 244, 25; 250, 10; 275, 25; 287, 13; 311, 20; 322, 5; 325, 19; 358, 13; 446, 21; 452, 13; 479. 21.
Micrologie (style faible), II, 133, 135, 331.
Mômologie (sottise, absurdité, non-sens) I, 440, 14, 23; 443, 19; 449, 21; 450, 9; 453, 18, 22; 454, 2, 7; 455, 16; II, 232, 5; 268, 20, 21, 23, 26; 269, 1,

5; 414, 22, 25; 416, 8; 417, 7, 8, 9, 10; 419, 18; 420, 4; 464, 30; 465, 3, 5; 465, 24; 466, 8; 475, 13, 24; 502, 14, 17; 503, 23; 504, 20, 28; 504, 17, 24, 31.

N.

Négligé (style), v. *Cacoépie, Palillogie.*
Néologisme, I, 385, 20; II, 130, 22.
Noème (pensée), I, 44, 21; 59, 27; 68, 20; 116, 2; 273, 25; 274, 17, 23; 279, 20; 441, 31; II, 74, 6; 137, 8; 138, 7, 19, 23; 139, 9, 19; 284, 13; 296, 16; 306, 16.
Nomination, v. *Onomatopée.*

O.

Obscur (style), v. *Périploce.*
Obsécration, v. *Proseuctique.*
Octosyllabe (vers), II, 2 et s.
Opposition, v. *Antithèse.*
Optation, v, *Epipothèse.*
Orné (style), v. *Anthérologie.*
Orthoépie (style châtié, correct), tous les morceaux cités dans ce Recueil, excepté les passages signalés comme incorrects.
Oxymore (pointe, opposition de deux termes employés ensemble), I, 15, 10 et 11; 22, 7; 70, 30; 97, 13; 196, 7; 248, 25; 274, 5, 22: 275, 6; 348, 10, 20, 30; 441, 10; II, 48, 19; 75, 24; 174, 30; 266, 32; 374, 16.

P.

Palillogie (redite, répétition vicieuse), I, 51, 11; 76, 26 et 28; 162, 32; 304, 18; II, 10, 18.
Paphlasme (style ampoulé, emphatique, enflé, boursouflé, déclamatoire), I, 350, 351, 352, 366, 21; 491, 18; 499, 25; II, 465, 4; 505, 3.
Parabole, v. *Allégorie.*
Paradiastole (distinction du sens des mots, notation de leur différence), I, 67, 8, 9; 70, 36; 199, 32; 214, 8; 219, 8; 240, 35; 253, 7, 10; 271, 11; 273, 16; 305, 16, 22; 308, 18; 313, 10, 30, 31; 314, 12; 363, 2; 389, 33; 397, 25; 409, 8, 413, 1; II, 9, 26; 99, 24; 154, 24; 219, 8, 20; 288, 15; 304, 22; 306, 17; 307, 11, 16; 313, 4; 480, 13; 499, 30; 503, 11.
Paradoxisme ou Paradoxologie (imprévu, suspension, sustentation), I, 128; 11; 146, 17; 149, 24; 247, 18; 249, 7; 308, 25; 406, 28; II, 468, 30.
Paragoge (addition à la fin d'un mot), II, 9, 18; 13, 6; 18, 15; 49, 27; 117, 9; 129, 5.
Paragrammatisme (allitération) I, 319, 8; II, 6, 27; 14, 14; 117, 8; 230, 29; 232, 5; 268, 9, 10, 11, 14, 15, 16.
Paralepse (prétérition ou prétermission), I, 43, 1; 129, 7; II, 131, 1.
Parallèle, I, 47, 1; 90, 29; 244, 3; 374, 18; 390, 22; 393, 8; 396, 5; 399, 1; 461, 18; 469, 10; II, 81, 19; 179, 7; 317, 17; 397, 4.
Parenèse (exhortation), I, 103, 13, 19, 28; 156, 30; 209, 19, 308, 14; 371, 11; 413, 19; II, 31, 20; 152, 25; 176, 18, 26, 193, 15; 253, 17; 253, 12; 452; 15; 453, 7, 15, 23, 31; 459, 3, 479, 1.
Paréchême et Paréchèse (assonnance, rime incomplète), II, 36, 2.
Parenthèse (dans un mot), v. *épenthèse*; — (dans le discours), I, 2, 20; II, 11, 23; 61, 22; 129, 21; 174, 21; 269, 17.
Parenthèse ridicule, II, 470, 21.
Parétèse (déprécation), 441, 9.
Paromologie (concession), I, 127,

34; 128, 29; 136, 34; 149, 9; 322, 2; II, 201, 27.
Paronomase et Paronomasie (le premier est plus usité), I, 319, 8; II, 230, 29; 232, 5.
Parrhésie, v. *Epitrope.*
Participe présent variable, II, 162, 19; 183, 23; 399, 8.
Participe passé invariable, II, 202, 20.
Passions des mots, v. *Métaplasmes.*
Pathopée (style passionné), I, 43, 44; 45; 81; 83; 85; 89; 101; 102; 113; 140; 204, 208; 250, 265; 307; 410; 414; 426; 456; II, 8, 9, 31, 80 à 83; 112; 165; 171; 195, 246, 276; 328; 329; 330; 376; 436, 438; 439; 441; 445, 15; 454; 482; 486; 494.
Pensée, v. *Noème.*
Pentasyllabe (vers), II, 279, 284.
Péribole (longue digression, circuit pour arriver à son but), II, 301, 1.
Périergie (affectation dans le style, phébus), I, 303, 4; 356, 2, 4, 9, 17; 357, 7, 23; 365, 5.
Période à 2 membres, I, 27, 19; 99, 11 et s.; 123, 1, 143, 8; 211, 20; 311, 32; II, 89, 35; 157, 23, 162, 25; — à 3 membres, I, 89, 28; 124, 23; 210, 1; 313, 16; 342, 3; II, 164, 29; — à 4 membres, II, 98, 1.
Périodisme (abus de l'emploi des périodes), I, 304, 10, 20.
Périphrase, I, 99, 11; II, 47, 17; 198, 3; 228, 29; 241, 5; 266, 30; 269, 15; 271, 1; 279, 1; 318, 28; 344, 30, 32; 345, 16, 27; 348, 33; 356, 7; 388, 23.
Périploce (style embarrassé, enchevêtré, entortillé, obscur), I, 59, 15; 118, 18; 365, 22; 368, 20; 376, 25; II, 10, 3; 433, 9; 475, 20; 503, 29; 504, 11.
Périssologie (pléonasme vicieux), I, 5, 8; 11, 8; 16, 17; 23, 34; 127, 9; II, 3, 19; 7, 20.
Permission, v. *Epitrope.*
Permutation dans les lettres, voy. *Anagramme*; — dans les mots d'une phrase, v. *Antimétathèse.*
Personnification, v. *Prosopopée.*
Personnification (métaphore personnifiante); voyez ce mot.
Phébus, v. *Périergie.*
Pieds (de six), v. *Alexandrin*; — (de cinq), v. *Décasyllabe*; — (de quatre), v. *Octosyllabe*; — (de trois et demi), v. *Heptasyllabe.*
Phluarie (bavardage, sornettes, queues de phrases insignifiantes), I, 302, 6, 8; 303, 2, 4, 12, 19, 21, 23, 25, 27; 304, 5, 9, 14, 16; 499, 35; II, 10, 14; 136, 34; 464, 466, 1; 468, 11; 470, 13; 471, 17 et s.; 472, 11; 485, 19; 502, 27; 505, 14, 30.
Platitude du style, v. *Tapinologie.*
Pointe, v. *Oxymore.*
Polymige (amphigouri, confusion, galimatias), I, 118, 18; 368, 30; 372, 29; 377, 17; 380, 13, 17, 21; 382, 16; 450, 25; 455, 31; 490, 23; 491, 4, 13; II, 102, 15.
Polyptote (conjugués, dérivation, traduction), I, 141, 10; II, 6, 1; 101, 16.
Polysyndète (conjonction), I, 33, 3; 53, 18; 121, 6; 144, 20; 205, 31; 258, 31; 296, 9; 312, 21; II, 8, 23; 78, 27; 83, 15; 343, 28.
Portrait, v. *Ethopée*, *Prosopographie.*
Précation (prière), v. *Proseuctique.*
Précaution, v. *Prophylaxie.*
Prétentieux (style), v. *Périergie.*
Prétérition et Préterмission, v. *Paralepse.*
Production, v. *Ectase.*
Prolixe (style) et Prolixité, v. *Macrologie*, *phluaries.*
Prophylaxie (précaution), I, 112, 30.

Proseuctique (prière), I, 16, 9; 128, 15; II, 293, 32;
Prosopographie (portrait), I, 153, 16; 154, 6; 162, 3, 6; 282, 20; 488, 15; II, 91, 1; 155, 1; 316, 28; 457, 14.
Prosopopée, I, 103, 24; 115, 24; 308, 2; 309, 29; 450, 2.
Prosthèse, II, 79, 19.
Protase, I, 5, 1; 27, 20; 206, 20; 249, 18; 343, 3; 332, 17; 362, 12; 370, 12; 372, 25; 414, 23; II, 164, 29; 284, 15.
Psychreame et Psychrologie (style froid, rapprochements insignifiants, mauvaise plaisanterie), I, 355, 27; 356, 1; 356, 4, 8, 9, 16, 17; II, 467, 22; 468, 16; 470, 11; 471, 9; 472, 13; 502, 30; 503, 6, 12, 13.

## R.

Redoublement, v. *Anadiplose.*
Relations fausses, v. *Asyntaxie, Solécisme, Syllepse.*
Répétition, v. *Anaphore, Epiphore, Symploce.*
Rapportés (vers), sorte d'hyperbate, II, 5, dans la notice.
Réticence, v. *Aposiopèse.*
Rétorsion, retournement, v. *Antimétathèse.*
Retranchement (terme générique), v. *Aphérèse. Apocope. Syncope, Ellipse, Asyndète, Zeugme.*
Rimes (pauvres), II, 3, 32; 116, 20; 260, 6; 293, 4; 389, 3; — (riches) presque toutes les rimes masculines; — (superflues), II, 5; 7; 3; 11, 8; 113, 20, 21, etc.; — (annexées) II, 9, 3.
Rimes (plates), II, 5 à 14; 25; 34, 35, 59, 78 et s.; — (croisées) II, 21 à 29; 36; 38 à 58; 64, etc.; — (mêlées), II, 2, etc.; 92, etc.; — (redoublées), II, 94, 17; 95, 12, 35; 267, 26; — (anomales), v. ce mot.
Rondeau, II, 75, 141.
Ropalie, I, 26, 8.

## S.

Sarcasme, I, 146, 34; 372, 16; II, 186, 5; 267, 33; 268, 1; 448, 13.
Scomma (raillerie), I, 153, 4; 162, 33; 226, 3, 12, 20, 24; II, 336, 6, 8.
Scofinologie (style obscur), v. *Périploce.*
Section dans un mot, v. *Tmèse*; — dans une période, v. *Membre*; — dans un membre, v. *Incise.*
Sens, v. *Acception, Trope.*
Sentence, v. *Noème.*
Séparation des lettres d'un mot, v. *Diérèse*; — des syllabes, voy. *Tmèse.*
Similiter cadens, v. *Homéoptote.*
Similiter desinens, v. *Homéotéleute.*
Similitude, v. *Icasie.*
Simple (style), v. *Ischnologie.*
Solécisme, I, 58, 29, 30; 77, 10, 80, 20; 92, 32; 155, 10; 256; 1; 414, 14; II, 463, 14, v. *Asyntaxie.*
Sonnet, II, 32, 55, 57, 73, 74, 75; 139, 140, 141.
Sonnets irréguliers, II, 63, 64, 65.
Soustraction, terme générique v. *Aphérèse, Syncope, Apocope, Ellipse, Zeugme, Disjonction.*
Stance, II, 21 à 26; 28, 33, 36 à 54; 69 à 72, 85; 158.
Stances mal terminées. v. *Enjambement dans les stances.*
Style (formes du), v. *Ordinaire, Coupé, Haché, Périodique, Période, Vers*; — Style figuré. v. *Figures de pensées, Figures de mots*; — qualités et défauts du style, v. *Affecté, Afféterie, Ambiguïté, Amphibolie Amphigouri, Ampoulé, Antithétique, Bas, Bouffon, Burlesque, Chaleur, Descriptif, Déclamatoire, Délicat, Diffus, Elégant, Embarrassé, Empha-*

*tique*, *Enflé*, *Faible*, *Familier*, *Fin*, *Fleuri*, *Froid*, *Haché*, *Incorrect*, *Magnifique*, *Marotique*, *Naïf*, *Négligé*, *Obscur*, *Précis*, *Prolixe*, *Pur*, *Sublime*.
Subjection, v. *Etiologie*.
Sublime (style), v. *Hypsose*.
Supposition, v *Hypothèse*.
Suspension et Sustentation, v. *Paradoxologie*.
Syllepse, I, 58, 29, 30; 92, 32; 335, 6; 387, 26.
Symploce (sorte de répétition), I, 371, 2; II, 442, 16.
Synaléphe (élision), v. *Ecthlipse*.
Synchyse (confusion), v. *Hyperbate*.
Syncope, II, 12, 3; 268, 18.
Syncrise, (comparaison), I, 21, 4; 125, 19; 138, 7; 148, 33; 163, 5; 226, 12; 256, 15, 20; 345, 20; 372, 36; 387, 13; 413, 26; II, 47, 13; 61, 10; 135, 22; 145, 14, 25; 147, 14; 180, 6; 203, 2; 229, 27; 273, 29; 288, 10; 308, 18.
Syncrise ridicule, II, 502, 24.
Synérèse (contraction, réunion de deux syllabes en une), II, 4, 4; 10, 8; 54, 4; 385, 24.
Synthèse, v. *Syllepse*.
Syntomie (style concis), I, 47: 71; 75; 90; 131; 143; 215; 273; 274; 290; 323; 393; 394; 416; 419; 459; 469; 476.
Systole (abrégement d'une syllabe), II, 18, 10; 201, 11; 462, 13, 17; 470, 27.

## T.

Tapinologie (bassesse, trivialité, platitude du style), I, 260, 10; II, 468, 12, 17; 470, 10, 11, 12, 19, 28, 30, 366; 471, 18, 31; 472, 11, 24; 506, 11.
Tapinose (atténuation), I, 44, 24; 157, 9.
Tautologie, v. *Palillogie*.
Tautophonie (répétition désagréable du même son). I, 23, 12.
Tempéré (style), v. *Anthérologie*.
Tercet, v. *Sonnet*.
Terme impropre, v. *Acyrologie*.
Traduction (figure de style), v. *Polyptote*.
Transjection, v. *Hyperbate*.
Tétrasyllabe (vers), II, 25, 36, 37, 119, 121, 142.
Translation, v. *Métaphore*.
Transposition, v. *Antimétathèse*.
Triolet (d'une forme particulière), II, 258.
Trisyllabe (vers), II, 120, 28; 387, 13.
Trivial (style) ou bas, v. *Tapinologie*.
Trope de mots, v. *Catachrèse*, *Métonymie*, *Synecdoque*, *Métaphore*; — de phrase, v. *Allégorie*, *Allusion*.
Tycholexie (style familier), I, 8; 16; 49; 57; 78; 79; 81; 84; 126; 176; 178; 346; 355.

## V.

Vers métriques, blancs, alexandrins, communs, etc., v. ces mots.

## Z.

Zeugme simple, I, 16 et s.; 18, 5, 8; 20, 12 et s.; 25, 4; 26, 32; 133, 33; 199, 21; 274, 10; 329, 12; 371, 18; 387, 13.
Zeugme composé, I, 19, 4; 25, 4; II, 15, 3; 82, 2; 110, 4.
Zeugme vicieux, II, 462, 25.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DU SECOND VOLUME.


ANDRIEUX. . . . . 406
Le Meunier de Sans-Souci. . . . . *ib.*
Le Procès du Sénat de Capoue. . . . . 409

BACHAUMONT, v. CHAPELLE.

BAÏF. . . . . 27
Sixain. . . . . *ib.*
La reine, sur la mort du roi Henri. . . . . 28
Le Calcul de la vie. . . *ib.*

BAOUR-LORMIAN . . . . . 444
Hymne au soleil. . . . . *ib.*
Le Clair de lune. . . . . 445
Benjamin raconte à Joseph comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob. . . . . 446
Les Réputations littéraires. . . . . 447

BELLEAU. . . . . 25
Inutilité des richesses. . *ib.*

BÉRANGER. . . . . 450
Les Enfants de la France. *ib.*
La Sainte-Alliance des peuples. . . . . 452
Le Voyage imaginaire. . 454

BERNARD. . . . . 279
Epître sur l'hiver. . . . *ib.*

BERNIS. . . . . 282
La Mode. . . . . 283
Fontenelle . . . . . 284
Description poétique du matin. . . . . *ib.*
Le Dieu de Spinosa. . . 286
Les Poëtes lyriques. . . 287

BERTAUT. . . . . 41
Stances. . . . . *ib.*
Elégie. . . . . 43

BOILEAU. . . . . 148
Bienfaits de la poésie. . . *ib.*
Rien n'est beau que le vrai. . . . . 149
La Retraite. . . . . 151
La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés. . . . . 152
Pyrrhus et Cinéas. . . . 153
Le véritable et le faux honneur. . . . . 154
La Chicane. . . . . 156
Les Poëtes satyriques. . 157
Stances à Molière sur la comédie de l'*Ecole des femmes*. . . . . 158

CHAPELLE et BACHAUMONT . 94
Explication merveilleuse du flux et du reflux. . *ib.*

CHÉNIER (André). . . . . 413

Eloge de la France. . . 414
La Pérouse. . . . . 415
La Frivolité. . . . . 416
La jeune Captive. . . . 417

CHÉNIER (M.-J.). . . . . 425
Règne de Tibère. . . . . *ib.*
Mort d'Anne de Boulen. 426
Désenchantement . . . . 428
Discours sur la calomnie. 429
Les Poëtes satyriques. . 430

COLARDEAU. . . . . 315
L'Homme créé par Prométhée. . . . . *ib.*
La Maison de Duhamel. 318

COLLIN D'HARLEVILLE . . . 390
Les Châteaux en Espagne. *ib.*
L'Inconstant . . . . . 392
Le Pessimiste. . . . . 393
L'Optimiste. . . . . 394

CORNEILLE. . . . . 77
Combat de Rodrigue contre les Maures. . . . 78
Douleur de Sabine. . . . 79
Imprécation de Camille. 81
La Monarchie et l'Etat populaire. . . . . *ib.*
Songe de Pauline. . . . 82
Cléopatre s'animant à son dernier forfait. . 83
Phocas entre Héraclius et Martian . . . . . 84
Mépris du monde . . . . 85
Paris. . . . . 86
La Fable. . . . . 87

CORNEILLE (Th.). . . . . 130
Ariane reproche à Thésée son infidélité. . . . . *ib.*

CRÉBILLON. . . . . 212
Songe de Thyeste. . . 213
Fureurs d'Oreste. . . 214

DELAVIGNE. . . . . 481
Les Vêpres siciliennes. . *ib.*
Le Médecin d'un roi. . . 483
Un Serviteur et un Ami. 484
La Cassette. . . . . 485
Songe du jeune Edouard. 486
Les Journalistes. . . . . 487
Le Célibataire. . . . . 488
La Popularité. . . . . 489
Le Duel. . . . . 490
Les Chagrins de l'étude. 491
Le Vallon d'Argentol. . 493
La Mort de Jeanne d'Arc. 494
Ruines des côtes de Naples. . . . . 496
Trois jours de Christophe Colomb. . . . . 498

DELILLE. . . . . 338
Dieu. . . . . *ib.*
La Mort. . . . . 339
Les Catacombes de Rome. 341
Les Jardins de Versailles et de Marly. . . . . 343
Le Café. . . . . 344
Soirée d'hiver. . . . . 345
Le Coin du feu. . . . . 346
L'Arioste. . . . . 350
Plaintes de Milton. . . . 351
L'Immortalité. . . . . 353

DESHOULIÈRES (madame). . 132
Compliment à M. Caze. 133
Idylle. . . . . 135
Sur la mort. . . . . 137
La Vieillesse méprisée. . *ib.*
La Science humaine. . . *ib.*
La Pauvreté. . . . . 138
La fausse Sagesse . . . *ib.*
La Prudence humaine. *ib.*
L'Abus des plaisirs. . . . *ib.*
Ne pas dissimuler son âge. 139
A Bouhours. . . . . *ib.*
Sonnet en bouts-rimés sur l'or. . . . . *ib.*
Sonnet en bouts-rimés sur Louis XIV. . . . 140
Sonnet au duc de Saint-Aignan, sur des rimes bigarrées qui couraient en 1684 . . . . . 141
Rondeau . . . . . *ib.*
Ballade sur le mariage. 142

DESPORTES. . . . . 38
Chansons. . . . . *ib.*

DESTOUCHES. . . . . 216
Le vrai et le faux philosophe. . . . . *ib.*
Le Glorieux. . . . . 217
Le Dissipateur. . . . . 221

DORAT. . . . . 332
Mademoiselle Dumesnil et mademoiselle Clairon. . . . . *ib.*
Les Acteurs et les Chanteurs à l'Opéra. . . . 333
Epitre à M. de Voltaire sur son habitude de répondre par des compliments exagérés à tous ceux qui lui écrivent. . . . . 334
L'Esprit du peuple . . . 337
Les Moineaux et le Temple. . . . . *ib.*

DUCIS. . . . . 327
Songe d'Hamlet. . . . . *ib.*
Monologue d'Hamlet. . . 329
Vision de Macbeth. . . . 330
A mon petit logis. . . . 331

FLORIAN. . . . . 381
La Fable et la Vérité. . *ib.*
Le Calife. . . . . 382
L'Aveugle et le Paralytique. . . . . 384
La Mère, l'Enfant et les Sarigues. . . . . 385
Les Singes et le Léopard. 386
Le Rossignol et le Prince. 387
La Vipère et la Sangsue.. 388
Le Voyage. . . . . 389

FONTANES . . . . . 396
La Raison et l'Amour-propre. . . . . *ib.*
Le Tasse. . . . . 398

GARNIER. . . . . 35
César rentrant victorieux dans Rome. . . . . *ib.*
Chœur . . . . . 36

GILBERT. . . . . 373
La Poésie moderne. . . *ib.*
La Franchise dans la critique littéraire. . . . . 375
Derniers moments d'un jeune poëte. . . . . 376

GOMBAULD. . . . . 56
Jugement des œuvres d'autrui. . . . . *ib.*
Petits Auteurs . . . . . 57
Sonnet chétien. . . . . *ib.*
D'un jeune homme estimé fort heureux. . . *ib.*
Le Moyen de se défaire de quelqu'un. . . . . 58
Cosme. . . . . *ib.*

GRESSET. . . . . 262
Sociétés de Paris. . . . 263
Le Monde. . . . . *ib.*
La Faveur. . . . . 264
La Vie humaine. . . . . 265
Voyage à la Flèche. . . 266

GUIRAUD. . . . . 469
Le petit Savoyard; — le Départ.. . . . . *ib.*
Paris . . . . . 471

HOUDARD DE LAMOTTE. . . 205
Devoirs d'un roi. . . . . *ib.*
La Louange et la critique. . . . . 206
Le Sac des destinées. . . 207
Le Perroquet. . . . . 209
Les deux Statues. . . . . 210
L'Enfant et les Noisettes. 211

HUGO (Victor). . . . . 501
Moïse sauvé des eaux. . *ib.*
Le Chant du Cirque. . . 504

IMBERT. . . . . 365
Le Voleur scrupuleux. . *ib.*

La Carpe. . . . . 366
La plume d'un bel esprit. *ib.*
Le Papillon et la Mouche. 367
L'Habit et l'Oreiller. . . 368
Le Fusil et le Lièvre. . 370
Les Enfants et la Rose. . 371

Index alphabétique, littéraire et grammatical des principales formes, des accidents ou défauts du style contenus dans ces extraits . . . . . 515

JODELLE . . . . . 30
Imprécations de Didon. . 31

LA FONTAINE . . . . . 108
La Besace. . . . . *ib.*
L'Ane et le petit Chien. 109
L'Ours et l'Amateur des jardins . . . . . 110
Aux Nymphes de Vaux. . 112
La Peinture . . . . . 113
Le Sommeil et sa Cour. 114
L'Amour mouillé. . . . 115
Ballade sur la paix des Pyrénées . . . . . 116
Ballade à Fouquet pour le pont de Château-Thierry. . . . . 118
Le Florentin . . . . . 119
Lettre de La Fontaine à sa femme. . . . . 121

LAFOSSE . . . . . 182
Manlius répond aux reproches du consul Valérius. . . . . *ib.*
Rutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration. . . . . 184

LAHARPE . . . . . 356
La Poésie descriptive. . . *ib.*
Le Génie des tempêtes. 358

LAMARTINE . . . . . 473
La Prière. . . . . *ib.*
Dieu et son essence. . . . 475
Hymne au soleil. . . . . 476
Bonaparte. . . . . *ib.*
La Mort. . . . . 478

LE BAILLY . . . . . 401
Le Sage et le Conquérant. *ib.*
L'Occasion manquée. . . 402
Les Métamorphoses du singe . . . . . 403
Le Chameau et le Bossu. 404

LEBRUN. . . . . 301
Le vaisseau *le Vengeur*. *ib.*
A Buffon contre ses détracteurs . . . . . 304
Lebrun se promet l'immortalité. . . . . 306

LEFRANC DE POMPIGNAN. . . . 271
Désespoir de Didon. . . . *ib.*
David pleure la mort de Saül et de Jonathas. . 272
Souvenirs de la captivité. 274
La Mort de J.-B. Rousseau. . . . . 276

LEGOUVÉ . . . . . 421
Le Cimetière de campagne . . . . . *ib.*
Lucain ou l'Enthousiasme du poëte. . . . . 422
L'Histoire. . . . . 423

LEMERCIER. . . . . 435
Apparition du spectre de Thyeste à Ægyste. . . . *ib.*
Prophétie de Cassandre. 437
Moïse aux Juifs révoltés. 442

LEMIERRE. . . . . 295
Invocation au soleil. . . . *ib.*
Le Jour des Morts. . . . . 296
Le Clair de lune. . . . . 297
L'Origine de la flûte. . . *ib.*
L'Utilité des découvertes. 299
Vers sur une montre . . *ib.*

LÉONARD. . . . . 360
Les Antilles. . . . . *ib.*

MALLEVILLE. . . . . 73
A une dame. . . . . *ib.*
Sur une horloge de sable. 74
Sur la mort du cardinal de Richelieu. . . . . *ib.*
Sur la mort d'une dame bienfaisante. . . . . *ib.*
Rondeau contre Boisrobert. . . . . 75
Rondeau contre Boisrobert. . . . . *ib.*

MALFILATRE. . . . . 320
Les deux Serpents. . . . *ib.*
Le Soleil fixe au milieu des planètes. . . . . 322
Chant de l'exilé. . . . . 325

MALHERBE. . . . . 45
Dieu seul est grand. . . *ib.*
Au roi Henri-le-Grand sur l'heureux succès du voyage de Sedan. . 46
Vers funèbres sur la mort d'Henri IV. . . . . 48
Pour le roi Louis XIII. . 50
Consolation à Duperrier. 51
Epitaphe du duc d'Orléans . . . . . 55

MAROT. . . . . 5
Epitre à son ami Lyon Jamet. . . . . *ib.*
L'Enfer. . . . . 7
Epitre au roi pour le délivrer de prison. . . . 11
De la duchesse d'Etampes. . . . . 14
Du Lieutenant criminel et de Samblançay. . . *ib.*
A Maurice Scève Lyonnais. . . . . 15
Réplique à la reine de Navarre. . . . . *ib.*
De Cupido et de sa dame. *ib.*
Epigramme. . . . . 16
A un sien Ami. . . . . *ib.*
Au roi de Navarre. . . . *ib.*
La Vie heureuse. . . . . 17
L'avare goutteux. . . . 18
A Hilaire. . . . . *ib.*
D'une Femme qui se vante. . . . . 18
A Mellin de Saint-Gelais. . . . . 19
A celui qu'on n'aime point. . . . . *ib.*
A Geoffroy Bruslard. . . *ib.*
Sur un mauvais rendeur. 20

MAYNARD. . . . . 63
Sonnet à Faret. . . . . *ib.*
Sur la Misère des poëtes. 64
Sonnet satyrique. . . . *ib.*
Epigramme. . . . . 65
Stances au cardinal de Richelieu. . . . . *ib.*
Epigramme. . . . . 66
Dixain à Malherbe. . . . *ib.*
Epitaphe. . . . . 67

MELLIN DE SAINT-GELAIS. . 1
A un importun. . . . . 2
Folie. . . . . *ib.*
Epigramme. . . . . *ib.*
Epigramme. . . . . 3
Folie. . . . . *ib.*
Epigramme. . . . . 4

MILLEVOIE. . . . . 456
Sophocle accusé par ses fils. . . . . *ib.*
Sépultures au Canada. . 457
La Chute des feuilles. . 458
La Fleur. . . . . 459

MOLIÈRE. . . . . 98
La véritable et la fausse Dévotion. . . . . *ib.*
Les Femmes savantes. . 100
Le Misanthrope. . . . . 102
Les Louanges réciproques des savants. . . 103

PARNY. . . . . 377
Le Printemps et les fleurs. *ib.*
La chasse au taureau sauvage. . . . . 379

PASSERAT. . . . . 32

Sonnet. . . . . *ib.*
Sur la journée de Senlis. 33
Huitain. . . . . 34
A un fripon qui a changé d'état. . . . . *ib.*

PIRON. . . . . 225
Le Métromane. . . . . *ib.*
Un Poëte pendant la première représentation de sa pièce. . . . . 226
Voyage à Beaune. . . . 228

QUINAULT . . . . . 144
Les Géants vaincus. . . *ib.*
Méduse. . . . . 145
Armide s'irrite contre le destin qui protége Renaud. . . . . 146
Armide trouve Renaud endormi et ne peut se résoudre à le tuer. . . *ib.*
Fureurs d'Armide, abandonnée par Renaud. 147

RACAN. . . . . 68
Douceurs de la vie champêtre. . . . . *ib,*
A M. Maynard, président d'Aurillac. . . . . 71

RACINE (Jean). . . . . 160
Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome. *ib.*
Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier sa fille à la Grèce. 163
Reproches de Clytemnestre à Agamemnon. . . . . 165
Agrippine reproche à Néron son ingratitude. . 167
La Mort d'Hippolyte. . . 170
Esther raconte son élévation. . . . . 172
Songe d'Athalie. . . . . 174
Prophétie de Joad. . . 176
Puissance de Dieu. . . 177
Plaintes d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même. . . 179
Sur les vaines occupations des gens du siècle. . . 180

RACINE (L.). . . . . 235
Preuves de l'existence de Dieu. . . . . *ib.*
Origine des fleuves. . . 237
Invention et naissance des arts . . . . . 238
Punition de Babylone. . 239

REGNARD. . . . . 186
Valère et Hector. . . . . *ib.*

REGNIER. . . . . 59
Les Quatre âges de l'Homme. . . . . *ib.*
Le Critique outré . . . 61

RONSARD. . . . . 21
La brièveté de la Vie. . *ib.*
La Vieillesse. . . . . 22
L'Amour écolier et maître. . . . . 23

ROTROU. . . . . 88
Venceslas reproche à son fils ses désordres et son ambition. . . . . 89
Dieu. . . . . 90

ROUCHER. . . . . 362
Les glaciers des Alpes. . *ib.*
Respect des Romains pour les morts. . . . 363

ROUSSEAU (J.-B.). . . . . 191
Existence de Dieu. . . *ib.*
Aveuglement des hommes 193
A une personne convalescente. . . . . 195
A Philomèle. . . . . 197
L'Automne. . . . . 198
L'Envie. . . . . 200
Les Dégoûts du poëte. . *ib.*

Du Goût dans les jugements du poëte. . . . 202
Le Vrai héros. . . . . 204

SAINT-LAMBERT. . . . . 291
La Vendange. . . . . *ib.*
L'Orage. . . . . 293

SÉGRAIS. . . . . 128
Timarette. . . . . *ib.*

SOUMET. . . . . 461
Impiété de Saül. . . . . *ib.*
Les Monuments religieux et antiques. . . . . 462
La Pensée. . . . . 464
La pauvre Fille. . . . 465
La Nuit de Noël. . . . 466

Table alphabétique des auteurs nommés et des ouvrages indiqués dans les notices biographiques. 509

THOMAS. . . . . 309
L'Histoire. . . . . *ib.*
Ode sur le Temps. . . . 311

VOLTAIRE. . . . . 241
La Mort de Coligny. . . *ib.*
La Mort de Polyphonte. 243
Mahomet explique à Zopire les projets et le but de son ambition. 245
Lusignan à sa fille pour la ramener à la religion de ses pères. . . 246
Existence de Dieu. . . . 248
Essence et majesté de Dieu. . . . . *ib.*
Immortalité de l'âme. . 249
La Conscience. . . . . *ib.*
Bornes des recherches philosophiques. . . . 251
Philosophie de Newton . 252
Aidons-nous mutuellement. . . . . 254
Les Auteurs français jugés par Voltaire. . . *ib.*
Stances sur le Louvre. . 258
Triolet à M. Titon du Tillet. . . . . *ib.*
Portrait de M. de La Faye. . . . . 259
Impromptu à M. Thiriot, qui s'était fait peindre la *Henriade* à la main. *ib.*
A Madame la duchesse de Bouillon. . . . . *ib.*
Epigramme. . . . . *ib.*
Invitation à M. Bernard, auteur de l'*Art d'aimer*, pour souper chez madame du Châtelet. 260
A un Bavard. . . . . *ib.*
Impromptu écrit sur la feuille du Suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de *Gabrielle de Vergy*. . . . . *ib.*
Epigramme sur la Mort de M. d'Aube. . . . *ib.*
A Madame de Pompadour, dessinant ma tête. . . . . 261
Inscription pour un cadran solaire demandée à l'auteur. . . . . *ib.*
La Grandeur de Dieu, traduction de Sady, poëte persan. . . . . *ib.*

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.